LES ÊTRES INTERMÉDIAIRES

Ricardo Gabriel Curci

PROLOGUE de Walter Iannelli

Quand ma première fille est née, ce jour-là, quand je suis sortie, j’ai eu l’impression que le monde ne tenait qu’à un fil. Qu'il était fragile et violemment petit, et que cette fragilité était presque toujours cachée comme un chasseur à l'affût en l'absence de la lumière qui l'éclairait à ce moment-là.

D'autres épisodes de ma vie m'ont amené et m'amèneront à renouveler l'expérience.

Le premier livre de Ricardo Curci, et ce deuxième, par exemple. Et ce n'est pas étrange que j'ai commencé à parler de ma fille, étant donné que dans ce deuxième livre ce sont en grande partie les garçons qui se chargent d'éclairer ce squelette ultime, qui en échange de s'imaginer solides et stables comme on suppose parfois des créations divines, Elle est appréhendée dans l’écriture comme mutante mais paradoxalement indéfectible.

A mi-chemin entre la tragédie grecque et l'impossibilité kafkaïenne, Ricardo Curci, médecin pour plus d'informations, sûrement habitué aux humeurs et aux tumeurs, à l'arbitraire du corps par rapport à la nature, à traiter avec Dieu plus qu'il ne conviendrait, nous met à la place. de leurs peurs, mais ne les nomme pas. C'est là, je considère, son art littéraire et son ontologie pour le mettre en pratique.

Ce qui n'est pas nommé apparaît, comme par exemple la mort apparaît dans notre conscience, et quand elle devient réelle nous allons la nier comme nous nierons la mort jusqu'au jour où quelque chose qui sous-tend la réalité nous dit que nous allons mourir. C'est pourquoi ici, dans "Les Êtres Intermédiaires", il n'y a rien à accepter, et c'est ainsi que les centaures, les enfants et la mort deviennent un vide à peine touchable et aussi éphémère que le remora d'un rêve. De cette manière, il est presque impossible de raconter les arguments de ces histoires : ce qui les fonde est tellement lié aux mots que le modifier ou l'alphabétiser reviendrait à croire que le monde et la réalité sont faits de mots ; celui qui écrit ces arguments est tellement mêlé à l'univers que l'affirmer serait croire que l'univers n'est fait que d'actions.

Il nous reste la faim, qui satisfait esthétiquement l'unité de ces histoires, mais comme le catoblepas, ce personnage mythique qui se mange dans un roman de Flaubert, ce livre nous dévorera et se dévorera lui-même et nous nous retrouverons avec les questions que nous ne pourra jamais le formuler avec des mots ou des gestes.

"Certaines choses sont parfois ce que d'autres sont : ce téléphone qui appelle dans une pièce vide est le visage de l'hiver, ou l'odeur des gants là où se trouvaient les mains qui écrasent aujourd'hui leur poussière."

Julio Cortázar

DEUX ENFANTS COMBATENT

Quand j'ai quitté la clinique, je savais seulement que le vertige de ma vie était terminé. Je suis monté dans la voiture et j'ai accéléré jusqu'à ce que je trouve le premier objet qui me gênait. Je ne sais pas comment ils m'ont sauvé ; Je me souviens, avant de me voir au lit, avoir fait un rêve qui s'est répété plus tard. Il s'agissait d'une personne qui courait depuis une pièce jusqu'à atteindre la porte d'un sanatorium et faire face à la rue. Ensuite, j'ai ouvert les yeux et la pièce était sombre. Quand je me suis touché, j'ai senti les sutures sur mon front et la ligne IV sur mon bras.

Le matin, je ne voulais pas regarder ma femme. Elle savait ce que j'avais essayé de faire, alors elle s'est approchée de mon oreille alors que l'infirmière était encore dans la chambre et m'a insulté comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Il suffisait de réaliser qu'elle avait aussi tenté de se suicider ; Ce

n'est pas pour rien qu'elle était l'épouse d'un homme qui, une fois par an, quittait sa famille et son travail à la banque pour partir à la chasse. Ensuite, j'ai pu la regarder sans honte et j'ai remarqué sur son visage les séquelles de toutes ces journées passées à la clinique à soigner Martín.

Mon fils était dans un lit deux étages au-dessus. Nous y avons passé près de trois mois, à tour de rôle la nuit. Gabriela avait perdu du poids et ses cheveux étaient la plupart du temps ébouriffés. Parfois, je la trouvais allongée à côté de Martín, si endormie que notre propre fils demandait le silence à ceux qui entraient. Mais les médecins ne pouvaient rien faire. Et c'est ce même mot que j'ai prononcé tant de fois devant le cadavre d'une proie au bord de la rivière, en la poussant avec le canon du fusil pour assurer sa mort. Je savais que rien, dans tout ce delta débordant de vie, ne la ferait revivre.

Gabriela ne voulait pas aller aux funérailles. Je l'ai supplié de ne pas non plus rester dans la pièce avec moi. Toute la matinée, j'ai ressenti une brûlure intense dans mes jambes. J'ai entendu la voix du médecin dans le couloir, indiquant quelque chose pour me garder sous sédatif. Dans l'après-midi, Gabriela n'a pas voulu me dire où elle était.

"Je me promène", répondit-il.

Mais j'ai remarqué un regain de protection dans sa voix, et depuis, j'ai découvert des changements dans sa voix. Il a déjeuné dans la salle à manger du sanatorium, alors qu'il ne le faisait pas auparavant, pour ne pas laisser Martín seul. Une autre fois, elle arriva avec une nouvelle coiffure et plus soignée que d'habitude. Il était clair qu’elle se sentait calme parce que je m’améliorais. Juan, en revanche, avait toujours souffert même s'il l'avait supplié mille fois, assis à côté de son lit, de ne pas abandonner, de se battre comme s'il avait un fusil dans les mains.

Elle souriait désormais lorsqu'elle me parlait et passait beaucoup de temps à parler aux autres patients.

Dans l'après-midi, elle est allée seule dans un endroit dont elle n'osait pas me parler. Quand elle l'a finalement fait, l'infirmière dans la chambre s'est tournée vers elle, puis est partie rapidement, comme si elle avait entendu quelque chose qu'elle n'aurait pas dû entendre.

"Je ne comprends pas", ai-je dit à ma femme.

-Je le vois tous les après-midi dans le parc.

Malgré mon incrédulité et mon chagrin, je pensais aussi qu'elle était aussi belle qu'elle l'était quinze ans auparavant. Elle avait les cheveux attachés et des boucles d'oreilles en perles. Elle ne s'était pas maquillée, mais je l'aimais ainsi.

-Je ne sais pas quoi dire...

" Ne dis rien, Luis. " Il se leva pour couvrir mes lèvres. " Je vais te dire ce que Martín me dit. " Je t'envoie un bisou.

Au cours des jours suivants, je me suis réveillé effrayé par le même rêve que j'avais fait la première nuit. Quelqu'un qui courait dans les couloirs d'un endroit différent de celui-ci, s'est arrêté à la porte et s'est tenu face à la rue, décidant où continuer. Puis j'ai reconnu le visage d'un enfant, mais ce n'était pas celui de

Martín.

Gabriela n'a pas arrêté de me parler de notre fils un seul après-midi. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas venir me voir, sans toutefois en mentionner la raison. Je lui ai posé des questions sur son apparence et il m'a dit que j'allais le voir très bientôt. Il a seulement décrit son visage un peu hagard. Je ne savais pas quoi faire, mais finalement je n'ai pas osé détruire ce à quoi

ma femme s'était accrochée.

Deux jours plus tard, j'ai remarqué qu'une des infirmières regardait par la fenêtre avec beaucoup de curiosité.

"Qu'est-ce qui ne va pas ?", lui ai-je
demandé. Elle hésita avant de
répondre.

-Je ne veux pas m'impliquer dans les affaires familiales, mais je pense que tu dois savoir que ta pauvre femme se promène dans le jardin avec un enfant qu'elle a trouvé dans la rue. Tout le monde le commente et se sent désolé pour lui.

Elle se tut, embarrassée, et partit. Cette semaine-là, je n'avais aucune envie de manger et j'ai perdu plus de poids qu'à cause de l'accident. Un jour, les médecins sont venus me retirer mes points de suture. J'avais l'impression d'être allongé dans les feuilles du delta, regardant le ciel entre les arbres, pendant que les bêtes m'arrachaient la peau avec leurs dents métalliques. Si j'avais eu un fusil à ce moment-là, je me serais levé pour me défendre.

Ma femme était si étrangement indifférente au cours des derniers jours que j'ai passés à la clinique que je n'ai pas trouvé le courage de lui exposer sa folie face à face. Elle n’avait jamais essayé de me convaincre non plus. Il a raconté ses rencontres avec Martín de manière simple, comme s'il n'y avait rien de particulier dans ces rencontres, comme si le passé ou ses événements n'avaient pas existé.

Un après-midi, elle m'a dit qu'il lui avait parlé de nos camps avant de tomber malade. Elle restait à la maison, elle n'aimait pas la campagne ni les armes, donc il n'était pas possible qu'elle puisse me décrire avec autant de précision ce que nous avions chassé et comment nous l'avions fait.

-Martín manque tes excursions, Luis, la stratégie que vous lui avez donné. Vous lui avez appris à prendre ses proies par surprise.
C'est pourquoi il a décidé de se battre. Puis ses yeux se sont concentrés sur la lumière de la fenêtre.

Cette nuit-là, je suis entré dans mon rêve sans résistance. J'ai revu le garçon, dans les rues que je reconnaissais désormais : c'étaient elles qui menaient à cette clinique. Il avait l'expression soulagée de quelqu'un qui découvre un chemin familier après s'être égaré.

J'ai été libéré la troisième semaine. Une infirmière m'a emmené en fauteuil roulant jusqu'à la
porte, où ma femme m'attendait dans un taxi. Il était allé acheter de nouveaux vêtements pour Martín, m'a-t-il dit. Quand nous sommes rentrés à la maison, un garçon est venu me saluer. Il a serré mes jambes et j'ai levé son menton pour voir son visage. Il avait une nouvelle cicatrice sur le front et une autre sous la lèvre inférieure.

Ce n'était pas mon fils. Je pense qu’à ce moment-là j’ai senti ma raison revenir, et que mon scepticisme n’était pas sans fondement.
Mais je me sentais faible et j'ai laissé la routine prendre le dessus sur l'ordre de la maison jusqu'à ce que je puisse reprendre des forces. Le garçon avait douze ans, un de moins que Martín, et il savait tout de nous. Il m'a traité avec affection même s'il paraissait indifférent. Les gens qui nous voyaient ensemble n'ont rien demandé ; Gabriela leur avait dit que nous l'avions adopté : « Ils ne comprendraient pas la vérité », dit-elle. De toute façon, nous n’avons jamais eu d’amis dans le quartier.

Chaque jour qui passait, le garçon me racontait un petit détail de la vie avec Martín, des choses que personne n'aurait pu lui dire, pas même ma femme, car cela nous était arrivé dans les camps.

Un matin, je me suis levé pour faire mes exercices, le garçon était à l'école et Gabriela était au marché. Je me promenais dans la

maison en regardant les choses que j'avais négligées depuis plusieurs mois. J'ai trouvé le fusil de Martín appuyé dans un coin de sa chambre, dans la même position où il l'avait laissé avant d'entrer à l'hôpital. Je l'ai pris dans mes mains. La fraîcheur du delta et le bourdonnement des insectes sont revenus, comme si j'étais dans ces lieux-là. J'ai pensé à Martín à côté de moi, qui me regardait, impatient de recevoir le fusil.

Je me suis souvenu de l'après-midi où je lui ai appris à tirer. Il savait déjà manier la sécurité et le percuteur avec une facilité qui ne m'a pas surpris compte tenu de son intelligence, mais il a continué à me regarder pendant un moment, comme s'il attendait quelque chose de plus que de la technique. Puis je lui ai parlé de la seule chose que j'avais apprise au cours de toutes ces années, à part aiguiser mon objectif.

"La peur est une faiblesse, lui dis-je. C'est le sentiment qu'il faut faire naître chez l'autre."

En faisant le tour de la pièce, j'ai trouvé un cahier d'écolier oublié sur le bureau. Sur la première page, il y avait un nom barré et corrigé. Un nom désormais illisible, mais sur le côté il était écrit : Martín. Puis je me suis souvenu de ce que Gabriela m'avait dit à propos d'une bagarre et j'ai imaginé mon fils se battant avec un autre enfant pour écrire son nom.

Deux essayant de contrôler la main qui écrivait.

Je me suis senti confus et j'ai décidé d'organiser mes papiers de travail pour me distraire. J'ai pensé à mon bureau, à la routine abandonnée depuis si longtemps. Parmi les vieux journaux, j'ai trouvé l'exemplaire du jour même de la mort de Martín. Gabriela l'avait sauvé.

Un train avait écrasé un autobus scolaire à un passage à niveau. Alors qu’ils ne s’attendaient pas à trouver des survivants, ils ont trouvé un enfant sur lequel ils ont effectué des manœuvres de réanimation. Deux minutes plus tard, il s'est réveillé et a été transporté à l'hôpital de l'autre côté de la ville. Mais ensuite le garçon s'est levé et s'est enfui dans la confusion des parents, des policiers et des journalistes dans les couloirs.

C'est peut-être à ce moment-là qu'il a commencé à courir vers moi. J'ai lu l'heure de l'accident. C'était le même dans lequel mon fils avait commencé son agonie.

Je suis resté à réfléchir tout l'après-midi, le journal à la main et les yeux fixés sur le cahier avec son nom.

Avant la nuit, la porte de la rue s'est ouverte et je les ai entendus entrer. Ma femme est allée à la cuisine et il est entré dans la pièce.

Je pense que lorsqu'il m'a vu, il n'a pas eu besoin de me demander quoi que ce soit. Il s'est approché de moi. Je ne peux pas dire que je l'ai entendu avec mes oreilles, mais plutôt les mots résonnaient directement dans mon cerveau. Il m'a demandé de ne pas être surpris s'il avait l'air différent, son corps était déjà inutile après la maladie et il lui avait été difficile de s'habituer à un nouveau.

C'était la voix de Martín, la même intonation chaleureuse perdue le jour de sa mort. Il avait des yeux différents et une autre peau, et il lui restait encore un an à vivre, mais sa voix, je m'en rendais compte maintenant, était toujours intacte.

"Puis j'ai trouvé cet enfant, m'a-t-il dit. Son corps était entier et m'a bien servi." Et j'ai senti ta peur, papa. Nous étions deux, mais je devais vivre.

LE PÉLERINAGE

Les gens se déplaçaient comme un corps mystique le long du parcours, vers la place principale devant la cathédrale, sous le reflet incandescent du soleil perçant les nuages orageux. Une réflexion si intense qu'elle aveuglait et épuisait la vue des pèlerins.

La plupart étaient jeunes, fatigués mais toujours fermes dans les dernières

étapes de leur marche. Les vieillards marchaient lentement, traînant leurs cannes sur l'asphalte.
Certaines voitures tentaient de prendre de l'avance en klaxonnant avec insistance, comme si cela allait accélérer le pas des marcheurs.

"Un pas que même Dieu lui-même n'a pas pu accélérer", a commenté Mariela.

Nous avions presque honte de ne pas faire partie de ces hommes pieux, alors j'ai continué à rouler sur l'accotement, lentement pour ne pas leur jeter de la poussière. Tout le monde semblait inquiet. Nous avions vu à plusieurs reprises, en cours de route, que les pèlerins s'approchaient des voitures et criaient aux automobilistes une série d'insultes typiques des possédés.

Les commentaires radiophoniques évoquent également ces événements, mais les attribuent à la somme de la fatigue et des troubles sociaux des mois précédents. Le même mécontentement qui avait provoqué cette manifestation, plus grand que celui de ces dernières années.

"Je ne pense pas que ce soit ça", dit mon beau-frère Ariel depuis la banquette arrière, entre mes deux enfants. "Les gens sont fanatisés par une colère qui n'est pas tant sociale que religieuse."

"Avez-vous remarqué comment ils nous regardent ?", leur ai-je fait remarquer et j'ai fermé les fenêtres. Certains hommes portaient des pierres à la main.

-J'ai peur-Mariela m'a attrapé fermement le bras, puis a mis l'inhalateur pour mon asthme dans la poche de ma chemise.

"Ils nous détestent parce que nous avons une voiture..." dit un de mes garçons.

"Non, Agustín, interrompit Ariel. Il me semble qu'ils nous détestent parce que nous ne faisons pas ce qu'ils font."

Nous étions encore très loin de la cathédrale, mais nous apercevions déjà la flèche de la tour principale, s'élevant vers le ciel comme une flèche destinée à Dieu. Les hommes et les femmes de la grande caravane ne quittaient pas la route, jetant des regards suspicieux vers les voitures. Ils semblaient être les propriétaires de la route.

"Ils sont les propriétaires de l'idée de Dieu", ai-je commenté.

"Mais nous n'aimons que le concept, répondit mon beau-frère. L'idée, rien de plus."

Les journalistes ont réussi à se frayer un chemin parmi les marcheurs avec leur matériel et leurs caméras. De temps en temps, ils faisaient une courte interview, que nous écoutions en direct à la radio, mais le ton des voix et les commentaires des pèlerins avaient changé au cours de la journée. Le matin, les commentaires étaient longs et sereins, pleins d'optimisme idéaliste, mais le soleil brillait alors et l'ombre de Dieu semblait protéger la foule. La caravane avait parcouru les rues et les villages voisins jusqu'à atteindre la campagne, puis à longer la rive du fleuve jusqu'à la route provinciale. Mais dans l'après-midi, les

premiers incidents surviennent. Cris presque hystériques des femmes envers les journalistes, qu'elles accusaient d'être sceptiques et propagateurs de l'athéisme.

« Hérésiarques ! » criaient-ils.

Les gens prenaient de l’eau et de la nourriture aux stands de nourriture sans payer. Si quelqu’un osait les arrêter ou même leur dire quelque chose, ils revenaient en groupe et les battaient. Des voitures ont été attaquées à coups de pierres lancées depuis les prairies. Les blessés avaient été récupérés par des ambulances, mais ils ont également été attaqués.

-Pas de Croix Rouge !- proclamèrent les fanatiques.-La croix du Christ est la seule vraie ! "Les blessés de la croisade de Dieu sont sacrés, ils doivent mourir pour l'atteindre !", criaient d'autres.

Au début, nous ne savions pas si nous devions croire ce que disait la nouvelle. Nous étions habitués à ce qu’ils exagèrent les signes déjà courants de violence qui avaient commencé cinq ans plus tôt.

Alors que nous avancions, parmi les regards pleins de ressentiment d'hommes et de femmes venus de notre même ville, nous avons aperçu, cinquante mètres plus loin, un groupe qui s'en prenait à plusieurs journalistes. Les caméras de télévision se sont écrasées sur l'asphalte, les journalistes sont tombés au sol sous les coups de bâton et de pied. Lorsque les gens se sont dispersés, nous avons vu les corps sur la ligne jaune de la route, immobiles et tachés de sang.

Je n'ai pas pu continuer à conduire et j'ai arrêté la voiture. La radio sonna par intermittence et la transmission cessa. Mariela a voulu le régler à nouveau, mais j'ai vu ses tentatives maladroites pour contrôler ses doigts lorsqu'elle a vu que des hommes s'appuyaient sur le coffre de la voiture. Ils m'ont fait des gestes obscènes lorsque je me suis retourné, puis ont continué leur chemin.

"Veux-tu toujours aller à la messe ?", a demandé Ariel à sa sœur. Il essayait de calmer les garçons avec son ton plaisant, mais j'ai remarqué la peur dans ses yeux.

Mariela avait l'air effrayée, même si elle n'allait pas le montrer devant les enfants. Il les regarda en essayant de sourire et dit que c'étaient des événements inévitables en présence de grandes foules.

-Les hommes deviennent des animaux dans la foule.

-C'est ça le problème ! -Je l'ai interrompue.-Ces gens ont perdu, à un moment donné, le raisonnement logique qui donne au comportement humain l'idée d'individualité.

"Saint Augustin a dit cela, intervint Ariel. Il croyait que la doctrine judéo-chrétienne assurait l'individualisme, le salut de chaque âme comme si elle était la seule et la plus importante." Mais cela a entraîné une contradiction : les hommes, lorsqu’ils croient en un seul Dieu, unifient également leurs esprits.

Nous jetions des regards en coin à ceux qui nous observaient de l'extérieur. Les enfants avaient le nez collé aux fenêtres.

-Et nous savons que plusieurs esprits ensemble annulent la pensée morale de chacun.

-Mais l'individu dont je parle... -je me suis défendu-...est celui qui, après le premier élan unificateur, considère les défauts, les erreurs. « La raison nous sauve », a dit Kant, je pense, et il admirait saint Augustin, n'est-ce pas ?

Agustín, mon plus jeune fils, nous surveillait attentivement. Il regardait parfois les gens, se demandant peut-être la raison de ces événements étranges. Si la cathédrale était là, je me demanderais pourquoi tant de retard pour y arriver, pourquoi nous nous sommes arrêtés en chemin pour combattre les pèlerins.

Soudain, ils ont commencé à nous attaquer à coups de pierres, qui résonnaient comme le tonnerre sur la tôle de la voiture. Nous nous sommes accroupis contre les sièges autant que nous le pouvions, couvrant les enfants qui s'étaient mis à pleurer très fort. Mais le verre a explosé dans notre dos.

Des bras et des mains pénétrèrent dans la voiture. J'ai essayé de les repousser, de les blesser avec le couteau que je gardais dans la boîte à gants. Mais les mains continuaient à entrer, de plus en plus nombreuses, et commençaient à caresser brutalement le dos de Mariela. Puis ils ont commencé à nous battre, Ariel et moi.

Puis ils ont ouvert la porte.

Ils ont d’abord essayé de soulever mon fils aîné, mais ils ont abandonné. Non pas parce que j'aurais pu les arrêter, d'autres me tenaient déjà par les bras, mais parce que lorsqu'ils le regardaient, ils savaient, pour une raison encore inconnue de moi, que ce n'était pas lui qu'ils cherchaient.

Puis ils ont attrapé Agustín, dont le visage était plein de panique et qui pleurait de toutes ses forces. Ils l'ont emmené. Et avant de pouvoir réagir, je me suis souvenu, comme dans un rêve, de ce qui m'avait semblé étrange pendant que nous parlions, arrêté sur l'épaule, éclairé par la faible lumière de sept heures de l'après-midi qui se faufilait derrière la cathédrale. C'est

seulement maintenant que j'ai réalisé à quel point les gens nous surveillaient de trop près depuis que nous étions entrés sur la route, mais ensuite ils n'ont pas attiré mon attention car ils ont fait la même chose avec les autres voitures. Comme s'ils cherchaient quelque chose. La victime appropriée, peut-être. L'enfant dont le sang vierge était une garantie d'innocence.

Même à travers les vitres sales d'une voiture pleine de poussière sur une route provinciale, les pèlerins avaient découvert la pureté du regard d'Augustin, la naïveté inestimable nécessaire pour honorer les dieux.

Le petit corps de mon fils était soulevé comme un trophée entre des mains visqueuses et nerveuses, tandis que les autres le suivaient, étendant les bras et criant vers la proie précieuse.

14 Ma femme pleurait. Ariel est restée pour la consoler et j'ai couru vers le groupe qui fuyait vers la place. Des dizaines de personnes derrière moi ont interrompu mon chemin, me regardant avec haine mais sans me toucher. J'avais perdu de vue mon fils, mais les pleurs d'Agustín continuaient de résonner dans mes oreilles malgré le bruit. Je l'écoutais au loin, triste, sans pouvoir l'atteindre. La seule chose à laquelle je pensais, en désespoir de cause, était de continuer par le même chemin qui menait à la place, où l'autel était préparé pour la messe.

Il faisait chaud. Le ciel orageux avait amené des rafales qui apportaient plus de froid que de fraîcheur. Un vent suffocant soulevait de temps en temps la poussière de la route et nous aveuglait.

J'ai enlevé ma chemise et mes lunettes et les ai jetées par terre. J'entendais le grincement des lunettes sous les pieds des hommes qui me suivaient, comme une armée de machines anciennes.

J'ai retroussé mon pantalon, il était lourd ; les chaussures commençaient à me faire mal ; Mon dos transpirait, comme si je portais des pierres. Les autres me regardaient et me disaient quelque chose que je ne comprenais pas. Ils avaient également le dos courbé et traînaient les pieds. Leurs torses étaient nus et une large ligne leur traversait le dos comme la marque d'un morceau de bois.

Les nuages commencèrent à former des cumulus indéfinis, parfois

monstrueux, au- dessus de la tour de la cathédrale. Le soleil était d’un rouge intense, comme du sang coagulé versé sur le fond du ciel crépusculaire.

Ceux qui étaient devant se sont arrêtés en arrivant sur la place. Les journalistes avaient disparu. Des hélicoptères de la police ont survolé la zone. Soudain, plusieurs coups de feu

furent entendus. Quelqu'un avait tiré sur l'un d'eux et de la fumée noire s'échappait du moteur. L'engin a commencé à tourner comme une toupie, jusqu'à ce qu'il tombe dans le champ à côté de la route au milieu des fusées éclairantes et des explosions.

Mais le haut-parleur annonça, d'une voix calme, le début de la messe.

-Frères, dans quinze minutes la cérémonie va commencer.

Il n'y avait aucune trace de policiers, peut-être qu'ils viendraient plus tard, pensais-je, avec des chars et des sections armées. Peut-être qu'ils espéraient nous voir tous ensemble et nous tirer dessus devant l'autel. Je ne le saurais jamais.

J’ai seulement réalisé avec une certitude terrifiante que la foule détenait désormais un pouvoir absolu.

Ils étaient propriétaires du monde, du moins de ce moment du monde, au point d'avoir Dieu dans leurs poings pour le montrer à tous ceux qui ne voulaient pas les croire.

J'avançais lentement, j'avais du mal à respirer, mais j'avais perdu mon inhalateur en cours de route. Il sentait dans sa chair la fatigue de plusieurs années. La sueur et les odeurs des gens me donnaient la nausée. Les hommes ressemblaient à des bêtes dressées sur leurs pattes arrière et contemplant l'autel.

Où est l'évêque, ai-je pensé, parce que c'était un évêque différent de celui que nous connaissions et qui sortait du presbytère. Je me demandais si l'autre était bâillonné, peut-être mort.

Puis j'ai remarqué la blancheur de la nappe de l'autel, qui ne ressortait que par la présence du corps de l'enfant destiné au sacrifice.

Agustín était nu, les bras et les jambes ouverts sur le tissu vierge, la dentelle exquise que les tisserands d'un couvent avaient confectionnée en offrande à Dieu. Le reflet du poignard brillait et courait comme une lumière, un scintillement brillant, sur la foule présente sur la place.

Le poignard a illuminé le visage de mon fils, se balançant sur son corps. Les yeux d'Agustín pleuraient, mais ils restaient ouverts en regardant la main qui descendait vers lui comme si elle venait du ciel.

"Non!", ai-je crié.

J'ai couru, frappant les hommes qui essayaient de m'arrêter. J'ai esquivé les pierres qu'on me jetait. Mais j’ai surtout essayé de surmonter la distance infinie qui me séparait de l’autel.

Parce que l’air était désormais mon ennemi. Ni les fanatiques, ni les pierres rigides de la cathédrale avec son image impitoyable d'immortalité. Mais l'air que Dieu a créé, et pourtant, ce n'était pas suffisant pour qu'un homme sauve son fils.

LA FOIRE

Nicolás Dávila est arrivé avec son fils par la main, marchant entre les stands de nourriture et de gibier. Les hamacs mécaniques secouaient les gens dans les hauteurs. Des enfants couraient dans la foule, perdus ou simplement agités et heureux. Le sol, pratiquement recouvert de restes de glace, de bonbons et de papier, brillait néanmoins sous le soleil juste au-dessus des montagnes russes.

La main du garçon commença à se détacher de celle de son père. Les doigts du huit ans se desserrèrent lentement, sans violence, tandis que l'enfant dirigeait son regard étonné vers les postes de tir sur cible, les charrettes qui vendaient des pommes d'amour et le manège qui tournait sans cesse. Dávila a senti une odeur étrange dans l’air, un arôme de moisi qui contrastait avec le climat sec de cet été-là. Peut-être était-ce la sueur des gens accumulée pendant toutes ces journées. Mais ce n'était pas ça, se dit-il, mais quelque chose qui donnait l'impression d'être vieux, vaguement ancien, venant des greniers de la mémoire.

Ils empruntèrent l'étroit chemin pavé qui menait à la billetterie et le vendeur

les surprit avec un cri de joie.

" Félicitations ! " dit-il derrière la fenêtre grillagée, et un clown apparut à côté d'eux, leur tendant un ticket en or.

"Vous êtes nos clients d'anniversaire, vous recevrez de nombreuses surprises", a poursuivi l'employé, tandis que le clown prenait le fils de Dávila et commençait à danser avec lui dans ses bras.

Les gens se rapprochèrent, formant un demi-cercle autour de lui.

-Le billet surprise sera-t-il pour votre fils, monsieur ?

La voix du vendeur fit sortir Dávila de son abstraction. Il semblait distrait, mais il était en réalité concentré sur le besoin curieux et soudain d'éloigner le garçon de cet endroit le plus rapidement possible. Le désir irrésistible de compenser le garçon pour la perte de sa mère, de le consoler et de le gâter, avait désormais fait place à une peur incertaine.

Mais Javier riait comme il l'avait rarement fait auparavant, et sa chemise se détachait de son pantalon alors qu'il tournait dans les bras du clown.

"Oui, bien sûr," répondit Dávila, "Que devons-nous faire ?"

-Rien, monsieur, les surprises apparaîtront en temps et lieu. Ils ont tous les jeux gratuits. Complétement gratuit! Le garçon revint à ses côtés, toujours agité et tenant la main du clown.

-Papa, où allons-nous en premier ? Regarde cette tente, qu'est-ce que c'est ? Tous les trois regardèrent le magasin aux couleurs vives.

"La tente de la Sorcière, la plus méchante de toute la province, leur dit le clown. Faites attention et ne la regardez jamais dans les yeux."

Dávila se souvient du tract qu'on lui avait remis dans la rue quelques jours auparavant. La photo d'une sorcière ressortait sur le papier, caverneuse et triste, mais très belle. Et en regardant la tente, il savait ce qu'il avait ressenti en voyant ce visage : la même chose qui l'avait fait s'arrêter dans la rue pour regarder attentivement ce nouveau et cet ancien visage à la fois. Le visage d'une femme est le visage de toutes, pensa-t-il à ce moment-là.

Dès leur entrée dans le magasin, l'agitation de la foule s'est calmée et la femme les regardait, assise à une table avec une nappe en velours côtelé rouge. Dávila était attirée par les seins blancs qui dépassaient du décolleté de la sorcière, par les cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules à peine recouverts par un châle de dentelle. Elle remarqua que Javier la regardait également avec extase, sans quitter ses grands yeux violets des yeux.

-Voici donc le petit gagnant du ticket porte-bonheur. " Très bien, petit monsieur, rapproche-toi de moi. " La voix était encore plus sensuelle que son apparence, et elle semblait sortir non pas de ses lèvres, mais comme un

gémissement guttural. Dávila la regarda et, malgré l'avertissement du clown, il se laissa emporter par la voix et les yeux de la sorcière. Ce n'était plus un homme, pas même un enfant désormais, il était un élément fragile entre ses mains. Il se souviendra seulement plus tard qu'il l'avait vue attraper l'enfant et l'asseoir sur ses genoux.

" Veux-tu connaître ton avenir ? " avait-elle demandé, et Javier hocha la tête.

-Bon. Il était une fois un garçon qui arrivait à la foire un dimanche à midi et se dirigeait directement vers l'endroit où l'attendait un ours géant en chiffon. C'était un ours comme celui qu'il avait toujours voulu et qui n'a jamais été offert en cadeau.

Dávila s'est réveillé du rêve dans lequel il était tombé et son fils n'était plus là. Je ne l'avais pas vu sortir de la tente. Quand il a demandé à la sorcière, elle lui a juste lancé un regard dégoûté.

-Cherchez-le, sinon vous manquerez le reste des surprises.

Il quitta le magasin et une tristesse l'envahit comme le bruit et la lumière aveuglante de l'après-midi. Il avait perdu l'enfant et c'était de sa faute.

"Oh mon Dieu, ils ont volé mon portefeuille !", a crié une femme, alors qu'il essayait de décider où chercher. Les gens l'entouraient, regardant vers le voleur qui fuyait à travers la foule. Certains hommes ont tenté de le poursuivre, mais ont abandonné après quelques mètres.

" Un garçon, peux-tu y croire ? " dirent deux vieilles femmes à
côté de lui. Puis il aperçut, au loin, la silhouette d'un ours sur le
toit d'un stand.

"Javier!", a-t-il crié en se dirigeant vers l'ours en peluche, géant et magnifique, placé au sommet du stand de tir et qui constituait le prix principal. Mais la foule rassemblée autour ne le laissait pas avancer. Il se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

"Qu'est-ce qui ne va pas ?", a-t-il demandé.

"Un garçon réussit tous les coups, c'est incroyable", lui ont-ils dit.

Il entendait les coups de feu, infaillibles, précis, les uns après les autres, et les applaudissements qui les célébraient.

Il réussit à apercevoir, à côté du comptoir, un groupe de plus d'une vingtaine de personnes entourant un espace qui semblait vide, mais d'où surgissait une

tête rousse au- dessus du viseur d'un fusil. Les mains couvertes de taches de rousseur de Javier tenaient le pistolet et, avec un doigt sur la gâchette, il tirait encore et encore dans une démonstration d'habileté incompréhensible.

-Javier, Javier! Mais les gens s'étaient de nouveau mis en travers du chemin et lorsque la vue s'est dégagée, l'ours avait disparu.

Une main a dû le saisir par la patte pour le remettre à l'enfant. Et puis il vit la poupée tituber parmi les gens, cachant la tête rousse de son fils. Dávila a essayé de le suivre, mais le garçon a couru en se faufilant le long des jambes des passants.

Il était deux heures de l'après midi, le soleil était encore haut, infatigable. Il a parcouru les rues du parc, faisant plusieurs fois le tour des mêmes lieux et stands. Le garçon ne s'était jamais comporté ainsi, se dit-il. Seulement cette fois-là à la campagne, où il avait disparu tout l'après-midi, et on l'avait trouvé endormi près d'un ruisseau avec le chat mort sur la poitrine. Les entrailles de l'animal étaient ouvertes et les mains de Javier étaient pleines de sang. Mais cela s'était produit presque deux ans auparavant et Dávila essayait de l'oublier.

Les agents de sécurité apparaissaient et disparaissaient entre les étals, peut-être à la recherche du pickpocket, qui avait encore agi pendant cette heure-là. Les gens parlaient de lui comme s'il s'agissait d'hommes différents, car les témoins n'étaient pas d'accord sur leur âge.

-Excusez-moi, officier, je cherche mon fils qui a été perdu. Il a huit ans et il est si grand... peut-être qu'il porte encore un ours en peluche.

Le policier et son partenaire se regardèrent comme si leurs pensées se heurtaient soudainement et ne faisaient qu'une.

"Comment était-il habillé ?", ont-ils demandé.

-Avec un short bleu et un t-shirt blanc. Il a les cheveux roux très brillants. Les agents se regardèrent à nouveau.
-Quel âge m'as-tu dit ?

Il a répété son âge et ils ont dit qu'ils l'avertiraient par haut-parleurs s'ils le retrouvaient. Alors qu'il commençait à s'éloigner, il a vu les policiers le suivre.

Il passa devant la tente de la diseuse de bonne aventure, juste au cas où Javier serait revenu. L'entrée était fermée et il essaya d'essayer le stand de tir sur cible, qui était presque vide.

"Avez-vous vu le garçon ours revenir ?", a-t-il demandé à l'homme à la barboteuse verte. Mais l'autre le regardait avec colère.

-Ce petit voleur ne reviendra pas, et s'il revient, je l'attraperai par l'oreille et je lui

trancherai. Mais je lui fais d'abord me rendre le fusil qu'il m'a volé.

"Tu as tort, mon fils ne vole pas", dit-il sans même réfléchir, par réflexe naturel de défense.

-Son fils ? -Le gars l'a attrapé par le col de sa chemise. -Ton petit fils est un putain de voleur, tu comprends ?

La pointe d’un canon de fusil est apparue dans le rétroviseur. Ils se retournèrent tous les deux et entendirent le coup de feu. Ils virent les longs cheveux roux d'un garçon d'une vingtaine d'années environ. Pas trop grande mais mince, vêtue d'un t-shirt blanc. Puis les gens se sont mis à courir vers le corps qui s'effondrait dans la poussière et l'herbe écrasée autour de la brûlure.

La police est arrivée et a séparé la foule.

L'homme avait relâché Dávila et courait vers l'endroit où se trouvaient les autres. Il resta immobile, regardant le miroir où il avait vu le garçon qui ressemblait à son fils de huit ans.

"Il a visé directement la femme !", ont déclaré les gens. Les glaces et les pommes tombées au sol ont été piétinées et mélangées à la boue. La musique du manège continuait à paraître discordante et solitaire. Mais seul Dávila avait vu le visage de l'assassin, qui s'était enfui vers les limites de la foire, rapide et agile comme un athlète.

Il se souvenait des courses de Javier sur le terrain de l'école. Son fils gagnait toujours, et les trophées s'accumulaient dans sa chambre jusqu'à saturer les étagères du placard. Ce désir de course est né un jour où le garçon avait six ans et que sa mère les avait quittés.

Avant de partir, elle lui a offert ce chat en guise de cadeau d'adieu. Javier a couru après le bus qui l'emmenait vers un endroit d'où il ne recevrait jamais de lettre.

La seule chose qu'il avait d'elle était une photo qu'il avait trouvée dans un

tiroir de la chambre. Lorsque Dávila s'est débarrassé de ce qui avait appartenu à sa femme, même des portraits de sa famille, dont les parents étaient si jeunes, Dávila a cru qu'il se débarrassait de tout.

Mais le garçon mentionnait parfois cette photo qu'il ne se souvenait pas avoir prise de sa femme.

"C'est en noir et blanc, dans un port", a déclaré Javier.

-Ce n'est pas possible, toutes les photos que j'ai prises de ta mère sont en couleur. Voyons, montre-le-moi...

-Non, si je te le donne, tu vas le jeter comme les autres, et je ne me souviens plus comment était maman.

Or, un meurtrier était en liberté à la foire et il devait retrouver son fils au plus vite.

Il a remarqué que la police avait cessé de le suivre. Deux médecins sont arrivés en ambulance et ont emporté le corps dans un sac noir.

-Le public est prié de rester sur place. Les portes du parc seront fermées, annoncent les haut-parleurs.

Il était cinq heures de l'après-midi. Le soleil commençait à se coucher derrière quelques premiers nuages orageux.

Dávila ne savait plus où chercher.

-Un garçon de huit ans ? Laisse-moi réfléchir... Je l'ai vu sur le carrousel vers deux heures, je crois.

-Roux? Un comme ça, mais âgé d'une quinzaine d'années, il m'a jeté à terre pour me voler mon portefeuille. Il était quatre heures, oui, un peu avant le crime.

-Quinze ?-dit une autre femme-Non ! Celui qui m'a attaqué était un adulte et je l'ai vu entrer dans la galerie des glaces. J'étais désespéré, j'avais même pitié de lui. Il avait le visage de quelqu'un qui cherche sa maison.

Dávila a couru vers l'entrée, mais la moitié des lumières étaient éteintes et personne ne gardait l'endroit. Il traversa le couloir couvert de verre et entra dans la salle des miroirs déformants. À mesure qu'il avançait, il voyait son corps devenir grand ou petit, jeune ou vieux, avec deux têtes ou une jambe.

L'image aux cheveux roux lui apparut à nouveau, dupliquée des centaines de fois, mais il ne parvint pas à retrouver la silhouette originale dans l'obscurité. Il ne devait pas avoir plus de vingt ans, il avait des taches de rousseur, des cheveux

roux en bataille, ressemblant à un enfant qui aurait grandi trop vite. Puis, elle le regarda faire quelques pas, et dans les miroirs sa silhouette se transformait. D’abord grand et maigre, puis petit et gros. Deux miroirs plus

loin, le visage de l'homme devint jeune et vieux à la fois, mais un nouveau miroir les sépara à nouveau. Puis il vit le visage et le corps incomparables de Javier dans le miroir à côté de celui qui reflétait le meurtrier.

Dávila cria :

-Fils! Mais le garçon et l'homme fuyaient maintenant vers la porte, se reflétant dans les miroirs successifs dans une chaîne absurde d'images d'enfants et d'adultes, d'innocents et de méchants. Encore et encore jusqu'à ce qu'ils disparaissent complètement dans l'obscurité de la nuit.

Dávila sortit dans la rue, saturée du parfum qui sortait de la tente de la sorcière.

Puis il entendit un coup de feu, puis deux autres quelques secondes plus tard. Il arriva là où les lumières fugaces des armes avaient éclairé la rue.

Trois policiers pointaient du doigt le corps tombé sur le sol sablonneux. Il avait les bras tendus vers la tente de la diseuse de bonne aventure.

Puis il s'agenouilla à côté du meurtrier mort. Le visage était celui de son fils, mais l'expression était celle d'un homme englouti. Et tandis que Dávila pleurait en mouillant sa chemise imbibée de sang, il vit un papier sortir de la poche de son pantalon bleu. C'était la photo que Javier avait trouvée parmi les affaires de sa mère. Le portrait de la grand-mère réalisé dans sa jeunesse au port un dimanche. Tellement semblable à sa fille que beaucoup d'autres les avaient déjà confondues.

LE GARDIEN

Leticia aimait chasser les insectes sur la plage. Chaque été, les fourmis, papillons ou coléoptères qu'il réussissait à attraper mouraient entre ses doigts. Mais ce sont les libellules, qu’elle appelle avions à quatre ailes, auxquelles elle accorde une attention particulière.

En attendant sur le rivage, alors que les nuages sombres se formaient vers le sud sur la mer et la plage, il les vit arriver, fuyant la tempête pour se réfugier parmi les buissons. Ensuite, il laissait les libellules effleurer son visage

de leurs ailes douces, puis il les poursuivait jusqu'aux dunes pour les chasser.

Il les attrapa par la queue, observant leurs vains efforts pour s'échapper, et les mit dans des bocaux avec d'autres insectes, car il aimait voir comment ils se dévoraient les uns les autres. Mais s'ils étaient encore en vie, chez lui, il les piquait avec une épingle sur une feuille de liège et observait leur mort, le battement de leurs ailes ou le doux crépitement de la croûte qui les recouvrait.

Mais ce fut un été sans un seul après-midi de pluie. Leticia et ses parents avaient passé dix jours à la plage sous un soleil de plomb, et un matin, ils ont décidé de s'éloigner des zones très fréquentées. L'avenue côtière était une route étroite dans cette zone, ouverte entre les dunes, où seul un bus passait trois fois par jour. La chaleur était propice aux insectes qui sortaient de leurs cachettes. Leticia avait vu de grandes ruches suspendues aux branches des pins au bord de la route.

La chaleur du soleil pénétrait entre les plantes, passant à travers le tissu du parapluie et des chapeaux. Ils s'étaient allongés à l'ombre de la voiture. Leticia a sorti sa collection de tortues marines et les a relâchées sur le sable. Avec une pierre, il brisa les coquilles, laissant les corps nus, et les recouvrit de sel pour les voir gonfler en suintant de l'écume qui séchait jusqu'à ne laisser que des restes rétrécis.

Le père la regardait depuis la chaise longue. Leticia savait qu'il allait la défier comme il l'avait fait dans la voiture, lorsqu'elle jouait avec la vitre en cassant les escargots qu'elle avait trouvés la veille. Les vitres étaient sales de filets d'un liquide épais et vert. Son père avait arrêté la voiture et, après être descendu, il s'était tenu devant la porte arrière, mais sans rien dire, car il avait déjà constaté à plusieurs reprises l'inutilité des mots lorsqu'elle faisait de telles choses. Leticia le regarda avec haine, s'attendant à ce que sa mère vienne la défendre, mais elle ne le fit pas. Puis il ne supporta plus le regard de son père et il se mit à crier, levant et abaissant la vitre jusqu'à ce que la poignée se brise enfin.

"Mette ta casquette..." lui dit sa mère sur la plage. Mais cette fois, elle ne semblait pas attentive au jeu de sa fille avec les tortues mortes, mais regardait vers le sud, une main sur le front pour se protéger du soleil.

Un gros nuage noir approchait. Leticia regarda aussi là-bas et pensa : des libellules, et courut vers le rivage.

" Leti, fais attention ! " cria la mère, mais elle l'ignora et continua jusqu'à s'arrêter au bord de l'eau, regardant le nuage approcher à une vitesse inhabituelle.

Le bourdonnement croissant dépassait le bruit de la mer. Le grand nuage devenait de plus en plus gros, jusqu'à recouvrir la silhouette du soleil, et le ciel tout entier devenait une ombre irisée sur la plage.

Leticia entendit sa mère l'appeler avec un ton effrayé dans la voix. Il se retourna et vit son expression paniquée.

-Guêpes! Cache-toi, Leti, mets-toi à l'eau !

Il y regarda à nouveau. Une montagne noire voyageait dans les airs, soutenue par des fils invisibles. Le bourdonnement était devenu assourdissant, il se boucha les oreilles et courut vers l'eau. Elle s'enfonça sous son nez, mais elle ne voulut pas fermer les yeux en voyant l'essaim passer au-dessus d'elle. Le nuage de guêpes, compact et noir, commença à recouvrir la voiture de ses parents.

Ils étaient entrés, mais ils essayèrent en vain de fermer toutes les fenêtres. Leticia se souvient que ce matin-là, elle avait cassé une des poignées. Les mains et les bras de ses parents s'agitaient à l'intérieur.

Ils criaient, elle les entendait et elle se cachait la tête dans l'eau.

Puis la luminosité languissante s'est dissipée et la claire stridence du soleil est revenue. Il jeta un coup d'œil à la surface. Il attendit longtemps, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il n'y avait pas un seul insecte. La mer était sale, des milliers de guêpes mortes obscurcissaient l'eau comme des points noirs qui changeaient de forme.

Il se dirigea lentement vers la voiture, en frissonnant. L’air était devenu raréfié, une odeur de poussière et d’humidité stagnait sur la plage.

Il y avait d'autres guêpes mortes dans le sable, et d'autres encore vivantes qui prirent la fuite en la voyant arriver. Il posa son front contre le pare-brise. Les vêtements de ses parents étaient couverts de petites taches de sang euh, couvert de cloques, distillant un liquide purulent. Mais les mains remuaient toujours avec des spasmes irréguliers, et ses yeux s'ouvrirent brusquement.

Est-ce qu'il me regarde ?, se demanda Leticia, mais ses paupières finirent par s'abaisser à nouveau. Ses parents étaient morts, pensa-t-il à cet instant, de la même manière que les insectes enfermés dans leurs bocaux.

Je regarde autour. Pas même un peu de brise ne parvenait à soulager la chaleur insupportable. Seulement le bruit des vagues, comme un résidu de la peste. Et il s'est mis à crier. Et au milieu de son cri, il entendit un moteur, signe de vie artificielle sur cette plage solitaire. Le bus de cinq heures, le dernier à passer ce jour-là, approchait.

Leticia a couru vers la rue à travers les dunes brûlantes qui lui brûlaient les pieds. Le bus arrivait trop vite, soulevant poussière et sable au-dessus des buissons comme la queue d'une comète.

Elle est arrivée presque étouffée et agitant les bras. Le bus s'est arrêté juste devant elle. La porte s'ouvrit et Leticia se mit à pleurer, appuyée sur la marche.

"Pour l'amour de Dieu, ma fille, que t'est-il arrivé ?", a demandé le chauffeur.

Mais elle a continué à pleurer, la peau indemne, en bonne santé, comme une survivante.

À vingt ans, Leticia quitte la maison de sa grand-mère pour s'installer sur la côte.

"Voilà l'assassin", dit-il à la vieille femme. "Il est temps qu'il revienne avertir les gens de sa présence." Et il partit avec une valise presque vide de vêtements, mais pleine de coupures de journaux qui commentaient l'affaire. épidémie de guêpes qui avait frappé la côte plus de dix ans plus tôt.

Sa grand-mère ne lui avait rien dit, elle savait que ça ne servait à rien de la garder alors que Leticia lui avait proposé quelque chose. Toutes ces années passées à se comporter comme un adolescent obéissant avaient été un trou perdu, une transition peut-être. Il la regarda partir avec son album sous le bras, comme s'il s'agissait d'un livre d'actes dans lequel consigner les bonnes et les mauvaises actions. Le résultat était rouge, lui avait répété sa petite-fille à plusieurs reprises.

Pendant les hivers, il restait dans sa petite maison, aux murs moussus, aux stores toujours fermés. Les mois et leurs rhumes passaient sans qu'il ne montre à peine son visage à travers la porte.

Elle était blonde, elle avait les cheveux longs et en bataille. Parfois les voisins la voyaient assise sous un arbre dans le jardin sombre, soumise au vent et aux aiguilles de pin qui lui tombaient sur les épaules. Il sillonnait les forêts de la région avec ses vêtements amples et un peu sales, toujours à la recherche de nids de guêpes.

L'été, elle allait à la plage, mais loin des touristes, isolée parmi les dunes, sans jamais se déshabiller, transpirant au soleil. À cinq heures de l'après-midi, elle a pris le bus, avec le même chauffeur qui l'avait secourue, désormais dans un véhicule plus récent.

Mais un autre jour, c'était l'homme qui la conduisait.

"Où est Raúl ?", a-t-elle demandé.

-Il est mort la semaine dernière. Je pense qu'il avait une mauvaise grippe et que l'homme lui a touché la poitrine.

Leticia s'assit sur le premier siège, son siège habituel, et resta longtemps sans parler jusqu'à ce qu'elle demande le nom du nouveau conducteur.

"Cristian, dit-il. On m'a parlé de toi dans l'entreprise, on dit que je m'étais habitué à te voir...

"Oui, j'habite ici !", répondit-elle, en colère. Ce ton grossier était inhabituel, mais la mort de son amie l'avait surprise. -Raúl m'a sauvé la vie, tu sais ?

"C'est ce qu'ils m'ont dit", acquiesça le garçon, sans quitter la route des yeux.

La mer apparaissait dans chacun des coins, à travers les entrées de la plage. Les nuages se sont développés rapidement et les libellules ont traversé devant le bus et sont mortes contre le pare-brise.

-Les pauvres choses ! Ils sont inoffensifs. Essayez de ne pas les tuer, s'il vous plaît.

Le chauffeur la regarda, sans cacher la moquerie dans ses yeux.

"Il n'est pas nécessaire d'être insolent", a déclaré Leticia. Elle s'était fait une réputation dont il fallait prendre soin et une tâche à accomplir. Tous deux faisaient partie de la même mission. Tout le monde la considérait comme une folle inoffensive, elle en était consciente, et c'est pour cette raison qu'ils la laissaient tranquille pendant tous ces étés.

-Sais-tu pourquoi on m'appelle le « gardien » ?- commença-t-il à raconter. -Tu te souviens du naufrage du bateau de pêche il y a deux ans ? Je les ai prévenus de ne pas naviguer cette nuit-là et ils ne m'ont pas écouté. Les garde-côtes sont ensuite venus me demander comment j'en avais eu connaissance, puisque même les météorologues n'auraient pas pu le prévoir. Ils me regardaient comme une sorcière et je ne pouvais pas leur répondre.

Au cours des voyages suivants au terminal de bus, Leticia lui raconta également la fois où elle avait deviné où trouver le corps d'une femme noyée, la fois où elle avait anticipé le meurtre d'une famille dans une petite maison sur la plage et le à plusieurs reprises, elle a prévenu les gens de l'arrivée des guêpes.

-Ce vêtement me protège d'eux. Il est si épais parce que je l'ai tricoté moi-même avec un point très serré que j'ai inventé.

Leticia remarqua le regard désintéressé et détourné du garçon. S'il avait au moins ri, je l'aurais toléré, mais pas cette indifférence, comme s'il. n'était rien et sa présence ne remplissait pas la mission qui lui avait été confiée. Elle n'a jamais su comment elle avait deviné de telles choses, mais c'était quelque chose qui était né en elle sur cette même plage depuis longtemps.

-Je te sauve... -dit-il en posant une main sur l'épaule du conducteur.- Ce qu'il y a dans la mer était en moi, il l'est toujours et je dois continuer à l'enlever, cellule par cellule, comme un kyste qui repousse au fil du temps. Il existe des milliers de formes, voire d'innombrables, et on le trouve sur la plage. J'ai vu certains de leurs costumes. Cette ombre noire dans le ciel, que j'ai vue quand j'avais neuf ans, est celle qui ressemble le plus à son vrai visage.

"Nous sommes là, madame", l'interrompit-il en coupant le moteur.

"A demain", salua-t-elle, et elle s'éloigna les bras croisés sous son épais châle, tandis que le vent ébouriffait ses cheveux blonds.

Il marchait lentement dans les rues peuplées de touristes bronzés, pensant à la famille qu'il avait vue arriver deux jours plus tôt et qu'il allait protéger. Ils descendirent à la plage à dix heures du matin et y restèrent jusqu'à la nuit. Les garçons couraient sans relâche, puis se couchaient à l'ombre de la

tente pendant leur sieste. La femme était très belle et le mari était un homme d'un peu plus de trente ans qui, à cinq heures de l'après-midi, commençait à préparer la canne à pêche. Enfouissant le support dans le sable mouillé, il pataugea dans la mer avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Il lança ensuite l'hameçon avec le geste énorme et puissant de ses bras, vainquant les vagues turbulentes comme s'il portait un mât qu'un héros légendaire déplaçait en signe de victoire.

L'homme est revenu à la plage en abandonnant la ligne, un peu lâche au début et plus tendue par la suite. Il laissa la canne sur le support et s'assit sur le sable à côté de sa femme, observant, en attendant cette unique tâche, la plus importante qui devait occuper l'univers de son esprit à ce moment-là.

Leticia, au début, je ne savais pas pourquoi elle avait prêté autant d'attention à cette famille. Mais le lendemain de les avoir vus pour la première fois, il avait croisé la route de l'homme à l'entrée de la plage et avait vu ses yeux si semblables à ceux de son père. À ce dernier regard qu'il lui avait offert depuis la voiture. Il ne put alors s'empêcher de le suivre pour observer chaque mouvement ou geste de son visage sous le soleil qui le bronzait. Si l'homme restait immobile ou gisait dans le sable, elle continuait à prêter attention à ses clignements d'œil et à l'expression d'une sublime anxiété lorsqu'il regardait la verge.

Leticia était déterminée à le protéger de tout ce qui pourrait lui nuire.

Le troisième après-midi, rien n'avait changé. Il était sept heures et il commençait à faire nuit. L'homme et sa femme étaient assis, regardant la mer, tandis que les garçons jouaient sur le rivage.

Soudain, la ligne se resserra et il commença à la remonter avec le calme lent d'un expert. La femme se leva également en le regardant et les enfants la rejoignirent. La tige se courbait lorsque l'homme essayait de reculer. Peut-être que le poisson était plus gros que prévu.

Il doit penser au dîner qu'il préparera pour ses enfants ce soir, se dit Leticia en l'admirant de loin.

L'homme avait commencé à aller dans la mer. Les vagues lui arrivaient déjà jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, alors qu'il soulevait la canne pour que les vagues ne la lui enlèvent pas. Mais les vagues commencèrent à le recouvrir pendant quelques instants. Le visage de l'homme se tourna vers la plage pour la seule fois, et devant son visage, avant qu'une vague ne le recouvre complètement, Leticia découvrit ce qu'elle avait vu si longtemps auparavant.

L'homme a disparu sous l'eau, tandis que la canne flottait.

« Papa ! » criaient les enfants. La femme était restée immobile, la lèvre inférieure tremblante.

Dix, trente secondes, peut-être une minute se sont écoulées, mais la tête n'est plus ressortie. Puis quelques bras bougeèrent avec des gestes désespérés à

la surface, et Leticia comprit que la même chose qui avait emporté ses parents était en train d'être emportée au fond de la mer. Les avertissements ou les présages ne serviraient à rien, car il était de retour pour éviter les fragiles barrières que Leticia avait réussi à ériger au cours de ces années.

C'est pourquoi elle a couru, sans prêter attention à sa femme et à ses enfants qui la regardaient avec étonnement. Il entra dans l'eau avec ces vêtements épais, lourds comme une ancre lorsqu'ils étaient mouillés. Il nageait comme il pouvait, de manière précaire, avalant et recrachant l'écume saumâtre. Ses longs cheveux flottaient dans les vagues, enveloppant son visage comme un piège d'algues, de soie marine.

Il vit les bras de l'homme qui continuaient à bouger, déjà faibles. Elle était à quelques mètres de lui, mais la distance augmentait à chaque vague intermédiaire, l'eau la repoussant, toujours un peu plus en arrière.

Le ciel s'était assombri, il semblait mouillé par les vagues. Un cri isolé l'encouragea à continuer. C'était la voix de l'homme, puis il entendit le bruit tonitruant des vagues profondes. Le bruit d'une immense quantité d'eau tourbillonnant, comme des nuages formé d'innombrables colonnes de guêpes, colonnes d'eau s'élevant des fonds marins. Les nuages étaient gris comme les vagues.

Il n'y avait rien autour. Seule la plage lointaine avec les gens qui les regardent, comme si les deux étaient dans un immense pot d'eau et d'air.

Une vague a commencé à naître à quelques mètres. L'eau montait et formait un cylindre, une grosse boucle de mousse et un trou au centre. Comme une énorme poignée de sel et de mousse.

" Pas lui ! " cria Leticia.

Mais la vague s'est abattue sur l'homme et son tuteur.

L'INVENTEUR

J'ai découvert Gregorio Ansaldi en lisant un vieux texte sur la Renaissance italienne. C'était un homme important de Florence, propriétaire d'une scierie qui approvisionnait presque toute la région. Il était constructeur et architecte et ses traités sur les nouveaux matériaux étaient parmi les plus respectés de l'époque.

Lorsqu'il fut chargé de concevoir un palais à Milan, il devait avoir environ vingt-cinq ans. Déjà à cette époque, il avait assez de fortune pour vivre le reste

de sa vie. Cependant, dès que son intelligence commença à être valorisée, elle sombra dans la honte et resta cachée pendant plusieurs siècles. Et tout a commencé dès son arrivée dans la ville, lorsqu'il a rencontré Alicia de Trieste, qui l'a séduit par la beauté particulière de ses dix-neuf ans.

En cherchant son portrait, j'ai trouvé une reproduction qui la montre regardant à droite du tableau, vêtue d'une robe rouge veloutée, d'un collier de perles noires et blanches et d'une émeraude sur le front. Ses cheveux étaient rassemblés au niveau de la nuque, d'une couleur châtain clair, et son visage avait une expression d'une tendresse excitante. La réputation de sa beauté et de son mépris des coutumes était parvenue à Ansaldi par l'intermédiaire de ses amis. On lui avait dit qu'elle était une femme très inhabituelle, trop agitée et avec des habitudes étranges. Ils se sont peut-être vus pour la première fois lors d'une fête à Milan et depuis lors, ils ne peuvent plus être séparés.

Mais ici, je manque de références et je suis obligé de recourir à un texte méconnu, quoique certainement éclairant. Un auteur anonyme, dans son livre sur les sciences en Europe, ouvre un long chapitre sur Ansaldi. Selon cette histoire, il a épousé Alicia quelques mois après l'avoir rencontrée, et il ne leur a peut-être pas fallu trop de temps pour devenir le couple le plus admiré de la ville. Un couple d'attraction irrésistible qui entra dans les pièces les bras liés, recevant des salutations respectueuses et admiratives au milieu du crépitement des robes amples et de la musique monotone du quatuor à cordes.

C'est à peu près à la même époque que des rumeurs commencèrent à se répandre les décrivant comme sauvages et violents au lit, criant que les domestiques ne pouvaient s'empêcher d'entendre. L’un d’eux a dû également lancer cet autre commentaire encore plus inquiétant. On disait que tous les soirs, à trois heures du matin, Ansaldi se levait après avoir joué sans relâche avec sa femme et se rendait presque nu à son atelier situé à l'arrière de la maison. Il y restait invariablement jusqu'à midi.

Ses amis lui rendaient visite l'après-midi, impatients de voir les inventions conçues pendant la nuit. Des plans et des maquettes accrochés aux murs et au plafond, comme des idées suspendues dans l'espace.

"Tu n'auras pas assez de vie pour construire tout ça", lui dirent-ils, flatteurs et sceptiques à la fois. Mais pour lui, ce n'était pas ce qui importait, mais la façon dont les choses sortaient de son esprit comme si elles sortaient de rien.

Les rumeurs se sont multipliées sans que personne ne puisse préciser où ni pourquoi elles sont nées. Ils devenaient de plus en plus cruels, on racontait même que lorsqu'il travaillait dans son atelier, sa femme quittait la maison pour rencontrer ses amants. La ville ne laissait alors pas passer un jour sans que de nouvelles nouvelles fussent rapportées à leur sujet, et les gens commençaient à perdre tout respect pour eux, riant dans leur dos en les voyant passer dans leur

calèche. Mais chaque fois qu'ils assistaient à une fête bras dessus bras dessous, réellement ou apparemment réconciliés, tout le monde restait silencieux et les regardait avec une envie cachée.

Une nuit, les gémissements habituels de leurs jeux amoureux se transformèrent en cris semblables à ceux d'animaux enragés.

"Bête malade!", entendirent-ils crier Ansaldi, frappant à la porte de la chambre et courant vers l'atelier, où il s'enferma pour le reste de la nuit.

Le lendemain matin, le médecin est arrivé très tôt, s'est rendu dans la chambre d'Alicia et est reparti deux heures plus tard. Ansaldi et le médecin ont parlé dans la pièce verrouillée. Il y a eu des coups et des phrases brisées.

"Maudite bête sans âme!", pouvait-on l'entendre crier à travers l'épaisse porte.

Lorsque le médecin partit ce matin-là, les domestiques étaient sûrs de l'avoir vu portant avec lui un récipient au couvercle taché de sang.

Alicia resta au lit pendant deux semaines et, à ce moment-là, tout le monde dans la ville savait qu'elle avait contracté une maladie incurable, peut-être une maladie vénérienne qu'elle allait regretter pour le reste de sa vie. Parce que le médecin revenait fréquemment, parfois tous les deux ou trois mois, et plus tard chaque semaine. Mais c'était à la fin.

Ansaldi a continué à travailler chaque nuit. L'après-midi, il recevait ses employés, contrôlant la construction du palais qui ne fut jamais terminée. Parfois, ils le voyaient partir le matin et revenir en fin de journée avec de gros sacs blancs qui, lorsqu'ils tombaient, dégageaient une poussière grise semblable à celle des os brisés. Lorsque les domestiques lui apportaient le déjeuner ou le dîner, il criait au revoir et demandait leur demandant de le laisser tranquille.

Ils s'habituèrent à l'idée que leur employeur était obsédé ou possédé par un travail dont il ne se séparerait pas tant qu'il ne serait pas terminé. Par la fenêtre de l'atelier, on voyait l'éclat des bougies, et il était accroupi sur le bureau, avec une longue barbe et des cheveux noirs et sales, faisant des calculs indéchiffrables sur ses papiers.

Les dessins que l'auteur reproduit dans le texte datent de cette époque. Son nom apparaît en bas et l'écriture est en accord avec les archives de Milan, mais permettez-moi un doute raisonnable, sans que cela représente une sous-estimation de sa découverte.

Ce sont des études préparatoires à une figure humaine. Ce qui est curieux, c'est que derrière les croquis il y a une série de chiffres et de formules, je suppose des mesures pour un autre dessin définitif ou pour un modèle expérimental. Ce qui est encore plus étrange, c'est que sur les bras et les jambes de cette figure, des points sont dessinés suivant le chemin que pourrait suivre un homme en mouvement. Tout cela n’a été retrouvé qu’après sa mort et a été

archivé sans que personne ne les étudie. La mort indigne de sa femme a peut-être favorisé l’oubli, la nécessaire dose d’indifférence et de dérision qui était courante.

Alicia a continué à entrer et sortir de sa convalescence. Plus personne ne leur rendait visite, la maison ressemblait trop à un hôpital. On ne les a plus jamais entendu se disputer depuis cette nuit-là, mais il l'a traitée comme quelqu'un qui s'occupe d'un animal qu'il déteste. Il la protégeait du danger, exauçait ses vœux, mais le ressentiment grandissait. Certaines nuits, il cédait à ses demandes et se couchait dans la même chambre, car elle disait avoir peur de mourir seule.

Un matin, il quitta l'atelier très tôt. Il avait travaillé toute la nuit et traversait la cour à pas lents, ses vêtements amples et en sueur sur un corps un peu plus gros, échevelé, à la barbe grisonnante. Il marchait avec difficulté, traînant une poupée vers la maison. Durant la nuit, il avait entendu sa femme crier plus que d'habitude, et même l'arrivée du médecin avec de nouvelles doses d'opium n'avait pas pu atténuer sa douleur. Ansaldi a alors décidé qu'il était temps de lancer son projet. Maintenant que son enfant était prêt, il allait le lui donner, aux restes presque inconnus de l'Alice de Trieste qu'il avait aimée à une époque également désormais méconnaissable.

Il plaça devant le lit la poupée, lourde, de la taille et de la forme d'un homme, à la silhouette squelettique et quelque peu gracieuse. Alicia ne pouvait retenir son rire, car le plus curieux était que la tête de la marionnette ressemblait à celle d'un enfant sur le corps d'un homme.

" De quoi est-il fait ? " demanda-t-il en s'asseyant dans son lit pour la première fois depuis plusieurs semaines. Sans lui répondre, il approcha la lampe à huile du dos de la poupée et versa le carburant. La marionnette au visage de bébé commença à bouger convulsivement, puis un peu plus lentement, jusqu'à ce que ses pattes bougent harmonieusement autour du lit. Les bras faisaient des gestes de clown et le visage se tordait en grimaces qui faisaient rire Alice de manière incontrôlable.

"C'est une beauté, un jouet merveilleux !", dit-elle avec une naïveté renouvelée.

Ansaldi restait debout et silencieux. Peut-être pensait-il avoir réalisé ce qu’il espérait, ou juste le premier pas. Nous ne savons pas s'il s'agissait d'une satisfaction ou d'un ressentiment caché. La vérité est que la poupée faite d’un matériau si étrange lui a permis de prolonger sa vie. La marionnette dansait au rythme des applaudissements qu'Alicia applaudissait avec enthousiasme, mais aussi avec faiblesse. Chaque jour, elle le suppliait d'apporter la poupée, et il versait l'huile, sans oublier de veiller chaque matin à ce qu'il en reste toujours dans les réservoirs.

Il a expulsé le médecin de la chambre de sa femme, tandis que celui-ci l'avertissait qu'elle ne vivrait pas plus d'une semaine. Elle a passé ces nuits à crier de douleur, attendant anxieusement que la marionnette lui soit apportée le matin. Mais la période que les domestiques attendaient avec l'espoir d'un soulagement était derrière eux.

Un mois plus tard, Alicia n'aimait plus la poupée en pensant à l'agonie qu'elle subirait en son absence, alors elle a demandé à son mari de la prendre aussi la nuit. Puis elle s'endormait en regardant la marionnette tourner autour d'elle.

"Quelle danse, quelle danse !", demandait-il toutes les heures, et il continuait à renouveler l'huile avec la volonté infatigable de celui qui attend quelque chose de plus.

Deux ou trois mois s'écoulèrent après cette semaine où l'on attendait sa mort.

Une nuit, Ansaldi s'était endormi en observant les mouvements de son bébé dans la chambre d'Alicia et il s'était réveillé surpris par les pleurs d'une des vieilles filles. Il l'a vue à deux centimètres de son visage, l'insultant jusqu'à ce qu'elle finisse par lui cracher sur la joue.

"Laissez-la tranquille, libérez-la!", l'entendit-il dire alors qu'elle fuyait la fureur de son patron. Il ferma la porte et injuria la femme dans sa barbe. Il entendit les pas de la servante qui s'éloignait de la maison par les allées de feuilles sèches, sûrement et je cherche de l'aide. Il n’y avait plus de temps, il le savait.

Alicia continuait à observer les mouvements de la poupée, comme si elle consommait de l'opium à travers ses yeux. Comme si dans la tête de cet enfant elle voyait quelque chose que son mari avait oublié de lui dire.

Ce devait être une nuit très semblable à celle d'il y a un an, lorsque le médecin venait prendre l'enfant difforme qu'elle avait expulsé dans le lit ensanglanté ; quand il devait aussi écouter l'histoire pathétique du médecin sur la maladie infâme de sa femme, la maladie galeuse et purulente qui pénétrait par le sexe, détruisant ce qui était généré. C'est pourquoi il était inévitable que surgisse à nouveau la colère, le souvenir intolérable de savoir que ce matin-là le médecin avait emporté, avec une froideur exquise, le cadavre de l'enfant mort qui était son fils.

Ensuite, le sommeil et l'épuisement des heures passées éveillées au cours des derniers mois l'ont envahi, même face à la nécessité de surveiller la poupée pour qu'elle puisse continuer à révéler la torture cuisante de sa femme. Dans le sommeil fragile où il s'endormit à nouveau, il pensa peut-être aux pelles et aux cimetières, à la fureur désespérée avec laquelle il avait dû creuser à la recherche du crâne de son fils.

La petite tête qui couronnerait sa création.

La marionnette a continué à danser pendant qu'il somnolait. Ansaldi ne pouvait pas voir la poupée agiter ses bras maladroits et les tendre vers Alicia, comme si elle voulait la caresser. Elle a peut-être essayé de le serrer dans ses bras aussi, en se levant un peu pour le rapprocher du lit. Mais Ansaldi continuait à dormir.

Nous savons seulement avec certitude qu'à son réveil, le médecin et la femme de chambre étaient là, hurlant de façon hystérique.

"Il l'a tuée !", dit-il en désignant le lit.

Puis il découvrit que la créature avait détruit ses plans. Alicia était maintenant loin de sa fureur, avec la moitié de son corps hors du lit, et les mains de la poupée, telles des pinces à trois doigts, toujours fermées sur son cou.

L'OBSCURITÉ

Quand je suis rentré à la maison, un groupe d’enfants est sorti avec des boîtes de peintures à la détrempe et des dossiers à dessins. C'était une vieille maison du quartier de Quilmes, avec un balcon sur l'arc de la porte principale et un toit très court qui ombrageait le porche.

Les enfants s'éloignèrent le long du chemin, et sur le seuil, extrêmement belle tandis que le soleil de midi brillait sur son visage avec de légères taches de rousseur, se trouvait Graciela, seule, me regardant comme distraite.

Puis il sembla se rappeler pourquoi il m'avait appelé et ouvrit un peu plus la porte. La cloche sonnait à chacun de ses mouvements hésitants.

"C'est vous qui posez la moquette ?", a-t-elle demandé, timidement.

-Oui mademoiselle. Je viens prendre des mesures.

Il m'a fait entrer dans une petite pièce pleine d'objets et de meubles, avec presque aucun espace libre ni rien qui, à première vue, semblait inutile. Mais en m'habituant au lieu, j'ai découvert combien de décorations absurdes occupaient des espaces qui crieraient à la désolation s'ils étaient vides.

Poupées en porcelaine et en étoupe, assiettes et tasses en céramique, fleurs en plastique, antiquités en bois et en bronze, animaux en verre.

Nous sommes montés dans la chambre au dernier étage, qui avait un balcon devant. C'était la seule pièce en désordre.

-Jusqu'à présent, je l'utilise comme stockage pour le matériel de travail.

-Es-tu peintre ?

-Eh bien, je suis professeur de dessin et de peinture. Mais je veux décorer cette pièce pour y mettre mes tableaux.

J'ai trébuché à plusieurs reprises sur du bois, des restes de cadres, des tissus, des pots de peinture. À côté de la fenêtre, il y avait des tableaux accrochés au mur. Puis je l'ai regardée, éclairée par le soleil de midi, et ses cheveux roux ressemblaient à une flamme sur le point de s'éteindre. Il ne pouvait pas avoir plus de trente ans. Elle portait un soléro d'été bleu, ses cheveux étaient noués en tresses sur la nuque.

Nous avons parlé un moment d'un peu de tout, il ne parlait pas trop, mais petit à petit il a surmonté sa méfiance. Je m'appuyai contre le cadre de la fenêtre, les bras croisés. J'avais envie de l'embrasser.

"Ils sont très jolis, décide-je de lui dire en regardant ses tableaux. Si tu veux, je peux les

accrocher dès que le revêtement sera prêt."

"C'est ce que j'allais te demander..." dit-elle avec enthousiasme, et semblait peut-être plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Le lendemain, j'ai apporté les tapis. Graciela a tenu la porte ouverte pendant que je transportais les rouleaux du camion. Cette fois, ses cheveux étaient détachés et ses sourcils rouges brillaient sous le soleil du matin. Les mêmes enfants de la veille entrèrent en faisant un bruit auquel la maison était déjà habituée. Un bruit vital de voix qui apparaissaient puis disparaissaient à des moments prédéterminés.

Je me souviens que c'était la première fois que je réalisais qu'il manquait quelque chose dans la petite pièce, certains des centaines d'objets n'étaient plus là et rendaient la décoration différente, mais il était impossible de préciser lequel et je l'ai oublié. Après ses cours, il est venu m'accompagner.

-Tu as besoin de quelque chose, Ricardo ?

-Non merci.

"Oui, je vais te préparer un café", a-t-il insisté.

Graciela a toujours trouvé un nouvel emploi pour moi. Trois semaines plus tard, les moquettes étaient posées et le revêtement presque terminé.

"Dites-moi comment vous voulez que je place les tableaux", suggérai-je alors.

Il choisit l'emplacement de chacun, tandis que moi, debout sur l'échelle, je les appuyais contre le mur. Elle observait de loin à quoi ils ressemblaient. Nous y travaillions un après-midi après l'autre, et les déjeuners et les cafés se succédaient à un rythme qu'aucun de nous n'osait arrêter.

Ce n'est qu'après avoir accroché plusieurs tableaux que j'ai réalisé qu'un dessin était répété dans chacun d'eux.

-Que signifient-ils? "Je fais référence à ces chiffres", lui ai-je demandé. Il regarda ce que je lui signalais, hésitant avant de me répondre.

-Ce sont les Ténébreux. Des êtres venus d'un autre monde très lointain. Ils viennent me rendre visite tous les soirs et ils me disent qu'ils nous surveillent, qu'ils nous contrôlent. D'une

certaine manière, nous vivons grâce à eux. S'ils le voulaient, ils pourraient nous tuer.

Je pensais que c'était une blague ou une sorte de fantaisie artistique qu'il s'inspirait.

Trois ombres masculines étaient répétées dans chaque tableau, avec des fonds ou des paysages différents, mais toujours des silhouettes sombres et indéchiffrables d'hommes robustes marchant au centre du tableau. Devant se trouvait le personnage principal, derrière et sur les côtés étaient suivis de deux autres ombres identiques.

"C'est vrai, me dit-il encore. Ils me rendent visite." Tu es la première personne à qui je dis ça, et ils pourraient me tuer pour ça. Alors ne le dites à personne, s'il vous plaît.

La cloche a sonné et ses élèves nous ont interrompus. Pendant les heures où il était en bas pour enseigner ses cours, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce qu'il m'avait dit. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu deux voisins qui me regardaient depuis le trottoir en murmurant.

Je pars tôt aujourd'hui, pensai-je, et je ne sais pas si je reviendrai.

Deux jours plus tard, j'ai appris qu'il m'avait appelé à l'entreprise pour venir terminer le travail.

J'espérais en toute sincérité et presque désespérément qu'il me dirait que tout cela n'était qu'une plaisanterie. Mais ce n’était pas ce genre de personne. Graciela parlait toujours avec sérieux, avec une confiance qui confinait à la pétulance ou à une extrême insécurité, je ne sais pas.

"Qu'est-ce que tu vas faire de cette folle ?", m'ont conseillé mes amis quand je leur ai dit. Ils avaient raison. Peu importe à quel point elle était belle, je n’avais pas besoin de me compliquer la vie.

Mais je devais faire mon travail. À mon retour, nous n'avons pas parlé pendant un moment. C'était samedi et elle restait dans la cuisine, faisant du bruit avec les assiettes et les casseroles, frappant des objets pour me montrer

son ressentiment. J'ai répondu de la même manière, laissant brusquement tomber les outils sur le sol. Puis il est monté et m'a regardé depuis la porte.

> -Les Ténébreux seraient fiers de la salle que je leur ai préparée. Je ne pouvais pas y croire moi-même, mais je me sentais jaloux.

-Et ils sont de meilleurs amants que les hommes ?

Il ne m'a pas répondu, mais je ne m'attendais pas non plus à ce qu'il le fasse. Tous ces après-midi où je couvais un sentiment indéfini, ont explosé en une bagarre qui semblait sortir de mon pantalon et me déranger la tête jusqu'à devenir fou. Je me suis avancé vers elle en trébuchant sur l'échelle, je me suis levé et je l'ai vue rire d'un rire angélique. Je l'ai serrée dans mes bras et nous nous sommes embrassés avec le désespoir de deux êtres qui sont seuls et au secret depuis longtemps.

"C'est à cela que ressemblent les Forces des Ténèbres", m'a-t-il dit le premier matin où nous nous sommes réveillés ensemble. "Des êtres louches et stériles, brutaux aussi." Ils vous font vous sentir épuisé et désespéré. Ils vont mettre fin au monde, tu sais ? Je le sais, même s'ils disent qu'ils ne le feront pas si nous sommes obéissants. Ils vont me tuer à la fin.

Mon Dieu, ai-je pensé, comme cette femme est folle. Mais j’étais d’accord avec lui et je l’ai laissé continuer à en parler.

Graciela ne peignait plus, mais les images qu'elle avait capturées de ses visiteurs restaient gravées dans ma mémoire jusqu'à ce que je ne puisse plus me débarrasser de leur influence. Nous avons emmené le lit dans la nouvelle chambre. La lumière du mercure entrant par la fenêtre illuminait les murs recouverts de peintures des plus sombres. Parfois, j'avais envie d'aller dormir chez moi.

"Pour l'indépendance de chacun", a-t-elle déclaré.

Ces soirs-là, j'allais avec mes amis et je leur parlais de tout ça.

-Ecoute, est-ce possible que je devienne fou aussi ?

Je leur ai alors raconté que la première nuit où j'ai couché avec elle, quelqu'un avait frappé plusieurs fois à la porte avec un bruit assourdissant. Lorsque j'ai regardé depuis le balcon, certaines ombres ont rapidement disparu le long du trottoir. Ils sont partis si vite que je n'étais pas sûr de les avoir vraiment vus. Mais j'ai entendu les pas s'éloigner, comme si les ombres portaient des

chaussures.

"Les Ténébreux, c'est eux, et ils sont jaloux", l'entendis-je dire, recroquevillée entre les draps, tremblante de peur.

-Je te l'ai dit, le mien va te faire mal finir.-Mais je ne voulais plus écouter mes amis. Je suis rentré chez moi en pensant à ces bruits de chaussures et au cliquetis d'un

revolver que j'avais aussi entendu et que je n'osais pas avouer.

Deux mois plus tard, la pièce était terminée. Nous n'avons pas trouvé grand-chose d'autre pour la décorer et c'est à ce moment-là que nous avons réalisé combien d'objets manquaient dans la petite pièce.

"Ils les prennent", répondit-il en désignant les personnages des tableaux, avec calme et résignation.

Notre lit était enfin au centre de la pièce, entouré de ses peintures et de l'ombre des Ténèbres. Nous entrions dans cette pièce comme un tunnel dans lequel nous ne voyions rien d'autre que ce lieu de confinement, semblable à un temple préparé pour notre expiation ou notre condamnation.

Un matin, les informations télévisées annonçaient qu'un train avait heurté un autobus scolaire à un passage à niveau et que deux de ses élèves étaient morts. Elle s'est mise à pleurer sur la nappe, et pendant que je lui caressais les cheveux, ne sachant comment la consoler, elle a commencé à dire que le

Les ténèbres les avaient tués.

Cet après-midi-là, nous sommes allés à la veillée funèbre et je l'ai vue serrer les parents des garçons dans ses bras aussi désespérément que si elle en avait été responsable. Nous nous sommes dit au revoir avec des gestes silencieux de regret et de désespoir. Il faisait sombre et la fraîcheur de la nuit me soulageait de la lourde angoisse de cet endroit.

Graciela tremblait et m'a demandé de rester. Elle croyait que les Ténèbres étaient enragés.

Cette nuit-là, j'ai regardé sur le balcon avant de nous coucher. Le lampadaire devant la maison s'était éteint, et l'autre, à un demi pâté de maisons, diffusait une luminosité précaire. J'entendis à nouveau des pas qui s'approchaient et trois ombres parallèles grandissaient vers nous. Graciela s'est levée et s'est tenue derrière moi. Je sentais leurs ongles s'enfoncer dans mes épaules tandis que je les regardais passer.

"Ils vont me tuer, ils vont se venger de mon bonheur avec toi!", dit-il en pleurant.

Les ombres tournaient la tête méconnaissables, elles passaient juste devant le balcon, mais toujours protégées par l'obscurité. Leurs tapotements ralentirent pendant quelques instants, puis ils continuèrent sans s'arrêter.

" Ivre, dis-je. Ce quartier est de pire en pire. " Et j'essayai de la consoler.

-Tu ne me crois pas?

"Je pense que la police devrait surveiller davantage le quartier", répondis-je simplement.

À la fin de nos trois mois ensemble, elle était nerveuse et irritable. Je ne l'ai pas laissée seule ces dernières semaines, et je pense qu'elle en est venue à me détester, même si elle me suppliait chaque soir de ne pas partir. Elle continuait d'insister sur sa folie, sans pour autant perdre sa beauté chaleureuse et naïve.

Le dernier jour de novembre, je devais travailler loin de la ville et je lui ai dit que je dormirais dehors. Mais ce matin-là, Graciela avait lu la nouvelle de plusieurs femmes assassinées à La Boca et jetées au Riachuelo, et elle avait insisté pour que les Ténébreux viendraient cette nuit-là pour la chercher.

Je n'ai pas attendu cette fois qu'il continue à parler et m'émeuve avec ses pleurs et ses yeux clairs.

"Tu es folle !", lui ai-je crié sans réfléchir, sans réaliser que je ne l'avais jamais appelée ainsi auparavant.

Puis il a fermé la porte sans me regarder, en guise d'adieu.

J'ai passé toute la journée à me reprocher mon attitude et j'ai décidé d'aller la voir. Je suis rentré à trois heures du matin. A quelques mètres de l'entrée j'aperçus deux ombres fuyant vers le coin. J'ai couru après ce claquement de talons familier, mais je ne les ai pas rattrapés. Je suis allé à la maison en criant le nom de Graciela.

Elle était dans notre chambre, assise par terre, le dos appuyé au lit, éclairée uniquement par la lumière venant de la rue. Ses sous-vêtements étaient déchirés, souillés de salive et de cendres de cigarettes. Peau pleine de brûlures, cheveux coupés et collants.

En gémissant, il dessina de la main gauche la forme d'un revolver pointé au-dessus de sa tête.

-Nous allons te tuer, m'ont-ils dit, si tu ne restes pas tranquille, nous te tuerons. Ils sont jaloux de toi, ma chérie... - Il a essuyé le sang qui coulait de son nez et de son autre main il m'a caressé la joue.

À ce moment-là, j’entendis le cliquetis d’un percuteur venant du fond de la pièce. Quelque

chose bougeait à pas très lents.

Seuls deux hommes ont pris la fuite, pensais-je. Le troisième était toujours là. Soudain, avant même de pouvoir me lever, j'ai ressenti un impact fort et doux à la fois, comme seuls un homme et son ombre pouvaient le faire simultanément, me projetant au sol à côté du lit. La fenêtre du balcon s'ouvrit et la lumière mercureuse se déplaça d'un côté à l'autre de la pièce, interrompue par l'ombre fugitive. Puis il a sauté du balcon et les branches de l'arbre ont tremblé.Quand je me suis levé, j'ai allumé la lumière. Mais je ne me suis pas longtemps concentré sur la chambre, le sang sur le lit, le corps de Graciela, son soutien-gorge noir déchiré et sale, ni sur ce panorama désolé si semblable à celui de ses peintures, mais sur la grande absence.

LE MINISTRE DE LA SANTÉ

Farías se réveilla en sursaut. Sa femme le secoua par l'épaule. Il vit son visage ridé et son corps gonflé se tordant de douleur. Une souffrance particulièrement concentrée dans le ventre développé par la grossesse, qui surgit sous les draps blancs comme une montagne tremblante de terre sombre. Il ne s’attendait pas à ce que cela se produise cette nuit-là, juste au petit matin avant le jour où il recevrait la confirmation du décret. Depuis trois semaines, il attendait l'arrivée du journal portant le sceau présidentiel.

Il s'habilla, trébuchant sur son pantalon, tandis que ses cris parcouraient la maison pour appeler les gardes. Elle pouvait à peine bouger, les contractions étaient trop fréquentes et douloureuses. Il l'a recouverte d'un manteau et l'a portée à la voiture. Les deux hommes en garde à vue attendaient, portes ouvertes et moteur en marche, les yeux endormis et une odeur de cigarette se dégageait de leurs costumes froissés. Il était cinq heures du matin, ils marchaient dans les rues désertes en direction de la clinique.

Ils ont emmené sa femme sur une civière à travers les couloirs stériles du bâtiment, sous la lumière blanche des tubes fluorescents. Il leur fallait du temps pour savoir s’il s’agissait d’une fausse alerte ou non, lui dirent les médecins. Il a

rempli les formulaires et a passé quelques appels au bureau.

-Quelque chose de nouveau?

-Pareil, Monsieur le Ministre, le Secrétaire vient sûrement aujourd'hui.

-D'accord, j'y vais dès que je peux.

Il se rendit au kiosque à journaux et chercha avec impatience les mêmes nouvelles qu'il attendait depuis trois semaines. La presse était déjà au courant des rumeurs autour du décret, mais il voulait se débarrasser de la responsabilité de l'annoncer publiquement. Il lui était impossible d'échapper à l'appel de Government House l'après-midi précédent, et encore moins de discuter avec ce serviteur incorruptible qui ne le laissait même pas parler avec le président.

"Permettez-moi d'envoyer mes conseillers auprès du Président, la situation du ministère est désespérée et le décret va nous ruiner..." avait-il plaidé, sans réponse.

À huit heures du matin, on lui a dit qu'il s'agissait d'une fausse alerte, mais que sa femme devait rester hospitalisée. Il est allé dans la chambre pour lui dire au revoir.

"Tu ne peux pas rester encore un peu ?", lui demanda-t-elle.

"J'ai un rendez-vous", répondit-il, mais il se rendit compte qu'en réalité un autre type d'inquiétude le faisait fuir de là.

Cette clinique lui rappelait l'époque où il y était allé, quand il avait douze ans, pour admettre son père. Toute la famille attendait dans le couloir, près de la porte de la chambre. Même le grand-père paternel était là, bien qu'un peu loin dans le hall d'entrée, entouré d'employés du gouvernement. Grand-père était un vieil homme à cette époque, mais il a conservé ses amis politiques de l'époque où il était ministre. La grand-mère était la seule absente. Je ne les avais jamais vus ensemble. Ils étaient séparés depuis la naissance de leur fils, cet étrange enfant venu au monde avec une blessure inexplicable à la peau. Un trou circulaire de plusieurs centimètres de diamètre, toujours caché par les vêtements, qui s'agrandit de manière persistante au fil des années.

"Ce vieil homme est à blâmer..." disait la grand-mère à chaque fois qu'elle faisait référence à son ex-mari.

Cependant, le garçon s'est marié plus tard et a eu son propre enfant, ne serait-ce que pour donner à son grand-père un héritier politique.

Farías a ordonné à l'un des gardes de rester à la clinique et l'autre l'a emmené au ministère. Sur le parking, sa place était occupée par des journalistes. Les lumières se sont allumées et des caméras ont entouré la voiture.

"Dès que j'aurai confirmation, je vous le ferai savoir, messieurs... s'il vous plaît, permettez-moi de passer", leur dit-il par la fenêtre ouverte.

Chaque matin, il devait dire la même chose, et les journalistes l'écrivaient

dans leurs cahiers comme la première fois. Quelqu'un l'a frappé à la lèvre inférieure avec un microphone alors qu'il sortait de la voiture, il a senti un filet de sang sur son menton. Au milieu de l'agitation, il tenta maladroitement de se frayer un chemin jusqu'à l'ascenseur. La porte se referma et un nouveau silence apparut qui n'exigeait rien d'autre que l'immobilité et davantage de silence. Le sang chatouillait sa barbe taillée. L'image brève et illogique de la blessure sur la peau de son père lui vint à l'esprit.

Arrivé à l'étage de son bureau, il a continué à marcher le long du couloir de l'ancien bâtiment tant de fois sauvé de la démolition. Le bureau était au bout du couloir, où les plafonds moisis et la peinture écaillée donnaient un air particulièrement triste aux après-midi et lui faisaient penser à ces années où grand-père l'occupait. Son père s'y était rarement rendu, et c'était souvent au crépuscule, pour regarder le soleil se coucher sur les murs humides.

Le jour où le grand-père, qui avait survécu près de vingt ans à son propre fils, accueillit son petit-fils au match officiel, il se leva de sa chaise, corpulent, déjà grisonnant et un peu chauve, et posa une de ses immenses mains sur son épaules. Puis il lui dit :

-Ta grand-mère toujours Il m'a accusé de la mort de votre père. Mais suis-je responsable de ce à quoi je suis condamné depuis ma naissance ? Ce mode de vie qu'elle n'aime pas est imprégné ici. Et elle a amené une de ses mains un point plus bas sur sa poitrine.

Il n’y avait aucun remords dans ces mots, mais une certitude absolue du devoir et de son caractère inévitable. Peut-être faisait-il référence à l’époque où il avait été contraint de fermer près de la moitié des hôpitaux publics et où les œuvres sociales avaient fait faillite. Il n'a fallu que six mois, six mois seulement, pour réajuster la situation dans le pays, mais pour grand-père, c'était une condamnation politique et aussi le début de son expiation. Parce qu’après cette période, les opposants et les journalistes l’ont harcelé jusqu’à le pousser presque au suicide. Cette même année, sa femme accouche prématurément et, voyant la blessure informe de l'enfant, elle abandonne son mari pour toujours.

Farías sentait encore l'arôme de la cigarette de la veille, enfermé dans le bureau par les boiseries en chêne, la porte en bois et les vitres décolorées. Alors qu'elle nettoyait sa lèvre blessée dans la salle de bain, le téléphone sonna.

-Le Secrétaire Présidentiel est arrivé, Monsieur le Ministre.

Il n'a pas répondu. La voix répéta le message. Il lui a demandé d'entrer et a raccroché. Il était surpris par sa maladresse, si loin du calme habituel, de la sécurité qui l'avait mis dans cette position si jeune, faisant toujours ce que son grand-père lui avait appris. Mais maintenant, quelque chose n'allait pas, comme si cet endroit était une concession, une faveur.

-Bonjour Docteur. "Ici, je vous apporte la confirmation du décret", lui dit

le secrétaire.

-Monsieur le Secrétaire, avec tout le respect que je vous dois je vous fais part de mon désaccord....

L'homme l'entendit mais ne parut pas y prêter attention.

-Docteur, vous savez que la tragédie du pèlerinage de l'été dernier a mis le président dans une humeur peu accommodante. La dissidence abonde toujours, mais pas l’obéissance.

Farías hocha la tête sans répondre. Quand l’autre est parti, presque aussitôt les cris dans la rue ont commencé à s’intensifier. De la fenêtre, il a vu les manifestants devant la porte principale, portant des pancartes contre le décret. Il y avait des femmes minces, aux voix aiguës et stridentes, qui montraient les signes indubitables de la maladie. Il a reconnu des journalistes de renom qui recherchaient les porte-parole du groupe. Plus d’une centaine de personnes empêchaient l’entrée et la sortie du bâtiment. Ils tournaient en rond avec leurs pancartes hautes, des gens simples et passifs vaquant à leurs occupations quotidiennes, qui se déplaçaient désormais maladroitement. Au-dessus d'eux se trouvait le ciel clair, indifférent et impartial du vendredi matin.

Juste un vendredi, pensa-t-il, tout le week-end à venir pour réfléchir. Grand-père a dit que ce n’était pas dans les habitudes de la famille de douter autant. Son père, en revanche, avait toujours réfléchi soigneusement à chaque acte, jusqu'à l'inaction. Peut-être ne pensait-il qu'à sa blessure, grandissante avec les années, apportée d'un héritage incertain.

"Avec ce trou dans le corps, on n'arrive à rien", avait dit le grand-père à la naissance de son fils, selon ce que disait toujours la grand-mère.

Farías se souvenait ainsi de son père, soumis, soumis aux désirs du vieil homme et encore très jeune lorsqu'il mourut. La grand-mère était décédée plus de trente ans plus tard, et avec elle les reproches. Le vieil homme n’a peut-être commencé à se sentir coupable qu’à ce moment-là, quand il n’y avait plus personne pour l’accuser. Comme si à ce moment-là apparaissaient les fantômes de ces six mois au cours desquels des dizaines de malades écrivaient des légendes obscènes sur les murs de sa maison, le menaçant et détruisant ses biens.

Il était une heure de l'après-midi. Il a appelé la clinique.

-Il n'y a toujours pas de nouvelles, Monsieur le Ministre, votre femme se repose.

Il a ensuite ordonné au secrétaire de préparer la conférence de presse de sept heures. Il n'avait aucune envie de faire quoi que ce soit d'ici là, alors il mit sa tête dans ses bras, écartant la rangée de documents en attente, et s'adossa au bureau. Se mordant la lèvre blessée, il se souvint du dernier jour où il avait vu son père.

Il avait senti l'odeur des bandages, un arôme de putréfaction, avant même d'entrer dans la pièce.

"Approchez-vous", avait-il dit en se couvrant le corps avec les draps.

Il avait l'air extrêmement maigre. Les moustaches sombres ressortaient trop sur le visage décharné. Il lui a demandé de poser sa tête sur sa poitrine crépue. L'odeur était nauséabonde, mais le petit Farías faisait un effort pour se retenir, il ne voulait pas s'éloigner.

Son père ne parlait pas, il le tenait juste contre son corps jusqu'à son dernier gémissement.

La voix du secrétaire le fit sursauter.

"Je ne recevrai personne avant la conférence", répondit-il fermement.

Ils l'ont appelé à plusieurs reprises, mais il n'a prêté attention qu'aux cris des gens qui continuaient à manifester dans les rues. Il s'est rendormi. Lorsqu'il se réveilla, il y avait deux secrétaires à côté de lui.

-Docteur Farías, comment vous sentez-vous ?

-N'oubliez pas votre devis avec la presse.

Il regarda l'horloge. Il était six heures de l'après-midi. Il est allé aux toilettes après avoir tout ordonné pour être prêt à partir. Dans le miroir, il était pâle, échevelé et avec sa chemise froissée. Comme à chaque fois qu'il changeait de vêtements, l'image de la blessure de son père lui revenait en mémoire et il ne voulait plus le quitter.

Lorsqu'il arriva dans la salle de conférence, les lumières lui firent mal aux yeux endormis. Puis il aperçut, derrière les projecteurs, les ombres des journalistes, les bras levés, attendant leur tour pour poser des questions. Je n'avais aucune idée de ce qu'il allait dire. Toutes les années qui l'avaient conduit à cet instant lui semblaient une succession d'instants qu'il n'avait jamais contrôlés, comme la chute d'une cascade, ou peut-être la répétition désespérée de gènes humains. Et sans comprendre d'où cela pouvait venir, il sentit dans l'air de cette pièce pleine de fumée de tabac, une odeur familière et ancienne, un arôme ancestral de corps décomposés.

-Messieurs, j'ai la tâche désagréable... -Je ne veux pas le dire, pour l'amour de Dieu, je ne veux pas le faire ou je me condamnerai- ...de vous annoncer le décret qui Le président a signé aujourd'hui. Grâce à cet instrument juridique et pour des raisons budgétaires, la livraison des médicaments est suspendue pour une durée indéterminée.

Il s'est levé sans attendre la réponse du public. Quelqu'un l'a tenu par le bras, on lui a murmuré à l'oreille qu'on l'avait appelé de la clinique.

Des groupes de manifestants en colère l’attendaient sur le parking. Les agents de sécurité l'ont aidé à se diriger vers la voiture. Farías ne voulait pas attendre le chauffeur et il est parti le plus vite possible, mais il tremblait et il lui

était difficile de garder le pied fermement sur l'accélérateur. Alors qu'il montait la rampe en direction de la rue, il entendit les derniers cris et les coups de pierres contre la tôle de la voiture.

Lorsqu'il est arrivé à la clinique, le gardien l'a accueilli à la porte. Ils traversèrent les couloirs jusqu'à la maternité. Un médecin les a arrêtés.

-Monsieur le Ministre, il y a quelque chose que vous devriez savoir avant...

Mais il n'y prêta pas attention et continua jusqu'à s'arrêter devant la crèche. Les enfants reposaient dans leurs berceaux blancs, disposés en rangée comme des objets numérotés. Le médecin lui montra une couveuse solitaire au fond de la pièce, où un bébé, trop silencieux à côté des cris vitaux des autres enfants, était entouré de fils et de sondes. Le petit corps manquait de peau et les intestins brillaient comme des vipères agitées.

LA COLOMBE ÉLECTRIQUE

Papa et moi avons vu le dernier troupeau de pigeons un jour d'été, il y a plusieurs années. Je ne peux pas l'oublier car à ce moment-là, je l'apprendrais plus tard, leur destin était décidé, si ce n'est la fin de chacun n'était déjà écrite dès le début du monde. Nous avons roulé jusqu'à la périphérie de la ville sur l'autoroute du nord-ouest, vers des champs qui sont inondés la majeure partie de l'année, sauf en été. Les routes étaient presque inutiles et on ne marchait que sur de la boue. Nous avions essayé de vendre ce terrain en vain, et maintenant papa allait réessayer.

Nous nous garons à quelques mètres de la forêt voisine, qui nous paraît cette fois plus luxuriante et impénétrable ; L’hiver précédent, il avait plu autant qu’au cours des cinq dernières années. Le chemin de boue a continué jusqu'à là et nous avons arrêté la voiture. Nous avons cloué le panneau à vendre dans la terre molle. J'ai commencé à barboter dans les flaques d'eau, j'avais encore dix ans et je me souviens du sourire de mon père quand il me regardait. Lorsqu'il a démarré le moteur pour repartir, nous avons vu les pigeons sortir effrayés de la forêt, voler jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue vers le nord.

"Il en reste peu", a-t-il déclaré, en me racontant le nombre incalculable d'objets que l'on pouvait voir dix ans auparavant.

C'est à ce moment-là que son idée a dû naître, même si je pense qu'il n'en a pris conscience qu'en lisant l'article du journal un an plus tard, où l'on annonçait que les cent derniers pigeons avaient disparu. Puis nous nous sommes

regardés, et j'ai pensé que rarement quelque chose unit autant les hommes que les souvenirs communs qui arrivent à ce moment précis.

Papa travaillait dans la vente d'outils et il gardait des échantillons pour son propre atelier. Lorsqu'il était nouvellement marié, il avait commencé à inventer des choses en imitant des objets bien connus, des lampes ou des cadres d'horloges murales. Des années plus tard, il avait déjà réussi à donner du mouvement à son travail et c'est ainsi qu'il fabriqua des machines à laver, des horloges pour ses cadres jusqu'alors inertes, des ventilateurs et bien d'autres choses. Ce n'est pas que nous n'avions rien de tout cela, mais qu'il a démonté ceux achetés, mis les restes au sous-sol et les a remplacés par les siens. Au début, ils étaient en désordre, mais quelque temps plus tard, j'avais appris à polir l'extérieur de chaque appareil, et ma mère et moi ne trouvions alors aucune différence.

Plus tard, il a commencé à construire ses propres idées. D'abord, je les dessinais sur n'importe quel morceau de papier, parfois pendant que nous dînions, en mettant de côté une serviette pour écrire avec le crayon que j'avais toujours avec moi. Je ne sais pas combien de fois j'ai vu ce crayon sortir d'une poche de chemise, rempli de clés, de cigarettes ou de papiers pliés. Je me souviens de l'acte indubitable de la main droite tâtonnant la poitrine, tandis que son regard restait fixé sur le papier vierge.

Ma mère se disputait parfois avec lui, parce qu'elle ne comprenait pas très bien. Les outils invendus se sont entassés dans l'entrepôt et les objets qu'il a construits sont devenus inutiles au bout d'un certain temps. Mais finalement il n'avait plus besoin de la convaincre ; Un jour, elle se retrouve entourée d'objets étranges, certains inutiles mais fascinants par leur originalité. A partir de ce jour, j'ai découvert chez ma mère un nouveau regard, comme celui qu'ont les femmes lorsqu'elles reconnaissent quelque chose qui les surprend.

Un après-midi, alors que je revenais de l'école, j'entendis des bruits venant du hangar, et en entrant dans la cour, j'aperçus mon père traînant une tôle. Beaucoup d’autres étaient appuyés contre le mur. Il a dit qu'il les avait achetés pour un nouveau projet, mais il ne m'a pas dit lequel, je pense qu'il se considérait incapable de décrire avec précision l'image qu'il avait en tête. C'était comme le déformer si j'essayais de le mettre en mots. C'est pourquoi je me suis assis à côté de lui, sur la chaise dans laquelle je m'asseyais depuis mon plus jeune âge pour le regarder travailler, et il m'a demandé de lui remettre les outils qui étaient accrochés aux murs de l'atelier. Il y avait aussi des objets éparpillés sur le sol, des choses informes ou des inventions à moitié réalisées, qu'il aimait qualifier d'échecs temporaires.

Beaucoup de membres de sa famille avaient inventé des choses. Il a dit que nous, Ansaldis, étions issus d'une famille d'inventeurs et que le grand-père de son grand-père avait créé le premier automate connu. J'ai donc imaginé ces

moments, pendant que je le regardais couper les fines feuilles d'acier, brillantes et réchauffées par le soleil de l'après-midi. Chacun mesurait quatre mètres de côté, et il les réduisit en fragments de trente centimètres. Son visage était derrière le masque métallique, des étincelles provenant de la tronçonneuse volaient partout. Puis j'ai entendu Brown aboyer et maman nous a appelés pour dîner.

Le lendemain, il se consacre à des travaux plus délicats. Il déroula les plans et les posa sur le bureau. J'ai essayé de m'approcher à plusieurs reprises, mais il m'a demandé un outil après l'autre et j'ai continué à aller et venir du hangar. Lorsqu'au bout de quelques heures le petit moteur fut prêt, je m'approchai du bureau. Il y eut enfin la colombe et électrique.

L’après-midi du premier vol, cinq mois plus tard, papa avait l’air nerveux. Il avait construit vingt-cinq pigeons. J'ai eu l'occasion de les tenir entre mes doigts alors qu'ils étaient encore sans vie, et j'ai aussi été le premier à appuyer sur la télécommande pour la leur donner. Puis, un après-midi, je ne sais combien de temps après avoir vu les pigeons du dernier troupeau, nous avons fait voler le premier groupe de pigeons électriques. Nous les avons placés sur le sol boueux de nos champs, à quelques centimètres les uns des autres et nous sommes partis vers la voiture, où maman nous attendait. Quand je me suis retourné, ils avaient déjà pris leur envol, tournant sur un large cercle. Ils étaient plus beaux que nous l’avions imaginé. Ma mère avait poli le métal argenté. Lorsqu'un jour elle entra dans l'atelier et les vit pour la première fois, elle resta immobile et on craignit sa désapprobation, mais elle dit seulement qu'ils étaient laids et opaques. Un jour plus tard, nous avons découvert qu'il les avait nettoyés pendant la nuit.

Avec la lunette, nous avons vérifié le mouvement de leurs ailes, juste un artifice esthétique qui n'avait rien à voir avec leur fonctionnement, mais les rendait plus belles. A la place des yeux, nous plaçons des bouteilles en verre de différentes couleurs. Nous étions assis sur le coffre de la voiture, les regardions, et j'ai remarqué que papa n'était pas aussi heureux qu'il l'avait été quelques minutes auparavant.

"Nous les avons remplacés", dis-je avec enthousiasme.

-Non- répondit-il.- Nous avons créé quelque chose de différent, juste un objet curieux.

Nous sommes restés sur place pendant deux heures. De nombreuses personnes s'étaient approchées de la route et, à leur demande, nous avons fait survoler les pigeons au-dessus de la forêt, l'endroit le plus dangereux en raison de la hauteur des arbres. Les moteurs surchauffaient, heurtaient les branches et tombaient avec un bruit sourd entre les troncs.

Au retour, papa ne parlait que de son échec. Mais le soir, pendant que nous dînions, il a commencé à parler de nouvelles idées pour améliorer les

pigeons, et nous nous sommes résignés à la certitude que tant que ce problème ne serait pas résolu, il ne se sentirait pas calme. Un bandeau semblait lui couvrir les yeux à chaque fois qu'il projetait quelque chose, et il s'éloignait comme un animal effrayé pour s'installer dans l'ombre. Lorsqu'il revenait de ces endroits sombres de son esprit et qu'il prêtait à nouveau attention à nous, une partie de lui avait disparu, un geste, une attitude ou un mot qu'il n'utilisait plus jamais. Il faisait partie de ces hommes qui passent leur vie, à la vue de tous, à ne faire que survivre. Mais il y avait un autre homme en lui, ou bien d'autres, très semblables à la douleur ou à la tristesse, je n'en suis pas sûr.

Une semaine après le premier vol, il a commencé à travailler sur un gros moteur et j'ai réalisé que c'était celui de notre voiture. Dehors se trouvait le squelette de la voiture, et je ne trouvais pas d'autre mot que « mort » pour le nommer. Brown s'était assis à côté de moi, hurlant comme il l'avait fait lorsque mon grand-père est mort et nous ne pouvions pas l'éloigner du bord du lit.

La nuit, j'entendais mes parents se disputer. Il a dit que l'affaire de la voiture était temporaire, un simple test pour son projet. Je sais que maman était fatiguée ; Mon père perdait de plus en plus de clients et l'argent qu'il gagnait était insuffisant. C'est alors que j'ai senti qu'il préparait quelque chose de beaucoup plus important, car malgré tant de rêveries, il avait toujours eu ses limites pratiques, et ce lâcher prise petit à petit me semblait le signe d'un départ irréversible.

Le moteur n'était qu'un modèle de la première des trois machines. Il les a tous construits avec des pièces de rechange qu'il recevait d'anciens collègues. Ses inventions précédentes avaient toujours été une transformation d'autres objets, mais cette fois il avait créé quelque chose de nouveau, tout comme on imagine que Dieu a créé le monde.

Un matin, je suis entré dans le hangar et j'ai vu les moteurs presque terminés. Il avait ce beau sourire que depuis je n’ai jamais osé oublier. C'était celui d'un homme qui avait uni tous ses hommes intérieurs en un seul. Le ciel clair laissait entrer la lumière par le portail ouvert, colorant l'air dans lequel dansaient des particules de poussière et de sciure. Papa s'est lavé les mains et nous sommes allés en ville chercher de nouvelles tôles d'acier. Ils nous avaient coupé la parole, mais maman ne semblait même plus inquiète maintenant. Le temps nous avait mis en équilibre, je pense. Comme un triangle, comme un chiffre trois.

Mon père était un génie, on le disait une fois son œuvre terminée. Des voisins, anciens clients et amis sont venus nous rendre visite pour voir les machines. Ce qui était attrayant, c'était l'extérieur des pigeons géants. Trois oiseaux cinquante fois plus gros qu'un oiseau normal, assez pour supporter la taille et le poids d'un homme. Les tôles étaient légères mais résistantes,

fabriquées avec un alliage qui venait d'arriver sur le marché et qui avait anéanti nos économies. La seule solution, nous a-t-on conseillé, était d'enregistrer l'invention, et nous n'avons aucun doute sur le succès.

"Imaginez le jour..." dit papa à ses amis, en caressant le métal brillant des pigeons. -…dans lequel chacun ou peut passer d'un endroit à un autre sans se limiter à un seul plan géométrique. La surface de la Terre sera libérée de tant de chaos.

Les machines étaient courtes, pas plus de trois mètres, ce qui leur donnait l'apparence d'êtres gros, comme les anciens dirigeables. Ce soir-là, pendant que nous dînions, j'ai su que son obsession avait enfin été effacée, car l'objectif était précisé dans les appareils installés dans le patio de la maison. C'était comme s'il enlevait le bandeau qui lui couvrait les yeux et nous regardait attentivement après un long moment.

Puis, comme un présage, la même nuit, nous avons perdu Brown. Nous avons entendu ses aboiements de l'extérieur, mais nous ne l'avons jamais ouvert avant d'avoir fini de dîner. Une demi-heure plus tard, il n'aboyant plus et nous avons entendu une voiture s'arrêter bruyamment dans la rue. Quand nous sommes sortis, nous avons vu le corps couvert de sang, et après deux derniers gémissements, il a expiré. Le chauffeur nous a présenté des excuses auxquelles nous ne savions pas comment répondre. Pendant que nous enterrions Brown, papa a perdu son enthousiasme et a dit qu'on n'arrive jamais invaincu à l'endroit qu'on a choisi, si jamais on y arrive. Tout ce à quoi je pouvais penser, c’était à quel point ce serait un monde étrange et inconnu sans mon chien.

Nous avons loué l'aérodrome pour un après-midi avec l'argent qu'ils nous avaient prêté. Nous avons chargé l'une des machines sur le camion et nous y sommes rendus. Il y avait un groupe d’une dizaine ou d’une quinzaine de personnes, parmi lesquelles des amis et des curieux. Papa portait la tenue que maman lui avait confectionnée pour cette occasion, un modèle festif et classique. Des bottes hautes et un pantalon large, une veste en cuir, un foulard en soie et un chapeau noir. Ensuite, il a mis ses lunettes et est monté sur l'appareil.

J'ai pris des photos sous tous les angles possibles. J'avais l'impression que je ne pouvais pas m'arrêter, que j'avais besoin de retarder la sortie d'une manière ou d'une autre. Le bras de maman m'a éloigné de la piste et elle m'a murmuré à l'oreille que nous devions le laisser partir. Le pigeon ne faisait presque aucun bruit, juste un son doux alors qu'il faisait le tour de la piste. Sa silhouette courte et volumineuse était drôle, la tête haute, juste devant le cockpit. Papa nous a souri et nous a fait signe alors qu'il prenait son envol.

Peut-être que mon vieux était aussi un oiseau à cette époque. Il semblait petit en hauteur, silencieux en route vers le point aveuglant du soleil. Il est passé au-dessus de nous et s'est retourné deux ou trois fois. Je l'ai regardé à travers

l'objectif et je l'ai surpris en train de rire alors qu'il semblait contempler le ciel autour de lui. J'ai pensé aux moments inattendus et rares où nous sommes comme des dieux, où les hommes sont des dieux parce qu'ils rient.

Quinze minutes plus tard, nous avons aperçu la colonne de fumée sortant du moteur. Une bande noire enroulée autour de la colombe, la cachant. Lorsqu’il sortit du nuage sombre, il tombait sur terre. Papa a essayé de planer, les ailes ont commencé à bouger inutilement. Je ne voulais pas chercher plus loin, même si j'aurais pu le faire tant de fois avant la fin. Il est étrange de voir comme le temps se prolonge à la dernière seconde, il est curieux de voir la cruauté, ou peut-être la miséricorde, avec laquelle le temps retarde la mort annoncée. Il est tombé dans des champs inhabités, très semblables aux champs où nous avons vu les derniers pigeons presque deux ans auparavant. Ce qui restait du corps de mon père a dû attendre au salon funéraire pour l'enterrement le lendemain.

Nous sommes rentrés à la maison et maman s'est couchée en pleurant. Je n’ai jamais été douée pour réconforter, papa l’était. Je suis la moitié de ce qu'il était.

Je suis sorti dans le patio, où attendaient les deux autres pigeons, ceux que j'avais conçus pour maman et moi. Je les caressais en tremblant et le métal me donnait des frissons. Le monde qui m’attendait m’apparut soudain aussi rigide et figé que la matière de ces machines. Tellement semblable à celui dans lequel je vis actuellement, qu'il ne me semble pas étrange de penser, parfois, que les enfants sont aussi des prophètes.

LES ÊTRES INTERMÉDIAIRES

Il pratiquait la médecine depuis longtemps et son nom était répandu dans toutes les villes. Mais lorsqu'il ne pouvait plus se rendre dans tous les endroits où il était appelé, il commença à envoyer ses élèves. Ils étaient devenus aussi sages que leur professeur, et ils se dispersèrent pour pratiquer leur art, fondant des temples-hôpitaux à travers le monde jusqu'alors exploré.

Lorsqu'on lui demandait son origine, il répondait qu'il n'avait jamais rencontré ses vrais parents. Les dieux l'ont abandonné aux soins d'un couple humain. Il eut alors pour professeur le centaure Chiron, à qui il devait sa sagesse.

Enfant, j'allais au lac pour l'attendre, même avant l'aube. Et alors que

l'obscurité et le brouillard se dissipaient, Chiron apparut traversant les eaux depuis la rive opposée. Les citadins pensaient qu'il ne vivait pas seul, mais personne n'a jamais pu savoir avec qui. Il a passé sa vie dans les forêts, à la recherche de plantes médicinales. À cette époque, aucun homme ni aucun animal ne connaissait mieux les maladies ou les remèdes que contenait la forêt.

Ils se virent pour la première fois un matin alors que le centaure se promenait dans les prairies autour du lac. Comme tous les êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes, Chiron se mettait facilement en colère lorsqu'un humain osait lui parler sans avoir au préalable la parole. Mais lorsqu'il vit le jeune homme, timide, le regarder avec inquiétude parmi les arbres, il le laissa s'approcher. Le garçon commença à raconter ce que ses parents lui avaient dit à propos de ses ancêtres. Même s’il était au début incrédule, le centaure réalisa que le jeune homme était différent des autres humains. Les habitudes vulgaires l’éblouissaient, mais elles faisaient inévitablement partie de sa coexistence avec les hommes. A partir de ce jour, il décide de l'embaucher comme apprenti et de lui enseigner les secrets de la médecine.

Le garçon est arrivé tôt à la plage du lac pour réviser les leçons de la veille. Son maître sortit du brouillard avec son torse humain découvert, ses cheveux bouclés sur le dos et la poitrine, épais et confondus avec la fourrure équine, d'un noir intense, toujours mouillée. Il remarqua que Chiron le regardait avec pitié quand il le voyait si maigre et pieds nus, avec cette tunique blanche et sale que sa mère lui avait confectionnée. Mais à mesure qu’il faisait des efforts pour apprendre, elle sentait qu’il gagnait son affection.

Le centaure le faisait passer de plus en plus de temps à ses côtés, et il s'éloigna de la maison de son père presque sans s'en rendre compte. Chaque année, il y vivait de moins en moins, parfois seulement pendant l'été, jusqu'au jour où ses parents moururent et se retrouvèrent face à leurs corps rigides. Des êtres ordinaires et méconnaissables comme les cadavres qu'il a trouvés en se promenant dans les forêts.

Puis il sortit dans les champs pour creuser les tombes et, ce faisant, il regarda les terres cultivées et désormais solitaires autour de lui. Il avait le sentiment que ce lieu ne lui appartenait plus, un lieu dont il s'était éloigné et qu'il n'aimait plus. Il enveloppa les corps dans leurs linceuls et les enterra, remettant la terre excavée dans les tombes. Il n'était pas sûr que c'était son devoir de pleurer.

Il quitta le terrain et retourna au lac. L'idée que la maladie de ses parents aurait peut-être pu être guérie le tourmentait jusqu'au bout. Chiron lui avait dit un jour que la vie suivait son cours naturel. Rien n'a pu empêcher la détérioration progressive. Il suffisait de guérir les maux qui l'empêchaient de suivre cette voie, ceux qui stoppaient les tâches humaines ou conduisaient à une mort prématurée. Lorsqu'il rencontra son maître, celui-ci lui raconta ce qui

s'était passé et Chiron accepta de les enterrer loin du lac.

"Ils sont pourris, lui dit-il. Dans la vie, ils vous nourrissaient, mais ils ne faisaient rien d'autre."

Il croyait en son professeur et mettait de côté le souvenir de ses parents.

Des années plus tard, il devint grand, une barbe rougeâtre recouvrait son visage pensif. Il gagnait en renommée parmi les humains et Chiron semblait satisfait. Le professeur ne lui a toujours rien révélé sur sa vie, alors il a posé des questions dans chaque maison qu'il a visitée. Ils lui racontèrent que des siècles auparavant, Chiron avait été le favori des dieux, mais qu'il s'était ensuite détourné pour rester seul dans la forêt. Tout le monde pensait qu'il devait être impossible pour lui de supporter la solitude, et la fierté de son passé grandissait à nouveau en lui. Mais il le savait déjà, ces derniers temps il était facile de constater le changement soudain de son humeur, comme si une impatience indéfinissable le dominait.

Chiron l'interrogeait sur ses progrès, mais il voulait surtout savoir si les hommes étaient reconnaissants envers les dieux. En de rares occasions, il lui parlait de l'époque où il faisait partie de l'Olympe et avait connu les faveurs divines. Il courbait le torse pour se rapprocher de l'oreille de son élève et, les cheveux hérissés, il racontait des histoires libidineuses. Puis, son regard sembla se perdre dans le souvenir, et il resta silencieux jusqu'à l'arrivée de la nuit.

C'était maintenant un homme qui était entré dans la seconde moitié de sa vie et qui enseignait à ses propres étudiants. Un jour je lui parlerai n d'un homme dont l'existence n'était pas assurée avec certitude, mais que beaucoup prétendaient avoir vu. Il s'est rendu sur l'île où il était censé vivre, car si c'était vrai, c'était un être exceptionnel. Il dut également traverser plusieurs montagnes, du haut desquelles il pouvait voir la mer et la côte continentale d'où il était parti.

L'homme qu'il cherchait apparut derrière un arbre, presque nu à l'exception d'un tissu sombre enroulé autour de son bassin maigre, avec les os pointus qui semblaient vouloir s'échapper du corps.

" Que cherchez-vous ? " demanda-t-il d'une voix faible, semblable à la brise qui balayait la montagne.

Ils parlèrent jusqu'à la nuit et tout au long de la journée suivante, et avant de partir, il ressentit un goût dans la bouche et dans le nez, une odeur étrange, comme la sensation de parler à un mort. Parce qu'il fallait que quelqu'un de plus de trois cents ans soit revenu d'entre les morts pour justifier sa présence. Mais ce n’était pas comme ça. Le vieil homme racontait des événements survenus il y a longtemps, des anecdotes que personne d'autre ne pouvait connaître s'il n'en avait pas été témoin. Il avait exercé toutes sortes de

métiers, élevé une famille de dix enfants et survécu à eux et à leurs descendants. Sa peau était profondément bronzée et la plante de ses pieds était dure comme de la pierre. Lorsque les mains du maître touchèrent ce corps vieux de trois siècles, il ne trouva rien d'anormal chez le vieil homme, seulement de légères douleurs auxquelles on pouvait s'attendre à son âge. Puis ils se dirent au revoir, tandis que le soleil brûlant continuait de briller sur le sommet non protégé.

En quittant l'île, il repensa aux paroles que le vieil homme lui avait dites lorsqu'il voulait savoir comment survivre à la fatigue mortelle du travail quotidien, aux maladies quotidiennes, si fréquentes qu'il était impossible de les expulser, comme les visiteurs indésirables. plus fort que nous. Le vieil homme ne savait pas quoi lui répondre, il se laissait simplement emporter, lui dit-il, par l'élan inconnu de la vie.

C'est pourquoi j'allais demander à Chiron.

Lorsque le centaure entendit tout cela, il se mit à courir et à se promener sur la plage, furieux. Je ne l'avais jamais vu ainsi, encore moins ces derniers temps, plongé dans un état de mélancolie intime. Elle s'est cachée parmi les plantes en l'écoutant crier dans la langue des centaures. Alors Chiron se tenait devant lui, toujours agité, criant avec colère que la vie du vieil homme était inconcevable. Tout comme il lui avait dit un jour qu'il était de son devoir de combattre les maux qui détournaient la vie de son cours naturel, il était également indispensable de le faire contre ceux qui la prolongeaient inutilement.

"Il est interdit aux hommes d'imiter les immortels", dit-il finalement.

Le jeune homme l'avait appris à la mort de ses parents, mais il réalisait maintenant ce qui l'inquiétait depuis : l'idée qu'ils pourraient encore être en vie s'il avait pris soin d'eux avec son savoir. Mais rien ne pouvait être fait maintenant, et c’était douloureux.

Il parla à Chiron comme il n'avait jamais osé le faire auparavant.

-Si c'est un mal d'approcher l'immortalité, c'est aussi un mal pour les demi-dieux. Vous n'êtes ni des dieux, ni des hommes, ni des animaux, mais une partie de chacun.

Chiron entendit le défi de son disciple, mais ne répondit rien. Il se retourna pour retourner au lac et s'enfonça dans les eaux vers la lisière sombre de la forêt.

Les êtres intermédiaires étaient en train de disparaître. Les hommes non plus n’avaient plus confiance dans la puissance divine. C’était une époque différente de l’âge d’or. Il savait que malgré les bienfaits de son art, les hommes avaient cessé d’adorer les dieux. Ils vivaient attentivement et s'isolaient avec leur famille après avoir été guéris. Ils lui étaient reconnaissants, ainsi qu'à ses étudiants, mais ils allaient rarement aux temples.

Quelque temps plus tard, pendant lequel il ne revit pas Chiron, il fut

appelé de l'île du vieil homme. Les messagers lui dirent que le vieil homme était très malade et ils l'envoyèrent chercher. À son arrivée, il l'a trouvé avec une blessure à la poitrine.

"Mon âme sort par ce trou dans mon corps", gémit le vieil homme à son arrivée. Il posa sa tête sur son bras et dit que Chiron l'avait blessé. En raison de la loyauté qui unissait le médecin au centaure, il avait voulu le lui dire lui-même.

Chiron a gravi la montagne une nuit, le dos couvert de sueur et un air de haine. Il s'était dressé sur ses pattes arrière, se déchaînant et criant avec un air indubitable de colère exacerbée. Puis il sortit un poignard qu'il avait attaché dans son dos et le lança sur le vieil homme. Le vieil homme affirma n'avoir ressenti aucune douleur au début, en voyant l'expression désolée du centaure, et en l'entendant dire, avant de partir, que personne ne pouvait défier les immortels.

"Il semble avoir un besoin désespéré de regagner la faveur divine", dit le vieil homme juste avant de mourir.

Bien qu'il ait essayé de guérir la blessure, avec toutes les méthodes qu'il connaissait, ce corps, malgré ses innombrables années, s'était également révélé mortel.

Il a laissé ses assistants s'occuper du vieil homme et retourna dans la vallée. Il commençait à faire nuit et il se dirigea droit vers la forêt où vivait le centaure. Le brouillard était devenu dense au milieu du lac, mais il continua de pagayer sans trembler jusqu'à atteindre l'autre rive. Je n'y étais jamais allé. La forêt semblait plus impénétrable lorsque la lune se couchait. Il y avait des yeux scintillants dans l'ombre, une brise froide déplaçait les feuilles et effleurait son cou. En levant les yeux vers la lune, il pouvait la voir filtrer à travers les hautes branches.

Peu de temps après, il découvre la cabane. Il lui semblait étrange que Chiron vive dans une construction humaine, où l'on pouvait voir la lumière des appâts et sentir l'arôme de la nourriture récente. S'approchant prudemment, il regarda par l'une des fenêtres.

Il n'eut pas le temps de se demander ce qu'il voyait avant de sentir les bras du centaure autour de son cou. Il crut un instant perdre connaissance, mais il fut immédiatement libéré. Chiron n'a pas crié ni semblé enragé. Il se contenta de fixer sur lui son regard condamnateur, lui demandant pourquoi il se trouvait dans son domaine sans autorisation.

Le professeur lui dit durement que le vieil homme était mort. Alors le centaure, pour toute réponse, regarda vers la fenêtre, et une fois de plus la vieille expression de tristesse assombrit son visage. Ses pattes avant se mirent à boiter et son torse humain se pencha sur le corps équin. La queue était cachée entre les hanches, les cheveux brillaient au clair de lune.

-J'ai tout fait pour plaire aux Dieux, mais ils ne m'ont pas rendu celui que je voulais le plus.

Sa voix se dissipait comme le vent contre les arbres. Il fit asseoir son disciple sur un rocher et commença à lui parler de son amante, de sa beauté, de la façon dont elle, autrefois, l'accompagnait dans la forêt à la recherche d'épices. A eux deux, ils avaient guéri les maladies des êtres inférieurs. Les dieux avaient été heureux de se voir davantage vénérés par les humains. Mais c’est à cette époque qu’ils découvrirent dans la sève de vieux arbres disparus d’autres forêts une substance étrange qui avait un effet réversible sur la mort. Il avait ramené des hommes à la vie. Lorsque les dieux l'ont découvert, ils ont détruit les arbres centenaires et tué son amant pour punir le défi de Chiron. Ils l'ont noyée dans le lac, d'où il a sauvé son corps.

Et même alors, il ne pouvait rien faire d’autre que continuer à les défier.

"Ils lui ont ôté la vie", a déclaré Chiron, "mais j'ai interrompu le processus de sa mort".

Pendant des jours, il a essayé de la réanimer, et quand elle a finalement commencé à bouger, le corps s'est arrêté pour répéter encore et encore les mêmes gestes. Mais elle n'avait rien appris de nouveau depuis ce jour, quelque chose de différent qui lui donnait au moins le sentiment que tout n'était pas fini. C'était la seule chose que Chiron attendait encore.

Le vieux centaure entra dans la cabane. Il regarda une dernière fois par la fenêtre et aperçut le cadavre d'une humaine, rongée par les insectes qui bourdonnaient autour d'elle, portant dans ses mains osseuses un plateau de fruits frais pour Chiron.

MARA SUR LA PLACE

Mara ouvre la fenêtre. Il regarde son fils courir après le bus pendant trois pâtés de maisons, presque au même rythme car la circulation du centre-ville et les feux tricolores retardent la sortie de la ville.

Elle fume, nerveuse. La femme à côté d’elle la regarde d’un regard scrutateur. Elle se retourne pour l'éviter. Il revoit le garçon, qui prend désormais du retard sur la route. C'est enfin derrière nous et Mara est soulagée.

Les problèmes la suivent toujours, pense-t-elle, plus vite elle s'échappe, ils la recherchent jusqu'à ce qu'ils l'atteignent. C'est ainsi que cela s'était passé lorsqu'elle avait rencontré Nicolas. Un jour, elle a découvert qu'elle était

enceinte, et elle ne voulait pas ça, elle détestait le fait d'être liée à quelqu'un pour le reste de sa vie. Elle allait bientôt quitter son petit ami. Le problème, c'était le bébé, et tout le monde l'avait découvert. Sa famille avait commencé à la surveiller jour et nuit, tandis qu'elle continuait à réfléchir, sans décider quoi faire.

"Je connais un médecin..." lui avait dit une amie. "Si tu ne te dépêches pas, il sera trop tard." Et Mara alla le voir.

Lorsqu'il est arrivé dans cette maison située à la périphérie de la ville, il a eu peur. C'était une maison basse, avec des tuiles sur l'avant-toit qui recouvraient la porte en bois non peinte, avec un jardin plein de vieilles choses.

Le médecin ouvrit la porte.

-Tu es Mara, n'est-ce pas ? Ils m'ont donné votre message. Arrive.

Il avait une barbe, ses cheveux étaient un peu longs et ses mains – mon Dieu, pensa-t-elle en les voyant – portaient de petites taches de sang séché.

Deux autres filles attendaient dans une petite pièce. Elle s'assit à côté d'eux, mais ils ne la regardèrent même pas. Le plafond fuyait dans les coins et des photos de paysages étaient accrochées aux murs, déjà jaunis et déchirés. Il y avait dans l'air une odeur de médicaments, d'alcool et de ferments. L'odeur du sang, Mara la connaissait. Même si s'il s'échappait maintenant, son avenir ne serait pas meilleur. Elle essayait ainsi de se consoler, rassemblant les forces nécessaires pour rester avec les autres pauvres imbéciles qui avaient commis la même erreur. Au moins, elle n'était pas seule.

L'homme est réapparu de l'arrière-boutique, accompagnant une autre fille, qui est sortie avec les mains sur le bas de l'abdomen et une expression de douleur dans les yeux. Puis le suivant est arrivé.

Mara a attendu presque deux heures et elle ne se souviendrait plus ensuite de la façon dont elle avait pu supporter tout ce temps. Un jour, il s'est levé et s'est dirigé vers la porte, a essayé de l'ouvrir mais elle était verrouillée. Il entendit un léger cri venant de la pièce.

Je pourrai le supporter, se dit-elle, je suis plus courageuse que les autres.

Puis ce fut à son tour d'entrer. La chambre était simple. Une civière haute, comme celle du gynécologue de sa mère, mais vieille, avec du fer rouillé et des vis desserrées. Elle s'allongea et écarta les jambes.

"Ça va être un peu plus douloureux pour toi, tu as presque deux mois, mais ne t'inquiète pas", lui dit le médecin en posant ses mains nues sur elle.

Il sentit le froid des instruments. Un rhume qui atteint ses os, brutal, rapide. Puis, un léger évanouissement qui a soulagé la douleur. C'était la première fois qu'elle faisait ce rêve qui ne l'abandonnerait plus. J'ai vu un manège tourner très lentement, comme s'il avait du mal à démarrer, au milieu d'une place vide entourée de brume.

Lorsqu'elle se réveilla, le visage sombre de l'homme était à côté d'elle.

"C'est ça," lui dit-il.

Mara se releva avec son aide et un torrent de sang sembla soudain couler de sa tête jusqu'à ses pieds. Mais elle était sèche. Il enfila son pantalon et sortit. Ses mains effleurèrent ses doigts alors qu'elle lui donnait l'argent. Il avait touché de nombreux objets dans cette maison, mais ces doigts étaient la seule chose qui lui donnait la nausée.

Mara vérifie ses mains. Celui de droite tient la cigarette presque éteinte, l'autre est recouvert d'un gant de laine. Près de six ans se sont écoulés, pense-t-il en regardant par la fenêtre les maisons pauvres au bord de la route. Des lieux semblables à celui où elle était allée se débarrasser de son fils.

Et deux heures après avoir quitté cette maison, il s'était couché dans sa chambre.

"Je ne vais pas bien, maman", dit-il à son retour. Mais elle ne voulait pas que quiconque vienne la voir, pas même José, qui était revenu plusieurs fois dans l'après-midi pour demander de ses nouvelles.

La chaleur l'étouffait. Si elle relevait un peu la tête, le vertige la plongerait dans l'abîme ouvert à côté du lit. Il regarda ses mains pâles, presque exsangues, et découvrit soudain que son corps était déformé, gonflé comme sur le point d'éclater. Il était en train de mourir, il le savait et il a crié.

Il a dû rester trois semaines à l'hôpital, au milieu d'une fièvre qui ne voulait pas baisser et d'injections quotidiennes. Des ombres passaient autour de lui, il entendait les chuchotements de sa famille disant que la police avait posé des questions. Dans ses rêves, Mara se souvenait du discours télévisé du ministre Farías condamnant les avortements. Mais elle était désormais libérée de tout cela, sentait-elle, car quelque chose continuait à grandir en elle. Ce même cauchemar, celui du manège qui tournait en rond jusqu'à lui donner le vertige, parmi la brume de la place disponible s'érodant petit à petit. Cependant, personne ne vivait dans cet endroit de son rêve.

Nicolas était à côté d'elle dans la pièce, lui tenant la main pendant qu'elle, endormie, fredonnait la mélodie du manège.

"Va-t'en, je ne veux pas te voir, c'est de ta faute", dit-il à son réveil. Mais il n'est pas parti.

Lorsqu’ils l’ont ramenée chez elle, elle a vu un défilé juste devant la porte. Ils avaient tout préparé. Le mariage devait avoir lieu un mois plus tard et il fallait donner un nom de famille à l'enfant qui, après tout, avait réussi à survivre.

"Tu te sens bien ?", demande la femme à côté d'elle. "Elle est tellement distraite qu'elle va oublier de descendre dans sa ville."

"Ne vous inquiétez pas", répond-il.

Le chauffeur annonce l'arrivée à Junín. Mara attrape sa valise et descend dans la boue de la gare routière. Le soleil s'est déjà levé après la pluie de la nuit.

Rappelez-vous Javier courant après le microphone. Assez, dit-on, maintenant je suis libre. Le garçon l'avait attachée étroitement, après tout, et c'est pourquoi elle le déteste. Et lui aussi, il avait pu le constater des centaines de fois dans ces petits yeux sombres comme ceux de son père. Chaque fois qu'il la serrait dans ses bras, c'était comme s'il lui mettait des chaînes autour du cou.

La ville semble calme. Peu de voitures, des immeubles bas sur de larges trottoirs. Au loin, on entend le bruit du train ; L'arôme du champ voisin, plein d'eucalyptus, produit une délicieuse sensation de brûlure dans le nez.

Elle inspire profondément et se prépare à chercher le salon de coiffure qui va l'embaucher.

"Connaissez-vous cet endroit ?", demande-t-il à quelqu'un dans la rue en montrant le journal avec l'adresse. Une vieille femme lui montre les lieux. La voix de la femme colle à ses oreilles comme une promesse de bien-être inconditionnel. Elle se sent différente, une étrangère sans attaches ni passé, au milieu de cet après-midi endormi. Le soleil tombe sur les entrepôts et sur la place. Mara entend un tintement, comme dans ses rêves.

Il sait désormais qu'il y a un manège sur la place voisine et qu'il doit l'éviter. Depuis quatre ans, ce rêve l'inquiétait. Le manège avait acquis des détails de plus en plus parfaits. Les figures de chevaux et d'hippocampes avec leur propre distinction de formes et de couleurs, montent et descendent au rythme de la musique tintante et désaccordée, tournant dans le vide. Mais il n’y a jamais eu d’enfants dans le carrousel de ses cauchemars.

C'est pourquoi il n'a jamais voulu emmener Javier au parc d'attractions.

" Non ! " lui dit-il, et il termina la dispute avec une claque sur la joue du garçon. Il n'a pas pleuré. Sur le visage rougi par le coup, une haine semblait grandir qui la soulageait de l'ancienne culpabilité.

Pas de chance, pense-t-il. Le coiffeur fait face à la place. La musique entre avec elle lorsqu'elle ouvre la porte.

-Bonjour- salue-t-il.- Je t'ai parlé depuis Buenos Aires.

-Oui, je me souviens- répond le propriétaire d'un ton légèrement efféminé.- Asseyez-vous, nous parlerons dans un moment.- Et il continue à servir un client.

L'endroit est sympa, pense-t-elle. Regardez les miroirs, les fausses plantes et les articles de toilette sur les étagères. Je vais être heureux ici pendant un moment, si je ne me fatigue pas avant, insiste-t-il pour se convaincre. Il regarde du coin de l'œil vers la rue, vers la place qui cache, entre bancs et arbres, l'objet du rêve.

"Mes clientes aiment les filles blondes aux cheveux bien coiffés, lui dit

son patron un peu plus tard. Alors je vais vous teindre un peu, si vous me le permettez."

-Pas de problème, j'aime changer.

Le lendemain, elle se présente à la porte du salon de coiffure, avec sa nouvelle couleur, ses cheveux raides, rassemblés en tresse sur son épaule droite, et un tablier blanc avec l'étiquette « Coiffeur ». Elle se sent heureuse et, comme c'est le matin, elle ne se souvient même pas qu'il y a un carrousel sur la place. Les enfants vont à l'école, mais il ne leur prête aucune attention lorsqu'il les voit marcher sur le trottoir. Évitez intentionnellement de les regarder.

Le père de Javier l'a emmené à la maternelle, mais une fois, elle a dû aller le chercher. L'agitation des enfants et des mères lui donnait le vertige. Il ne pouvait pas s'en empêcher, c'était son corps qui rejetait ces choses. Ce jour-là, il prit Javier par la main et l'emmena brusquement pour quitter l'école au plus vite. Je détestais les regards disqualifiants des autres mères.

Mais maintenant, des femmes comme celles-là, ces mères parfaites, laissent les enfants sur la place et vont se coiffer. Elle doit s'occuper d'eux sans appréhension, écouter sans broncher leurs conversations sur les couches et les problèmes scolaires.

-As-tu des garçons ?- lui demandent-ils, et elle se sent menacée. Mais une vieille femme l'empêche de répondre.

-Qu'est-ce qu'elle va avoir, si elle est encore un bébé ? -Mara sourit angéliquement, comme si ses pensées n'avaient jamais existé.

En les écoutant heure après heure, en voyant leurs yeux heureux au milieu de la déception quotidienne, elle a l'impression qu'on lui en veut. Ils le savent, j'en suis sûr. Les femmes devinent tout les unes sur les autres. Il veut leur couper les cheveux jusqu'à la racine, ruiner pour un moment la tête de ces filles vaniteuses, mais il se retient. C'était une absurdité comme ça. tant de problèmes qu'ils lui ont causés.

Lorsque la porte s'ouvre, il entend la musique du manège.

-Maman, donne-moi de l'argent !- crient les garçons en courant vers le salon. Les femmes cherchent des pièces de monnaie dans leur porte-monnaie et rient.

"Ne dépensez pas en bonbons", leur crient-ils en partant.

Ils laissent la porte ouverte. La musique continue de faire mal aux oreilles de Mara. Elle se souvient de son rêve. Essayez d'imaginer un carrousel rempli d'enfants. Peut-être qu'ainsi formée, complète, l'image disparaîtrait. Mais il ne peut pas. Il se tourne pour regarder dehors.

Midi est déjà passé. Le soleil de l'après-midi brille magnifiquement. Il suit du regard les courses des enfants qui traversent la rue au-delà des buissons. Il ne voit que le toit du carrousel. Il sait que cet après-midi-là, il ira sur la place.

A sept heures trente, il nous dit au revoir et quitte le salon de coiffure. Il traverse la rue. Les lumières des lanternes se sont allumées, illuminant les jeux et les chariots de bonbons. Les gens se promènent avec leurs enfants et marchent sous les guirlandes en papier crépon. La musique est forte dans les haut-parleurs. Les vendeurs ambulants crient leurs offres.

Mara est assise sur un banc, surprise par son courage, peut-être étonnée de ne pas ressentir la nausée typique. Le carrousel démarre. Il est plein d'enfants heureux qui courent sur et autour du rouet presque éternel. Tous désireux de voler la bague à celui qui la tient comme un trésor inestimable entre des mains faibles.

La lumière de l’après-midi a déjà laissé place à la luminosité artificielle et scintillante du manège. C’est ce qui semble donner du sens à la place. Le centre autour duquel les enfants et leurs mères, les grands-parents les mains derrière le dos, les parents saluant leurs enfants, les vendeurs et les gardiens de la place régissent leur vie. Le tout s'assemble dans cette musique enveloppante qui berce l'âme des habitants comme une valse.

Il voit une femme portant un enfant d'un bras et les sacs d'épicerie de l'autre, apparemment fatiguée mais avec une expression de satisfaction ineffable. Je déteste cette suffisance, pense Mara. J'aimerais que ce sourire disparaisse soudainement.

Mara fredonne et s'endort sur le banc. Ce fut une journée fatigante, sa première au travail. Le manège tourne sans s'arrêter, mais cette fois il y a des enfants. Le temps passe, les rebondissements continuent et elle s'enfonce plus profondément.

Un enfant attrape l'anneau, mais il lui échappe des mains et roule sur le sol jusqu'en dessous de la plate-forme. Le garçon montre son corps et tend le bras pour la soulever.

-Non!- crie la femme avec les sacs, qui se brisent lorsqu'elle les laisse tomber. D'autres femmes crient aussi et se dirigent vers elle.

Le garçon a mis son bras sous le volant, entre le sol en ciment et le fer. La force d'une chaîne, peut-être d'une corde prise dans le mécanisme interne, l'entraîne vers son centre. Au cœur de la machine que seuls quelques hommes au visage huilé connaissent en profondeur. Ce sont eux qui courent maintenant, qui crient.

- Arrêtez la machine !

Les parents les rejoignent, certaines femmes restent immobiles et fondent en larmes. Le manège continue de tourner.

-Il s'est coincé, la carrosserie s'est coincée entre les rails ! - disent les mécaniciens.

La mère de l'enfant a écouté.

Le manège tremble un peu dans sa structure. Puis il surmonte l'obstacle,

on entend le craquement du bois, des os et un cri sourd.

La musique ne s'arrête pas non plus. C'est le fond musical du cauchemar de Mara.

Le manège continue de tourner avec les enfants dessus. Certains sautent, et lorsqu'ils tombent, l'élan et l'inertie des vrilles les font rouler vers le même espace par lequel l'autre a disparu. Le manège fait des sauts brusques, déraille et s'enfonce dans le sol.

Mara se réveille. Mais il se demande s'il s'est vraiment réveillé, car tout reste pareil. La machine s'inclinait et les enfants gisaient immobiles autour d'elle. Les mères qui courent et passent à côté d'elle, sans la regarder. Les mères qui soulèvent les corps et pleurent.

LE DÉTACHEMENT

Marcos a commencé à travailler à la banque au début de l'année et il nous a abordé non pas avec timidité, mais avec indifférence. Lorsqu'il a vu que nous étions un groupe calme et mélancolique, il nous a accompagnés plus fréquemment au bar au coin du Paraguay et d'Esmeralda. Un jour, nous avons décidé de l'inviter à une partie de pêche sur la côte.

Il était grand, très mince, avec des cheveux gris et des moustaches comme des taches de cendre. Il avait peut-être quarante ans ou un peu moins. Il nous a raconté qu'il était célibataire et qu'il avait conduit un taxi pendant près de dix ans pour gagner sa vie, jusqu'à cet accident avec un camion qui l'a percuté de plein fouet. Il a passé plusieurs mois à l'hôpital, avec des côtes cassées et un respirateur artificiel. Il nous a décrit l'état de la voiture après le choc, réduite de moitié, contractée comme une araignée morte, et il était à l'intérieur, encastré dans le siège, le volant rentré dans la poitrine. Il était difficile de croire à sa survie, même en le voyant un peu penché et en proie à des quintes de toux fortes et fréquentes. Mais je n'ai jamais trouvé de signes de tristesse sur son visage, seulement une confiance sereine et inébranlable dans ses gestes, dans ses paroles, dans ce corps qui semblait avoir défié les lois de la logique.

Il traversait General Paz après avoir conduit un passager. Il commençait à faire nuit. Soudain, un camion est descendu du pont à plus de cinquante milles à l'heure et, en entrant dans le carrefour, il a tourné dans la direction opposée,

droit vers moi. Le conducteur agitait les bras et je me suis rendu compte que les freins et le volant ne répondaient pas. Tout s'est passé en un instant. La douleur est venue plus tard, à son réveil à l’hôpital. C'est seulement là que j'ai senti mes os se briser. Les médecins m'entouraient de visages nerveux. Puis j'ai levé la tête et j'ai vu le sang, les côtes saillantes dans ma poitrine et un énorme trou qui semblait mener à un abîme.

Nous devions nous retrouver chez Marcos à neuf heures vendredi soir. Quand nous sommes arrivés, il était en train de mettre les cannes dans le porte-bagages et nous avons vu sortir de la maison un garçon d'environ cinq ans. Alors qu'il s'approchait des phares de la voiture, j'ai remarqué qu'il ressemblait exactement à Marcos. Une ressemblance qui m'a d'abord surpris, car elle me donnait l'impression de voir la même personne. Le garçon avait cependant les yeux plus sombres, avec un regard craintif. Je crois que c'est son aspect maigre et pâle, presque sombre, peut-être irréel, qui m'a le plus impressionné. J'ai demandé à Marcos pourquoi il avait caché son fils pendant tout ce temps.

"Ils ne me l'ont pas demandé", dit-il en riant. Sa réponse a été si simple et offensante que je me suis senti moqué, mais quand je le regardais, j'avais peur de ses yeux.

Il s'est mis devant le volant et a placé le garçon sur le siège entre lui et moi. Derrière se trouvaient Nicolás et Luis, avec des couvertures et des vêtements amples sur les genoux, tous deux avaient perdu leurs enfants et ne craignaient pas de porter l'enfant. Marcos voulait prendre le premier virage pour conduire.

Quand je me suis réveillé, je n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé. Il était enveloppé de bandages, endolori, engourdi. Ils m'avaient mis un masque à oxygène relié à un tube placé à côté du lit comme une protection métallique. Les infirmières me fouillaient les bras tous les deux jours, à la recherche des veines encore saines. Je ne pouvais pas parler et je n'osais pas essayer de peur de détruire les patchs cousus sur ma poitrine et autour de ma bouche. J'ai toujours eu la certitude que la voix, c'est la vie, et m'écouter, c'était comme me reconnaître vivant. C'est pour ça que je n'ai pas parlé. Cet état de semi-mort me satisfaisait. Et c'est alors que j'ai vu le garçon sur une chaise dans le coin près de la porte. Ils m'ont dit qu'il était là depuis le premier jour.

"Il ne voulait pas vous quitter depuis son arrivée, m'a dit une infirmière. Je ne sais pas comment il l'a su, car personne ne répondait au téléphone à la maison."

Je l'ai regardé avec tant de curiosité et de confusion que j'ai senti mon visage blessé se tordre sous la douleur des sutures. Mais je n’ai pas pu leur dire que c’était une erreur, une erreur regrettable.

Nous voyagions depuis deux heures lorsque l'enfant s'est installé sur la banquette arrière. Les lumières de la route et les phares des voitures nous ont éblouis. Marcos a bien roulé, bien que rapide dans les virages et a dépassé avec beaucoup de risque. Je lui ai dit de faire attention.

"Tu es une merde, Ricardo," répondit-il, riant toujours quand il me vit effrayé.

Alors que je m'habituais à son habileté, nous avons vu un camion à une cinquantaine de mètres entrer dans notre voie. Les phares m'ont aveuglé et j'ai détourné le regard, j'avais l'impression que nous tournions à droite et soudain tout est devenu sombre. Nous avons quitté la route, la boue et l'eau de l'accotement éclaboussant le pare-brise, et nous avons traversé la prairie qui a disparu sous le passage de la voiture. Je pense que j'ai dit mon Dieu et plusieurs gros mots jusqu'à ce que nous nous arrêtions. Puis Marcos, regardant le camion qui disparaissait dans le brouillard, est sorti de la voiture et a fait un geste obscène qui nous a fait rire longtemps comme un fou. C'était préférable, pensai-je, de lâcher prise. c'est pour les nerfs et non pour la mort.

Personne ne se souvenait du garçon, et nous avons juste pensé à lui lorsque nous avons entendu, parmi le chant des grillons qui étaient montés dans la voiture, un gémissement. L'enfant pleurait le visage sur les genoux et les jambes relevées, avec un tremblement qui ne s'est arrêté qu'une demi-heure plus tard. A ce moment-là, nous avions déjà repris le voyage, sans convaincre Marcos de nous laisser conduire et de le calmer.

"Arrête de pleurer une fois pour toutes, ne sois pas un pédé", fut la seule chose qu'il lui dit, et nous nous occupâmes de lui le reste de la nuit.

C'est mal de ma part de le dire, je sais, mais Marcos avait l'air heureux, comme si cet épisode avait été pour lui une sorte de vengeance. J'ai trouvé son rire étrange, presque incontrôlable, pendant les heures suivantes du voyage, irritant. Nous sommes arrivés sur la route interspa et avons contemplé le reflet de la mer dans le ciel nouveau-né de ce samedi. Il m'a demandé de réveiller l'enfant au cas où il aurait envie d'uriner. Il le dit avec une expression moins sarcastique que ce soir-là ; ce qui était survenu en lui semblait s'être apaisé.

Le garçon dormait encore. Dans la lumière du matin, je voyais mieux son visage maigre et son nez rougi. C'était un enfant comme les autres, à la différence près qu'il n'avait pas dit un mot ni souri de toute la nuit. Il pleurait seulement, comme si son corps était constitué d'un état d'esprit irrévocable.

Ils venaient soigner mes blessures une fois par jour. Ils ont sorti le garçon de la pièce et ont retiré les bandages. Un jour, je leur ai demandé de me montrer la blessure. Je ne pense pas qu’un mot clair soit sorti de ma bouche depuis. Ils ont essayé de me calmer, ils ont dit qu'il fallait faire face aux faits avec calme

parce qu'ils ne voulaient pas me garder toujours sous sédatif.

Le volant s'était enfoncé dans ma poitrine et avait fendu mon sternum en tellement de morceaux qu'il avait été impossible de le reconstruire. Ils allaient m'opérer pour me poser une prothèse, mais je ne les ai pas écoutés. Mon esprit n'avait d'yeux que pour l'interstice dans lequel une membrane rouge et grise se déplaçait au rythme du cœur. Ils m'ont encore couvert et ont quitté la pièce. Puis j'ai ressenti une fureur que je devais mettre dans quelque chose ou dans quelqu'un. Le garçon ouvrit la porte et s'approcha.

"Tu ne peux pas rater le monstre du cirque", lui dis-je, et j'enlevai de nouveau les bandages. Il s'est mis à pleurer et a voulu s'enfuir, mais je l'ai tenu par le bras, je lui ai fait sentir les plaies récemment désinfectées, presque belles tant elles étaient étranges. Quand je l'ai laissé partir, il ne s'est pas enfui. Il est resté à mes côtés, me tenant la main, comme s'il s'y était habitué, et a regardé ma poitrine avec peut-être une certaine nostalgie.

La maison de Nicolas était à Aguas Verdes. Nous sommes arrivés à six heures du matin et nous sommes couchés. Vers midi, nous avons mangé quelque chose et sommes allés passer l'après-midi sur la plage presque déserte. Le garçon semblait plus confiant cet après-midi-là, mais avec Marcos, il s'est toujours montré timide et effrayé. Ce qui était étrange, c'est qu'elle le quittait très rarement.

Lorsque le soleil a commencé à se cacher derrière les dunes, nos yeux étaient rouges à cause de tant d'heures de chaleur. J'ai regardé vers l'eau, Marcos était en train de plonger. Son torse nu ressemblait à une unique cicatrice, son dos était voûté, recouvert d'une peau d'un blanc laiteux qui mettait en valeur ses côtes aux bords déchiquetés, comme des os anormalement soudés. Sur le devant, j'ai eu une prothèse fixée ou suturée peu de temps auparavant, les crêtes des sutures étaient encore visibles. Je me sentais désolé, mais aussi déconcerté, car cet après-midi-là, il avait ôté sa chemise sans même nous regarder pour voir si nous l'observions. Comme si son corps était le même que celui de n'importe qui d'autre et que la difformité n'était que dans notre regard.

D'autres personnes ont commencé à arriver. Leticia, l'étrange folle que l'on voyait chaque année, nous a fait signe de loin et est partie. Nous approchons un couple de femmes seules, belles mais malheureusement hostiles. J'en avais marre des femmes distantes après mon expérience avec ma copine, alors nous nous sommes séparés pour installer le camp. D'autres pêcheurs arrivèrent avec leurs filets et s'installèrent au loin. Le garçon avait passé la majeure partie de l'après-midi dans l'eau ou à se rouler dans le sable. Nous avons changé ses sous-vêtements deux ou trois fois, et la plupart du temps Marcos ou Luis s'occupaient de lui. Je ne l'ai jamais vu jouer avec enthousiasme, mais plutôt avec une étrange lenteur dans ses mouvements. Il se parlait tout seul et quand quelqu'un essayait

de l'approcher, il se taisait. Le vent a soufflé quelques nuages sur la mer en fin d'après-midi, aussi calmes qu'une créature malade qui nous surveillait.

Il s'est assis à côté de moi avec la même expression qui touchait toujours les infirmières. Lorsque nous étions seuls, je lui posais des questions auxquelles il n'a jamais daigné répondre malgré mes nombreuses et vaines tentatives. Le voir, c'était comme me regarder dans un miroir, presque comme une partie de moi-même qui était maintenant là devant moi, me regardant.

"Tu dois faire quelque chose avec ton fils, m'a demandé le médecin. Il arrive tôt le matin, reste ici toute la journée et se met à pleurer." Tu n'as pas quelqu'un plus que prendre soin de lui ? Vivre seul ?

-Non, docteur, en fait...- J'ai essayé de répéter une explication, de savoir pourquoi il disait ça si je voyais le garçon tous les soirs dans le même coin de la pièce. Une partie de moi disait que je devrais me débarrasser de cet enfant. Mais le même ennui qui me faisait le voir toujours triste remplissait ma poitrine d'une étrange satisfaction.

Pendant tout ce temps à l'hôpital, je ne me suis pas ennuyé, car Ramiro, c'est ainsi que je l'appelais quand il disait qu'il n'avait pas de nom, me divertissait avec sa peur. Par exemple, la peur que j'avais des mains des médecins, mes quintes de toux ou l'idée de ma possible mort. Puis je me suis senti libéré et j’ai commencé à parler comme je ne l’avais jamais fait auparavant. J'ai insulté les infirmières en les pelotant et j'ai insulté tous ceux avec qui j'avais noué des amitiés à l'hôpital. Ils ne voulaient plus me parler que pour le strict nécessaire et me traitaient avec un respect craintif.

Le poisson a mordu cette nuit-là et j'ai dû retourner dans l'eau froide pour lancer à nouveau les hameçons. Les autres préparèrent le feu et une grande cafetière. Je suis retourné à la plage et j'ai mis le poisson dans le panier. Je me suis couvert de la veste en cuir. Une lampe de poche est apparue près de nous et nous avons vu les femmes du même après-midi. Ils avaient froid, nous l'ont-ils dit, et nous les avons invités à se rapprocher. Il était onze heures du soir. Nous parlions et racontions des blagues tous les six lorsque j'ai vu Ramiro jouer dans le sable un peu plus loin du cercle éclairé par le feu. Je l'ai prévenu de ne pas trop s'éloigner. Il me paraissait grotesque de voir chez l'enfant l'absence absolue de cette part, aussi indéfinissable qu'humaine, qui fait de l'homme un fragment de temps. Sur le visage de Ramiro, je ne trouvais aucune trace d'un héritage féminin.

Nous avons dû insister à plusieurs reprises pour qu'il ne quitte pas le groupe. Mais à chaque fois je le voyais plus près du rivage, pratiquement impossible à distinguer dans l'obscurité. Marcos est allé le chercher et l'a amené par le bras, sans que les pieds tremblants du garçon ne touchent le sable. Ils

rirent, mais évitèrent de s'approcher de Marcos car ils avaient vu son corps déformé pendant son bain cet après-midi-là. Lui, cependant, était assis avec l'enfant sur ses genoux, indifférent à leurs regards.

Ensuite, c'est moi qui devais chercher le garçon, et j'essayais de le garder en lui parlant de n'importe quoi. Sans me répondre, il regarda avec insistance l'obscurité de la mer. Vers minuit passé, Marcos s'est assis à côté de moi, buvant du café devant le feu et a commencé à me raconter à voix basse l'histoire de l'accident.

Quelques mois plus tard, j'ai été opéré. Maintenant, je suis moitié homme et moitié poupée. Comme ces jouets en chiffon que nous avions quand nous étions enfants. Je me souviens avoir perdu le mien un jour alors que j'entrais dans la mer et que le courant m'entraînait dans les profondeurs.

Les vagues me couvraient les unes après les autres, sans me laisser le temps de respirer. Je coulais, l'eau inondait mon nez et ma bouche. Puis j'ai pensé à ma vie, au fait que je ne verrais plus tout ce que j'aimais : ma maison, ma chambre, le visage de mon père. Le monde était si loin qu’il semblait être un point sombre disparaissant au fond de l’eau. Je savais que je ne pourrais jamais me débarrasser de cette oppression dans ma poitrine. Parce que malgré le bras salvateur de mon père pour me sauver, je n'ai cessé de ressentir ce poids jusqu'au jour de ma chute.

Quand j'ai été libéré, j'ai dû emmener Ramiro avec moi. Comment allais-je expliquer à tout le monde que cet enfant n’était pas mon fils ?

Au début, l'histoire m'a paru absurde, presque une mauvaise blague.

"Nous devons prendre soin de lui", m'a-t-il dit à la fin de son récit, aussi sérieux que je ne l'ai jamais vu. "Je pense qu'il veut revenir."

"Où ?", lui ai-je demandé.

C'est alors que j'ai réalisé que Ramiro n'était plus là, et je l'ai vu dans l'eau, trop loin pour l'appeler. J'ai crié aux autres, alors que j'essayais de distinguer le garçon dans l'obscurité parmi les vagues. Marcos a immédiatement couru vers lui et je l'ai suivi. Il m'était difficile d'avancer à contre-courant, mes jambes se raidissaient et pendant un instant j'ai cessé de les sentir. J'étais froid et extrêmement désolé alors que je me retrouvais entraîné à travers la masse d'eau noire que je ne pouvais même pas voir, sous ce ciel sombre et nuageux.

Parfois, je pouvais les voir tous les deux. Leurs têtes dépassaient de la surface, ou peut-être s'agissait-il simplement de l'écume des vagues. Mais ensuite j'ai pu voir Marcos s'approcher du garçon, et je pense même qu'il a réussi à lui tenir les bras un instant. Puis les gestes désespérés de l'enfant se sont calmés et je ne l'ai plus jamais revu ressortir. L'obscurité devint complète alors que la lune se couchait à nouveau. Je ne pouvais pas dire combien de temps

s'était écoulé. J'étais déjà en train de me retourner vers la plage, quand Marcos m'a attrapé par le bras.

Nous avons nagé quelques mètres, sans lâcher prise. Lorsque nous nous sommes levés, ils ont dû nous aider à faire le reste du chemin jusqu'au sable. Les femmes nous attendaient, nerveuses, avec des serviettes. Je frissonnais de froid, mais Marcos avait un frisson différent. Il y avait de nouveau de la peur sur son visage.

Il a essayé de se couvrir le corps avec des vêtements mouillés, mais quand J'avais envie de le consoler et de me rapprocher, j'ai vu le garçon sous sa chemise ouverte. Il me regardait depuis la poitrine creuse de son père.

LA MESURE DE L'ÂME

Je crois que c'est Hérophile qui a dit que l'âme est contenue quelque part dans le cerveau, une zone peut-être inaccessible à toute technique de trépanation. J'ai lu cela quand j'avais douze ans dans un livre d'anatomie de la bibliothèque de mon père, et je ne pouvais pas l'oublier.

A quinze ans, j'ai vérifié cette hypothèse : je voyais la libération de l'âme. La rupture des murs biologiques qui la retiennent et l’oppressent. Et tout cela s'est passé cet été-là, sur une route isolée, à côté d'une aire de restauration et d'une station-service. Nous sommes arrivés là-bas à trois heures de l'après-midi un samedi, dans notre Fiat rurale de 62.

C’était un restaurant pauvre, où les immenses grills n’étaient utilisés que le week-end. Mes parents et moi finissions de manger le barbecue préparé par le sympathique gars de la salle à manger.

-Un petit café, patrons ? - Nous a proposé sa femme, une vieille dame à l'accent du nord, très brune et aux longs cheveux blancs tressés.

Ensuite nous sommes allés nous asseoir à l’ombre d’un ombú centenaire. Nous nous sommes assoupis et quand nous sommes sortis, nous avions encore sommeil. C'était ça et le soleil perfide de l'après-midi. Le silence trompeur de la route désolée. Le bruit des oiseaux et de la pompe à essence. Des bruits innocents d’une beauté magistrale et paisible.

Ensuite, le démarrage du moteur, l'embrayage et la première vitesse.

Je sais que mon vieux avait encore l'arôme de la bière qui coulait dans son sang dans un cercle sans fin de soleil et de paix. Nous sommes entrés dans la

route, et le bus, sorti de nulle part, d'un virage inexistant ou oublié, à cent ou cent vingt kilomètres par heure, peu importe, a heurté l'avant de la voiture en premier. Puis nous avons commencé à tourner et l'arrière a heurté le bus, qui commençait à s'arrêter. Nous avons continué à tourner encore deux ou trois fois et avons failli chavirer. Nous sommes tombés sur l'épaule, la voiture n'était qu'un horrible désordre de fer chaud et de cuir déchiré. J'avais du verre entre mes cheveux et mes vêtements, et les portes étaient collées à mes bras. J'ai entendu la voix de maman et j'ai ressenti un soulagement.

Papa, j'ai pensé plus tard.

"D...da", dis-je en bégayant pour la première fois de ma vie, dans l'ombre de sa tête devant moi, dans sa chemise bleu clair tachée de sang. La portière lui était coincée dans le ventre et il était appuyé contre le volant. La tête, au-delà du pare-brise, sur le capot moteur. Son crâne brisé et éclaté, ouvert comme un livre de connaissances diverses.

Puis j'ai vu son âme, si c'était cette lumière, ou ce brouillard, ou cette brume indisciplinée et inquiétante qui sortait de sa tête tandis que le sang coulait sur la tôle de la voiture. Quelque chose d'imprécis et d'intouchable qui se condensait dans l'air jusqu'à échapper au plafond par les fenêtres.

À partir de ce jour, mon âme avait la forme et la taille d’une voiture, d’une campagne verdoyante, ancienne et attachante.

C'est Hérophile qui croyait avoir découvert le centre de l'âme à la base du crâne, près de la sortie de la moelle épinière. Une région quadrangulaire, ou plus précisément rhomboïdale. Un lieu baigné du liquide de la vie, des effluves débordantes d’excitation ou de sérénité.

À dix-huit ans, l’obsession de vérifier l’origine de l’âme me séparait de tout le monde. De ma mère, du monde, et je me suis plongé dans les livres les plus anciens qui me sont tombés entre les mains. C'est pourquoi la seule profession qui aurait dû m'amener à cet endroit était la médecine, et j'ai étudié jusqu'à ce que je sois détesté par ceux qui me connaissaient. Car quiconque ne parle que de l’essentiel, personne ne peut comprendre.

Je suis resté éveillé très tard dans la salle de dissection du collège. La lumière éthérée des projecteurs sur la table en marbre m’a irrémédiablement endommagé les yeux. Le contact avec le formaldéhyde créait des rugosités sur mes doigts, mais son arôme funeste ne me dérangeait plus.

Le veilleur de nuit est resté avec moi pour discuter et ensemble nous avons regardé par la fenêtre la circulation dans la rue. Cette autre vie, différente, qui était parallèle à nos relations quotidiennes avec les morts, avec les spécimens fragmentés d'êtres qui n'étaient plus que des morceaux de l'anatomie humaine. Ensuite, il partait et me laissait tranquille. Parfois je m'endormais sur les tables ; le gardien du matin me réveillait en colère.

-Docteur, vous avez laissé les portes ouvertes toute la nuit...- Mais je ne lui ai pas répondu.

J'ai disséqué près de deux cents crânes dans ces années-là, je n'en ai gardé que vingt-cinq. Je ne sais pas s'ils sont toujours conservés au musée de la faculté. Seulement deux d'entre eux m'ont intéressé, ils m'ont rendu fier car ils ont été des étapes indélébiles dans mon approche de la théorie du professeur.

Dans cette région rhomboïde, j'ai trouvé un très petit organe, presque un corpuscule de graisse. Je l'ai ouvert et il était vide. Creux comme s'il contenait du liquide. On sait que les espaces virtuels n'existent pas en tant que tels, je me suis donc demandé quel élément interne conservait sa forme externe de petit ballon gonflé.

Dans le deuxième cadavre, j'ai vu quelque chose de similaire, mais ouvert de la même manière que ce qui se passe après une explosion. Les parois de l'orgue étaient élastiques et faibles.

s, les bords de l'ouverture étaient cassés. Dans les deux cas, il s'agissait d'hommes âgés. Le premier était mort de causes naturelles, le second s'était suicidé. J'ai alors émis l'hypothèse que seules les morts violentes, arrachées aux âmes, détruisaient les limites de leur espace.

L'évolution logique de mes études m'a encouragé à continuer, mais je n'ai jamais pu retrouver l'âme comme ça du premier coup. J'ai réalisé que je n'étais pas dans le bon domaine d'études, car l'âme avait déjà abandonné les morts.

Hérophile a parlé de la localisation de l'âme, mais c'est Lévi-Strauss qui nous a enseigné le travail sur le terrain. C'est pourquoi j'ai décidé de tester ma théorie dans la rue, dans la vie d'hommes qui vivent simplement.

J'avais trente ans lorsque j'ai quitté mon travail et que j'ai commencé à observer des accidents. Je cherchai la terrasse d'un immeuble bas, d'où je voyais clairement les six angles où se croisaient deux rues et une diagonale dangereuse. « Le coin mortel », l'appelaient les voisins.

Chaque matin, j'apportais de la nourriture pour la journée et parfois le portier venait me rendre visite.

"Votre travail doit être intéressant, docteur", m'a-t-il dit un matin.

-Oui, un travail pour le ministère- c'est ce que j'ai inventé. Tout cet équipement installé sur la terrasse, caméras et trépieds, dossiers de notes, rouleaux de film et parapluie pour fournir de l'ombre, a dû l'impressionner.

Le troisième jour, il est devenu plus confiant, il était amical et je lui ai demandé s'il était également possible de laisser le matériel pendant la nuit.

-Oui docteur, que Dieu m'aide. Dans ce bâtiment pourri, c'est la première chose importante qui nous arrive.

Je m'appuyai contre la balustrade et lui proposai mes sandwichs.

"Ha... jambon ou salami ?" lui ai-je proposé et il a commencé à rire.

-Oui, il est préparé. Si je peux vous demander, pourquoi bégayez-vous ?

Je suis resté à le regarder. C'était la première fois depuis longtemps que cela m'arrivait et je ne m'en étais pas rendu compte.

-Les gens me rendent nerveux. J'aime ce travail parce que je suis seul.

Le gars mâchait, presque en bavant, puis il devint à moitié pensif. En le voyant là, avec sa chemise de travail marron et ses mains sales, j'ai eu un sentiment très similaire à celui que m'ont procuré les morts.

" Comme vous me voyez, je vis seul, commença-t-il à me dire. Mais les gens dans l'immeuble m'occupent. " Ma femme est morte d'un cancer du sein, vous savez, comme on l'appelle. Et pourquoi je vais te mentir, j'avais peur de faire un truc de fou, tu me comprends ? Prends le pistolet et tire-moi dessus.

Au bout de deux semaines, j'avais suffisamment de matériel photographique à cataloguer. Deux accidents graves et quinze insignifiants. Il n'y a eu qu'un seul mort et je n'ai rien vu de ce à quoi je m'attendais. J'ai assisté à l'arrivée de l'ambulance, au sauvetage des blessés.

"Ecoute", m'a dit le portier en désignant la civière de l'ambulance. Les infirmières s'étaient arrêtées parce qu'une femme avait des convulsions, mais elle s'est brusquement arrêtée. Un médecin lui a frappé la poitrine pour la réanimer. Ce furent des minutes d'efforts inutiles. La femme est morte sous mes yeux et rien ne s'est passé. Pas une ombre ni une lumière qui me révéleraient la libération de l'âme. Les caméras n'ont rien capturé non plus.

L'autre matin, le portier m'a parlé d'un accident survenu à un passage à niveau. Plusieurs enfants étaient morts, m'a-t-il raconté en sortant sous son bras le journal enroulé. J'ai lu les informations et vu les photos du bus scolaire détruit et des corps éparpillés, mais je ne pensais qu'à regretter de ne pas avoir été là.

Deux jours plus tard, je suis revenu sur la terrasse. Ma maison était propre et repeinte.

-Je savais que vous alliez revenir, docteur- Tandis qu'il me saluait avec effusion, il s'éclaircit la gorge.- Une question vous dérange ? Ils ont fait une radiographie, ils ont pris du sang, et bien...- Il s'est gratté la tête, comme s'il hésitait à tout me dire-...ils me disent que j'ai un cancer, même les os sont pris. Serait-ce possible, doc ? Juste après ce qui est arrivé à ma femme...

Ses yeux et sa façon de parler étaient très similaires à ce que j'imaginais que mon vieil homme aurait s'il avait atteint cet âge.

"Son âme..." murmurai-je sans réfléchir.

-Mon âme ? Elle va en enfer. Ce serait trop demander qu'il accompagne ma bonne dame. Si tu veux, je t'apporterai les études. Mais préparez vos affaires. Écoute, tu aimes le petit endroit que j'ai fait pour toi ?

Je me suis installé dans cet endroit désormais propre et bien rangé

lorsqu'il m'a laissé seul. J'ai réglé la caméra pour enregistrer, allongé sur le sol, regardant le ciel clair et les autres bâtiments avec leurs balcons pleins de plantes. La terrasse n'était pas grande, elle contenait à peine la cage d'escalier, les antennes de télévision, la sortie de l'incinérateur et les cordes à linge. En bas, les voitures continuaient de s'écraser ou d'être sauvées par le coup imprévisible de la providence.

J'ai continué à penser au gardien et à son âme, et j'ai eu le même enthousiasme débordant que plusieurs années auparavant. L'obsession de retrouver cette lumière une fois libéré. J'ai marché sur les carreaux usés d'une balustrade à l'autre, essayant de résister à ce dont je savais qu'il allait se terminer depuis longtemps.

partir tôt ou tard.

Le portier montait au crépuscule. Il m'a apporté une enveloppe avec les analyses.

"Ensuite, vérifiez-les", m'a-t-il dit. "D'abord, buvez-en quelques verres." Ma défunte l'a fait un jour avant de mourir, malade comme elle l'était et tout...

C'était une vieille bouteille de Coca-Cola remplie d'alcool fait maison. Il a versé deux verres et nous avons bu. Il en a bu deux pour chacun des miens. La nuit tombait sur nous, fraîche, entourée des lumières de la ville et des klaxons des voitures. Le bruit du train au loin se traduisait par une vibration intermittente. Il était un peu ivre et a haussé la voix en me serrant dans ses bras.

" Mon petit docteur ! " dit-il. Le pauvre type a dû se sentir si seul qu'il s'est mis à pleurer. Puis il a ouvert sa chemise et m'a montré le revolver.

-Tu sais pourquoi je l'ai apporté ? Je pensais me suicider ce soir si vous confirmiez ce que les autres médecins ont dit. Mais ne t'inquiète pas, je ne le ferai pas parce que je suis heureux aujourd'hui.- Il s'assit contre le mur, tournant le dos au vide.

Ensuite, j'ai réfléchi à ma théorie. C'était la seule et exceptionnelle occasion de le corroborer.

Il avait les yeux rivés sur sa petite bouteille d'alcool et je l'ai poussé d'un mouvement rapide, mais le vieil homme a agité ses bras pour maintenir son équilibre et a réussi à s'accrocher à ma chemise.

Il transpirait en essayant de ne pas tomber. J'ai senti l'arôme de la sueur, la même qui avait émergé de la peau de mon père sous le soleil de la route. Mais le tissu se déchira, et il tomba les poings toujours serrés vers l'asphalte impitoyable.

Cinq étages et un seul soupir.

J'ai regardé, il ne fallait pas oublier de le faire car c'était l'objectif de mon étude. La recherche qui m’a pris toute une vie.

Un grondement fut la première chose que j'entendis.

Puis j'ai vu l'ombre émerger du trottoir brisée par le poids du corps

jusqu'à en couvrir tous les coins. Je l'ai vue entrer par les portes et les fenêtres, par les moindres fissures du bâtiment. Il prenait la forme exacte de la construction, comme un monstre qui devenait de plus en plus grand.

Et lorsque l'ombre arriva sur la terrasse par la cage d'escalier, elle s'arrêta devant moi, comme si elle attendait quelque chose, peut-être une réponse. Mais j'ai regardé en arrière, et soudain les lampadaires m'ont semblé si blancs, si beaux, que j'ai dû me diriger vers eux.

LA PLAGE

C'était l'hiver. Le soleil réchauffait la brise qui venait de la mer. Cristian avait fait la moitié de son voyage, et à ce moment-là, cinq heures de l'après-midi, les écoliers étaient majoritaires dans le bus. Le tumulte de leurs voix donnait à l'après-midi une douce et caressante placidité.

La promenade montrait à chaque coin de rue la sortie vers la plage, solitaire à cette époque de l'année. Les eaux froides n'étaient tolérées que par les pêcheurs et les touristes du week-end.

"A demain", leur dit-il, et les enfants descendirent.

Mais cette fois, il n'a pas commencé. Son pied droit appuyait toujours sur l'accélérateur, sans avoir effectué le changement de vitesse, et l'autobus semblait renifler comme un bœuf. Les passagers ont commencé à regarder autour d'eux, où il n'y avait que du sable volant au vent, des libellules et des mouches dans les buissons.

Cristian regarda attentivement vers la plage. Ses sourcils se froncèrent et il se releva brusquement, aussi vite que si son âme était en danger. Ils l'ont vu sortir du véhicule en criant :

-Un noyé !

Tout le monde regardait par les fenêtres. Cristian a couru vers la plage. C'était presque désert, à l'exception d'un homme qui jouait avec un chien qu'il appelait Max. Lorsqu'il est arrivé à l'endroit où il avait vu le corps, il n'a pas pu le retrouver. Il a marché plusieurs mètres avec les mains sur le front pour se protéger du soleil.

Il l'avait vu, il en était presque sûr. Il se vantait toujours auprès de ses camarades de classe d’avoir obtenu la meilleure note en vision aux examens. C'est pourquoi il lui avait été facile de découvrir le corps secoué par les petites vagues du rivage.

Des gens l'appelaient depuis le bus.

"J'arrive !", a-t-il crié.

Ne sachant pas où chercher, il décida de revenir. Peut-être que la mer l'avait emporté à un moment donné entre sa course hors de la rue, même s'il était sûr de ne pas l'avoir perdu de vue.

"J'avais tort", a-t-il déclaré aux passagers. "Je pense que c'était un tas de branches sèches".

À son arrivée au terminal, il est entré dans l’entrepôt pour livrer la collection. Il fit un signe de la main et rentra chez lui. Il était presque neuf heures du soir. Roxana était probablement déjà allée se coucher, sans oublier de laisser d'abord les plats chauds dans le four. Elle se levait très tôt pour aller à l'école. Le nouveau poste d’enseignante l’excitait.

Tout allait si bien, pensa Cristian en marchant sous les lampes au mercure. De temps en temps, il donnait des coups de pied aux petits tas de sable accumulés sur les trottoirs des terrains vagues.

"Et maintenant ça," murmura-t-il doucement.

Il chercha la lettre dans la poche de son jean.

Il faisait froid, le gilet de l'entreprise ne le réchauffait pas assez et il sentait ses mains trembler en les sortant de ses poches. Mais la lettre l'a appelé. C'était une nuisance de frotter contre sa cuisse, de le chatouiller. Il le relut, comme il l'avait fait le matin même en sortant du courrier.

Il fixa son regard sur le papier blanc aux logos et aux caractères électriques, si sérieux et formel, si gouvernemental, qu'il donnait une certitude irrémédiable au contenu. Il n'a rien dit de précis, il n'a finalement émis que des conjectures et la très lointaine possibilité de retrouver ses parents.

Une fois rentré chez lui, il a commencé à manger, regardant distraitement la télévision. Il était presque dix heures trente. Roxi devait dormir. Il est allé dans la chambre et s'est déshabillé. La lettre est tombée de son pantalon et, lorsqu'il a essayé de la ramasser, il a heurté le pied du lit avec son pied. Sa femme, au réveil, l'a vu avec le papier à la main.

" Qu'est-ce que c'est ? " demanda-t-il, les yeux mi-clos.

-Lettre de la Commission.

Il se glissa entre les draps, posa l'oreiller sur le dossier du lit et commença à le relire comme s'il cherchait à chaque fois un nouveau mot, une phrase qui n'existait pas auparavant. Elle continuait à le regarder, en silence.

-Ils ont trouvé une fosse commune à Madariaga, Roxi. On dit que peut-être les corps de mes parents sont là.

Roxana lui attrapa le bras, s'accrocha à lui et resta silencieuse. Je l'ai bien connu. Un seul mot supplémentaire aurait suffi à détruire cette harmonie presque parfaite qu'il avait atteinte toute la journée, et le faire pleurer.

"Éteignez la lumière", lui dit-il seulement.

Cristian a laissé la lettre sur la table de nuit.

A midi, les employés de banque envahissaient les rues en direction des restaurants ou des pizzerias. Quand les gens montaient dans le bus, ils saluaient Cristian comme une vieille et chère connaissance.

"Comment allait le noyé ?", lui demandèrent-ils, et il décida de rire aussi. Mais alors qu'ils approchaient du même endroit et qu'il regardait vers les pins qui séparaient la forêt et la plage, il crut voir un autre corps projeté par les vagues sur le sable mouillé entre les troncs. Il se sentit rougir, son cœur battre plus vite, et il se dit que c'était stupide de se comporter ainsi.

Il était déjà très proche de la prochaine goutte lorsqu'il vit clairement le corps. C'était une femme blonde, aux cheveux longs collés sur ses épaules au bord de l'eau. Son corps tremblait sous le balancement des vagues qui mouraient sur la côte.

Il s'arrêta sans rien dire, faisant semblant d'être confus. ct. Il souleva le capot moteur et attendit quelques minutes au cas où les passagers le remarqueraient, mais ils parlaient calmement sans regarder la plage. Encore une erreur, pensa-t-il. Il monta dans le bus et continua son voyage.

Cette nuit-là, cependant, alors qu'il regardait Roxana enfiler sa chemise de nuit et se coucher, il se souvint soudain de la femme sur la plage. Il n'aurait pas pu dire ce qui l'avait poussé à quitter son lit au milieu de la nuit et à sortir sans explication. Il n'a même pas prêté attention à sa femme, qui l'a appelé deux, trois fois, puis a abandonné.

Le ciel avait commencé à se couvrir cet après-midi-là, et c'était maintenant une nuit sans lune ni étoiles. La plage ressemblait à un désert sombre. Je n'avais qu'une petite lampe de poche avec laquelle je distinguais à peine l'écume des vagues. Il ôta ses chaussures, le contact avec le sable le fit se sentir un peu plus en sécurité. Qu'espérait-il découvrir, se demanda-t-il, et se reprocha la façon dont il avait quitté Roxana.

Il a trébuché sur quelque chose. C’étaient de vieux vêtements amples et il commença à les parcourir. A côté de lui, il vit de longs cheveux noirs. Le corps de la femme aurait dû se trouver à quelques centimètres, mais après deux heures de recherches vaines, la batterie était épuisée et elle a dû rentrer chez elle.

Le lendemain, il aperçut le corps d’un enfant étendu sur le sable et battu par les vagues. Sa peau était déchirée, peut-être à cause du sel et du poisson.

Cristian a arrêté le bus, vide, il avait délibérément ignoré les gens aux arrêts. Je savais que j'allais trouver quelque chose ce jour-là et je ne voulais pas d'obstacles cette fois-ci. Il n'y avait pas de soleil cet après-midi-là, seulement une épaisse masse de nuages recouvrant la mer grise.

Il courut vers la plage. Il s'est trouvé à cinq mètres, un mètre, puis à peine vingt centimètres, et le corps de l'enfant a disparu. Celui-ci disparut littéralement sous ses yeux. Le reste du monde était toujours là, la mer et le sable, le ciel pluvieux, le froid, les arbres et son bus l'attendaient toujours avec le moteur allumé. Puis il s'accroupit et commença à jeter des poignées de sable dans l'eau.

"Je deviens fou", a-t-il déclaré à ses amis au bar où ils se sont rencontrés le vendredi soir.

Ils rirent tous et il se rendit compte que personne ne l'avait pris au sérieux. Roxana est allée le chercher et ils sont partis ensemble. Ils marchèrent bras dessus bras dessous et elle lui tendit une autre lettre.

-Je l'ai depuis ce matin, mais je ne voulais pas que tu t'inquiètes au travail.

Cristian l'ouvrit en s'appuyant sur un feu tricolore.

-Une autre putain de convocation au tribunal.- Et il l'a jeté dans la rue.- Tu sais qu'aujourd'hui j'ai vu un garçon se noyer sur la plage ? Il a disparu d'un coup, je ne pouvais même pas le toucher. Je pleurais comme un idiot.

Roxana le regarda effrayée.

"Etes-vous sûr de ne pas vouloir voir le médecin du travail social ?", lui a-t-il demandé.

Cristian refusait de la regarder ou de lui répondre.

Il a été puni d'une semaine de suspension. Il savait qu'il ne pouvait pas se permettre de risquer

son travail, mais il réalisait qu'il ne s'en souciait plus beaucoup.

Il s'est levé tard et, sans petit-déjeuner, il est allé à la plage après avoir vu Roxana partir pour l'école.

-Comment vas-tu, Cristian ?- le saluèrent les hommes qui arrivaient du quai avec des seaux pleins de poissons.

Ces poissons morts ressemblaient à ses visions. C'est ainsi qu'il les appelait, les illusions d'un homme en crise. Ce n'était pas grand-chose, pensait-il, pour quelqu'un dont les parents avaient été kidnappés et disparus quand il avait douze ans.

Il pouvait se permettre ce geste, ces éclats parfois. Comme lorsqu'une nuit, il a affronté un policier à l'extérieur d'une soirée dansante et qu'il a failli se faire tuer. Mais maintenant, ils étaient des visons, et ils ne faisaient de mal à personne plus que lui.

La plage était vide. Le ciel et l'eau étaient gris, confus à l'horizon. Certaines mouettes planaient au-dessus de la surface de la mer, d'autres descendaient jusqu'à la plage et planaient au-dessus des mottes de sable. Et il vit qu'il s'agissait des corps de deux hommes et d'une fille. Le petit cadavre se balançait avec les vagues du rivage, jusqu'à ce qu'il s'arrête finalement à cause du poids de l'eau sur les vêtements. Tous trois portaient des tissus anciens et élégants, même s'ils étaient sales et déchirés. Il ne s'approcha pas pour mieux les voir, il avait peur qu'ils disparaissent. Il a attendu plusieurs heures, mais les corps sont restés là.

A deux heures de l'après-midi, les corps d'un couple âgé sont apparus parmi les vagues. Ils roulaient encore et encore au gré de la marée, jusqu'à ce qu'ils s'immobilisent.

Les nuages poursuivaient leur lent pèlerinage depuis le sud-ouest.

À la tombée de la nuit, une vieille femme rejoint le groupe. Ses bras semblaient bouger, alourdis par les larges manches d'une robe en dentelle délicate et maintenant déchirée. Puis il était face contre terre, les bras croisés près de la tête.

Cristian ne les a pas touchés. Il se retourna et quitta la plage, laissant l'obscurité les recouvrir.

À la maison, il a enduré les récriminations et les larmes de sa femme. Mais il ne pouvait penser qu'à ses morts abandonnés sur le sable.

Deux jours plus tard, Sa femme lui apporta une autre lettre.

"La semaine prochaine, tu dois aller à la Capitale, lui dit-il sèchement. Il paraît qu'ils ont les résultats de l'identification dentaire."

Cristian s'est approché de Roxana et lui a parlé à l'oreille d'une voix qui a réussi à désarmer sa colère.

-J'ai peur, Roxi. Et si ce n'était pas eux ?

Durant toute la semaine, il retournait à la plage. Les corps de la veille disparaissaient toujours. La mer les ramenait à marée basse et les emmenait la nuit. Il a vu, jetés sur le sable, des corps de naufragés, de femmes suicidaires, de vieillards avec des marques sur le visage. Enfants volés par l'eau. Déformé.

Des corps très anciens, comme si la mer comptait les morts de tous les siècles, et cette plage était le record final. La plage de Cristian ressemblait à un bal costumé, à une grande salle où les morts dansaient sur le sable et l'écume.

Et le dimanche précédant le lundi où il devait se rendre à Buenos Aires, les corps n'ont pas disparu comme c'était l'habitude. Ils étaient encore là dans l'après-midi, et Cristian était sûr que cette fois il allait les toucher. Si sa vision, toujours aussi précise, avait été trompée, il ne permettrait pas qu'il en soit de même avec son toucher.

La pulpe de ses doigts était la seule capable de distinguer la vérité, l'arme la plus sensible de la vraisemblance. Il s'approcha à pas hésitants, jusqu'à ce qu'il ne soit plus que la longueur de ses bras.

Il les a touchés.

Un frisson lui parcourut le dos lorsqu'il sentit les vêtements mouillés, la peau glacée. Il repoussa les cheveux des visages violets. Il souleva les corps les uns des autres, les aligna, arrangea leurs vêtements et leurs cheveux, et couvrit ceux qui étaient nus. Il ferma les paupières de ceux qui étaient morts en regardant la surface de l'eau. La pluie tombait sur eux tous maintenant, doucement, pensivement, avec miséricorde.

Cristian revint à la maison et prit une pelle. De retour sur la plage, il s'appuya sur le manguier et regarda la mer. Attendant comme un fossoyeur attendant son travail.

GRÉGOIRE LE MAGICIEN

Lorenzo croyait que son art était en déclin. L'œuvre qu'il avait écrite pour ce compositeur médiocre n'était pas digne de son talent. Mais c'était réussi, le théâtre était plein depuis des semaines. Il continue cependant à rêver du bon vieux temps, lorsqu'il crée des opéras pour l'empereur et sa cour. Il se souvenait des nuits où le théâtre était couvert d'applaudissements et de joie, où la musique et les paroles résonnaient dans l'esprit des nobles ; les fêtes dans les salles du palais impérial, où les jupes des dames dansaient à la lueur des bougies.

Désormais, le public est vulgaire, se contentant de scènes grossières et explicitement obscènes. C'était le nouveau dogme du théâtre, c'est pourquoi Lorenzo Pintos a si peu écrit ces derniers temps. Ce n'est que lorsque l'histoire à raconter valait la peine d'être racontée qu'il la racontait à ses amis, le soir, lorsqu'ils jouaient aux cartes, sous la lumière jaunâtre des bougies et le tabac à priser volant sur leurs nez poudrés. Mais tout le monde savait que c'étaient des travaux médiocres qui payaient pour des nuits comme celles-là, et pour des femmes.

Parfois, à ses réunions venaient des gens que Lorenzo connaissait à peine et dont il ne se souvenait plus le lendemain matin. Les jeunes venaient demander de l'aide, ils cherchaient des noms et des mains à serrer lors de ces soirées où se réunissaient d'excellents artistes. Lorenzo écoutait leurs louanges, mais faisait rarement quelque chose pour eux. Il se sentait vieux, et il ne voyait pas très loin le moment où il serait écarté comme un livre périmé, pour rester seul dans sa chambre près du feu, en attendant de mourir. Et tout cela parce qu'il n'avait pas passé de temps à chercher autre

chose que des rêves, rejetant la réalité qui ne serait jamais aussi belle que les mondes qu'il imaginait.

Après avoir récité des fragments d'œuvres nouvelles, il s'assit pour recevoir les éloges des lèvres qui cachaient le sarcasme. Mais même s'il avait dû être exposé à la misère, le souvenir du passé et ces paroles l'auraient nourri comme le dîner frugal de n'importe laquelle de ces soirées.

Un soir, un inconnu l'a emmené à l'écart du quatuor à cordes jouant un scherzo.

-Je n'ai pas entendu de plus belles paroles depuis plus de quarante ans de théâtre, maestro.

-Et qui es-tu ? - Demanda Lorenzo.

-Gregorio Ansaldi, professeur Pintos. Décorateur et scénographe.-Et il a tendu la main.-Votre nouvelle œuvre me laisse perplexe. C'est de la pure magie. Comment comptez-vous le présenter ?

En fait, Lorenzo n'y avait pas pensé. La nouvelle histoire l'excitait plus que les précédentes qu'il avait écrites, mais il n'était pas sûr d'avoir atteint ce qu'il recherchait : la représentation d'un rêve au sein même du théâtre, qui expierait la culpabilité des hommes qui vivent en dehors de la réalité. Mais cet inconnu semblait ravi de l'histoire, du flux des protagonistes vers un état de mysticisme rédempteur.

"Mes personnages", a expliqué Lorenzo, "sont condamnés à chercher le bonheur dans des idées fausses, dans des panacées impossibles, et ils ne sont rachetés qu'à la fin de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent plus en profiter".

-Sublime et triste- dit Ansaldi.- Je crois que je connais la manière de le faire. Ses personnages essayent toutes sortes de magie et sont dans un état de rêve continu. Il faut que le public imagine plus que ce que nous pouvons lui offrir. La gestion de la lumière est la meilleure pour cela.

Tout en parlant, il bougeait ses grandes mains comme des éventails déployés. Il était corpulent, avec une barbe épaisse et habillé de façon décontractée. Cela contrastait grandement avec la légèreté exquise des chemises, les volants en soie des autres invités. Surtout, ce lourd manteau sombre qu'il n'enlevait pas semblait contenir un corps qui, s'il était laissé libre, inonderait la pièce.

À partir de cette nuit, Lorenzo commença à venir à toute heure du jour et de la nuit. La pâleur de Pintos était accentuée par la faible lumière et l'effet éthéré du tabac à priser sur ses mouvements. Il lisait chaque fragment encore et encore, car Gregorio avait besoin d'entendre les tons déchirés et les inflexions de sa voix pour imaginer ce que vivaient les personnages.

" Je l'ai ! " cria-t-il alors, et il commença à faire de nouveaux croquis, plusieurs pour chaque scène. Jusqu'à ce qu'il y ait des centaines de dessins disséminés dans la maison de Lorenzo.

-Je veux plus de viande!- demanda Ansaldi, et la servante et la cuisinière de Pintos continuèrent à lui plaire, résignées à voir leur maître dépenser de l'argent pour cet homme étrange.

Gregorio a pris un peu plus de poids avec le temps. C'est du moins à cela que cela ressemblait lorsqu'il desserra sa cape, libérant une partie de son corps robuste et l'odeur de sueur des vieux vêtements.

Mais les dessins étaient magistraux. Son imagination exaltée créait des scènes que Lorenzo avait jugées inconcevables, des événements où la magie créait des fantasmes plus beaux ou plus horribles à chaque nouveau croquis.

"Mais comment allons-nous faire pour que le théâtre finance tout cela ?", a-t-il déploré.

"Vous les convaincre, professeur, j'en suis sûr", répondit Gregorio tout en continuant à réfléchir.

visualisation d'images.

Le vieux désir de gloire de Lorenzo augmentait, sa soif d'accomplir l'œuvre la plus parfaite. Mais à d’autres moments, il se sentait incrédule. Il était conscient de la vulgarité exaspérante des pièces à l'affiche, de la tendance des propriétaires de théâtre à des divertissements obscènes et futiles. En parcourant les rues de la ville, il pensait que même dans cent ans, il ne parviendrait pas à les convaincre de financer son travail.

"Tu dois me donner un échantillon de ton art, Gregorio, un échantillon de ce que tu m'as promis", le supplia-t-elle un jour.

Ils ont donc loué la salle Comédie pour une nuit. Gregorio est parti trois heures plus tôt pour installer ses appareils. Quand Lorenzo arriva, la salle était presque sombre et prête pour la répétition. Il lui parut étrange de constater que les dessins n'avaient pas été peints sur les rideaux. Il n'y avait qu'un rideau déployé à l'arrière, avec des poulies et des cordes suspendues négligemment. Il y avait aussi de nombreuses caisses en bois de différentes tailles, avec des couvercles qui s'ouvraient pour révéler des roues dentées tournant à différentes vitesses. Une odeur particulière provenait des meubles étranges. Puis Gregorio sortit de l'obscurité derrière les caisses et sembla comprendre la question sur le visage de Pintos.

"C'est de l'huile pour engrenages, les peuples indigènes d'Amérique du Sud la fabriquent avec une plante semblable au caoutchouc", lui a expliqué Ansaldi. C'était un arôme doux, pas désagréable, mais à mesure qu'il s'approchait, il le sentit pénétrer dans sa tête comme de petites aiguilles perçant les membranes de l'odorat. Une douleur, d'abord très faible, grandit du côté droit de son cerveau.

Ansaldi a placé une bougie sur la mèche principale des instruments et une flamme s'est propagée dans tout l'appareil. Deux minutes plus tard, l'engin commença à élever une série de miroirs sur différents panneaux. La lumière n'était plus unique, mais multicolore, créant une image nette et claire lorsqu'elle convergeait vers le rideau blanc. Puis il fait passer ses dessins, retranscrits sur papier transparent, devant les lumières. Chaque feuille tombait d'un panneau à l'autre plus vite que les yeux de Lorenzo ne pouvaient la suivre. Les personnages étaient là, bougeant sans l'aide d'acteurs, sans caprices et sans corps infectés de vanité, seules leurs voix se feraient entendre plus tard récitant le texte. Des personnages à l'état pur, vivant les rêves étranges que Pintos avait imaginés pour eux.

Il fut tellement étonné qu'il oublia un instant la douleur qui l'affligeait encore.

" Qu'en avez-vous pensé, professeur ? " demanda Ansaldi.

-Divin, comme si j'étais au paradis, témoin des actes des anges. -Il n'a pas pu s'empêcher de mettre ensuite ses mains sur sa tête.- Mais cette douleur me tue.

"C'est difficile de s'habituer à cette huile", lui dit Gregorio en démontant ses appareils.

Lorenzo était assis dans un fauteuil, essayant de se concentrer sur l'entretien avec le directeur du théâtre du lendemain.

-Nous vous donnerons un échantillon demain.

-Non, professeur. Cette démo était réservée à vous. Personne ne le verra avant la première. Ils ont volé mes inventions tellement de fois que je ne vais pas le permettre cette fois.- Le visage d'Ansaldi s'assombrit et, avec l'agilité particulière de son corps lourd, il continua à démonter et à mettre les différentes parties de son jouet magique dans les boîtes.

Le lendemain après-midi, Lorenzo quitta les bureaux du théâtre en se demandant comment il allait annoncer à son ami qu'il avait échoué.

"Votre travail ne nous intéresse pas, Pintos, lui avait dit le réalisateur. C'est de la pure fantaisie impossible à représenter." Je ne sais pas qui lui a mis ces idées en tête.

-Mais Gregorio Ansaldi a une machine spéciale...

-Cet homme est un imposteur, et méfie-toi de lui. Depuis son retour d'Amérique du Sud, il n'a cessé de poser problème. Plusieurs hommes sont morts lors des répétitions de leurs pièces. Personne ne veut l'embaucher.-Et en se rapprochant de l'oreille de Pintos, il dit : -On dit qu'il a tué sa femme il y a quelques années et c'est pour cela qu'il s'est enfui.

Pintos fit un geste de supériorité offensée.

-Je n'ai pas besoin de toi ! "Nous ferons le show sur les places publiques !", a-t-il crié depuis la porte du bureau.

La vérité était qu'il n'avait aucune envie de devenir artiste de rue. Mais l'idée lui plaisait tandis qu'il marchait dans les rues en direction de la maison, en regardant les enfants et les femmes simples assises sur les bancs des places. Si je fais de mon spectacle un succès, j'aurai obtenu la faveur du peuple qui me manquait jusqu'à présent, se dit-il.

"Nous serons un grand théâtre ambulant, Gregorio, annonça-t-il à son arrivée, submergé par sa nouvelle passion. Sans murs, la grandeur de notre compagnie serait insondable". Nous aurons le monde qui demandera de se divertir. - Et elle l'embrassa avec un enthousiasme qu'elle avait rarement montré auparavant.

Ansaldi se détourna brusquement, comme pour protéger son manteau et son corps.

"Et qu'est-ce que je retire de tout cela ?", a-t-il simplement demandé.

-De l'argent, mon ami, et beaucoup de monde à tes pieds. Surtout, ma gratitude éternelle.

-C'est drôle que vous disiez ça, professeur. J'ai entendu parler d'une coutume lors de ma visite aux Indiens, qui disent qu'une dette n'est jamais entièrement payée, car alors cette relation n'aurait aucun sens.

Lorenzo était trop excité pour penser aux idées étranges de l'homme. Le gars était comme ça, un excentrique. Toujours fermé et apathique, parfois impulsif ou violent.

Le lendemain, les répétitions commencèrent sur la place. Ansaldi a protégé ses caissons lumineux avec une modestie jalouse, mais a décidé d'accompagner Lorenzo et son groupe pour distribuer les affiches annonçant la première représentation dans les rues et les commerces.

Lors de la soirée d'ouverture, Lorenzo a couru d'un endroit à un autre pour donner des directions, monter les escaliers et les plates-formes, organisant le public. Jusqu'au dernier moment, les gens sont arrivés avec leurs familles entières, s'installant dans les quelques endroits qui étaient vides. Puis les lumières s'éteignirent, et comme la lune était cachée par les nuages, l'obscurité devint presque complète.

Une étincelle a explosé et la flamme de l'appareil magique a commencé à brûler. Les voix des acteurs récitaient le préambule. Les miroirs sortaient de leurs cartons et reflétaient la flamme originelle dans de multiples lumières qui convergeaient vers la scène.

L’odeur de l’huile est devenue plus forte. Le mal de tête de Lorenzo s'accentua à nouveau, lentement, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus suivre les dialogues de la pièce.

"Et les gens, ne le sentent-ils pas ?", a-t-il demandé doucement à l'oreille d'Ansaldi.

" Leur propre corps est encore plus nauséabond, mon ami, répondit-il en riant. Là-bas, en Amérique, les indigènes disent que ceux qui vont mourir le ressentent plus intensément, ils se laissent emporter par l'arôme et ne Je ne me bats pas."

-Mais je n'en peux plus, je n'en peux plus !- Lorenzo lui saisit la tête dans ses mains.

La pièce a continué à être jouée avec la musique que l'orchestre jouait avec des sons stridents de cuivres, imitant les cris aigus des personnages. Ils subissaient le dernier de leurs châtiments.

L'orchestre commença alors à jouer martialement. Les dessins d'Ansaldi flottaient dans les airs comme les démons qui tourmentaient les protagonistes de l'œuvre.

- Calmez-vous, professeur. Vous qui avez tant recherché la perfection et la grandeur dans votre art, qui avez souffert comme vos personnages en quête d'utopies et de mondes fictionnels, connaissez le succès. Nous les avons entre nos mains, nous les manipulons comme des marionnettes.

Pintos le regardait mais ne semblait pas l'entendre. Un bourdonnement assourdissant avait envahi son esprit. Je ne pouvais qu'observer les femmes pleurer, les enfants dans le public plongés dans les larmes et la tristesse. Les hommes se levèrent de leur siège, nerveux, prêts à sauver ces pauvres êtres fictifs.

Jamais une de ses œuvres n’a suscité une telle adhésion, un tel engagement de la part du peuple. Cela ne ressemblait pas à une représentation théâtrale, mais à une vie surnaturelle transportée dans le monde quotidien. Comme si les gens voyaient sur scène les fantômes qui ont veillé sur leurs rêves toute leur vie.

Lorenzo sentit soudain quelque chose se briser dans sa tête. L'arôme traversait désormais librement les membranes et les veines de son cerveau épuisé. Quelque chose sortait de lui, peut-être sa vie, il n'en était pas sûr. Un mur transparent se formait lentement autour de lui. Il se sentait isolé et flottant dans la brume incandescente d’huile nauséabonde.

Il a crié, mais personne ne semblait lui prêter attention. Son propre corps n'était plus en apesanteur et il tournait sur scène. Il ouvrit la bouche pour crier, mais ses cris étaient inaudibles. Son visage était déformé par un appel à l'aide. Il pouvait voir son propre corps toujours assis devant la scène, se tenant la tête de désespoir. Mais ce n'était pas lui, mais l'autre partie de son âme qui respirait la vanité. Son esprit ne lui appartenait plus, c'était moins que du papier et de l'encre, moins que de la musique perdue dans le vent, c'était juste de l'air enfermé dans des capsules de gaz.

Il regarda Ansaldi.

Mais le visage de Grégoire le magicien n'était qu'un masque rigide.

LES ZEPELINES

Je suis resté longtemps debout à regarder la flotte de dirigeables. Ils couvraient le ciel au-delà de ce que l’œil pouvait voir, se déplaçant à une vitesse très lente, presque imperceptible. La nuit, ils formaient d’interminables colonnes de lumières blanches, ressemblant à d’énormes coléoptères volants. Et parmi eux volaient les pigeons électriques, navires individuels parmi ces immenses conglomérats d’hydrogène et d’hélium, transportant des personnes fuyant vers des régions sûres.

En bas, inondant mes pieds, il y avait de l'eau. Liquides rouillés s'écoulant de drains

saturés. C'était la menace que nous fuyions, la fin annoncée de la ville. Dix centimètres d'eau nauséabonde occupaient les rues les plus hautes, car les autres n'existaient plus.

J'ai marché jusqu'au coin, barbotant, habitué à l'humidité incessante. L'ombre des dirigeables cachait encore davantage le soleil, ce qui aurait pu amortir quelque peu la douleur des corps souffrant de rhumatismes.

J'ai regardé, du coin, au bout de la file pour trouver des places dans les allées. Ils ont toujours été chers, mais les prix sont désormais devenus inabordables. Les bagarres pour obtenir des contraventions étaient une routine quotidienne et plusieurs décès ont interrompu les longues files d'attente pendant de nombreuses heures, jusqu'à la fin du processus policier.

Mon père avait décidé de faire la queue même s'il n'avait pas d'argent.

"Ils ne peuvent pas nous quitter", a-t-il déclaré. "Nous mourrons avec de l'eau dans le nez si nous ne partons pas, alors ils sont obligés de nous prendre".

Mais nous n’avons jamais connu quelqu’un voyageant gratuitement. Les gens ont rempli les aéroports, ont envahi les pistes à la recherche d'une place sur les machines, puis les soldats sont apparus avec leur trot rapide et leurs armes pour les réprimer. Les navires décollaient jour et nuit vers les terres plus élevées. Ceux qui restèrent les regardèrent monter avec un regard de ressentiment qui semblait croître proportionnellement à la hauteur qu'ils prenaient à mesure qu'ils s'élevaient.

Papa m'a accueilli depuis sa position, d'où personne n'aurait pu le convaincre de quitter ne serait-ce qu'un instant.

"Maman t'a envoyé ça," dis-je en lui tendant le paquet de nourriture. "Pourquoi ne rentres- tu pas à la maison pendant quelques heures ?"

-Si tu prends ma place...

-Je t'ai déjà dit que je n'allais pas les supplier.

J'avais honte, comme toujours lorsque je rencontrais mon père. Honte de se sentir jeune et de laisser le vieux s'humilier pendant trois passages. Je suis resté à côté de lui quelques minutes, les mains dans les poches, tandis que je le regardais mâcher lentement. Il était si différent de celui dont je me souvenais quand j'étais jeune, avec son corps fort et grand, marchant toujours droit et sa démarche élégante, que j'aimais comparer, ou imaginer, avec celui d'un centaure. Il était mince maintenant, les muscles de ses bras mous et il était de plus

en plus courbé.

-Maman continue de préparer les valises.

Mais il m'a regardé sans rien dire. Elle faisait la même chose chaque week-end et les démontait à nouveau deux jours plus tard. C'était sa routine, la tâche nécessaire pour la sauver de l'angoisse qui nous conduisait tous, dans la ville inondée, à la folie ou au suicide.

Il l'avait vue plusieurs fois penchée par la fenêtre, regardant les dirigeables, prononçant un mot obscène à l'intention de ceux qui avaient la chance de partir.

"S'ils t'écoutaient..." lui dis-je un jour en
riant. Elle m'a regardé durement.
-Allez chercher des billets, au lieu de vous promener...

Il n’y avait de travail nulle part, pas d’argent non plus. Le papier-monnaie accompagnait les gens dans les dirigeables. Et même si j'avais trouvé un emploi, je ne sais pas si, à ce stade des circonstances, j'aurais fait l'effort d'attendre autant de mois pour toucher mon premier salaire. Le monde connu disparaissait sous l’eau, tout comme ce qui pouvait se trouver au- delà des murs. Seulement le cimetière de la plage, puis la mer et, au loin, les montagnes.

J'ai entendu mes amis m'appeler. J'ai dit au revoir au vieil homme.

"Nous avons une affaire pour vous", m'ont-ils dit. Nous nous sommes rassemblés dans un coin et avons commencé à dessiner avec des charbons mouillés sur un mur. Nous avons fait plusieurs projets, certains avortés et d’autres nés pour mourir plus tard. C'est au-dessus de la poussière de granit que le projet final est apparu.

-Chacun fait son truc, donc on distrait la police avec des agressions mineures, puis on se retrouve dans ce coin.

Nous étions quatre amis ayant grandi dans le même quartier, regardant les mêmes femmes, entourés des limites incorruptibles de la ville. Sous ce ciel qui,

comme une prison, nous écrasait sur le trottoir, et semblait vouloir mettre la tête dans l'eau jusqu'à nous noyer. Le poids et l'ombre des dirigeables nous accablaient.

«C'est l'avenir que nous imaginons», ai-je entendu ma mère dire un jour.

Elle était comme ça, résignée et apocalyptique. Trop sévère dans ses conclusions. Et en

pensant à ma mère, je suis rentré chez moi et je suis allé dans ma chambre pour préparer les choses. Maman me surveillait depuis la cuisine. J'ai mis le revolver attaché à ma ceinture, ce jour-là je n'allais pas m'ennuyer en marchant dans les rues jusqu'à tomber malade.

"On se voit ce soir", lui ai-je dit au revoir, sans la regarder. Il ne m'a pas répondu, ou peut-être qu'il l'a fait. Le bruit des machines là-haut était un bourdonnement qui nous avait rendu presque sourds.

"Pensez-vous que nous allons nous noyer ?", ai-je demandé à mes amis lorsque nous nous sommes rencontrés sur la place.

Nous nous sommes assis sur le mur pour regarder la ville qui s'enfonçait lentement, les arbres et les monuments rongés par les acides des eaux usées, et les ruines de l'ancien asile se dressant comme les mâts d'un navire coulé. Le ciel toujours sombre nous a donné la réponse.

-Ils partent, ils nous abandonnent. "C'est ce que ton père ne veut pas comprendre, et ta vieille dame le sait trop bien", m'a dit un ami.

Je ne lui ai pas répondu, je ne lui ai pas parlé de la peur que j'avais au moment où les bateaux allaient s'épuiser, et le seul bruit perceptible serait le murmure de l'eau jaillissant des entrailles de la ville.

Puis nous nous sommes séparés et j'ai couru vers l'entrepôt de nourriture. Le propriétaire avait placé les canettes sur les étagères les plus hautes, touchant presque le plafond. Des sacs de farine et des cuisses de jambon pendaient aux crochets. J'ai pris mon arme et j'ai visé.

" Ne tirez pas ! " m'a supplié le propriétaire.

-L'argent ou je te tue ! Le type ouvrit la boîte avec une lenteur exaspérante et se résigna à me tendre les quelques billets humides. Puis je me suis enfui, en écoutant les sirènes des voitures de patrouille qui soulevaient des vagues sur les trottoirs et les façades des maisons. J'ai rencontré les autres dans le coin. L'ombre des dirigeables continuait de passer, il faisait froid et humide, et je sentais une piqûre sur ma peau en pensant à la carte déjà effacée sur le mur.

Puis un de mes amis est allé entre deux murs, là où étaient habituellement jetés les déchets et les chiens morts. Il enleva la tôle qui recouvrait l'entrée et une vapeur

nauséabonde de cadavres en sortit. Nous l'avons regardé disparaître pendant une minute et avons recouvert l'ouverture avec nos corps.

Puis il ressortit avec la carabine enveloppée dans son étui en cuir. Nous formions un cercle, allumions des cigarettes les unes après les autres pour cacher notre visage avec la fumée, nous faisions du bruit avec des bouteilles cassées et quelques cris qui distrayaient l'attention des passants. Une seule voiture de patrouille a traversé l'avenue, ce large ruisseau où les voitures circulaient comme des bateaux, mais elle s'est dirigée droit vers l'un des commerces braqués.

Mon ami a sorti le pistolet, a laissé tomber l'emballage, puis emporté par le courant. Il prépara le percuteur, quelques balles tombèrent avec fracas dans l'eau. Puis il souleva la carabine et la posa sur son épaule. La fumée de cigarette cachait le canon de l'arme comme un brouillard. Mais soudain, je vis le canon long et étroit de la carabine s'élever avec le viseur circulaire à l'extrémité, se projetant dans le ciel, droit vers les dirigeables.

“J'en occupe", dis-je sans même y penser, sûr de l'adresse au tir de mon ex-soldat, du sang-froid qu'on m'avait enseigné lors de mon entraînement militaire. Les autres me regardaient avec méfiance.

"Je m'en occupe", répétai-je, pensant à mon vieux quelque part dans ces rues, faisant la queue pour sauver sa vie et la nôtre. Toujours intransigeant dans son honnêteté, fier et sévère comme un centaure.

J'ai appuyé sur la gâchette. Peut-être que mes doigts avaient un petit cerveau et une âme qui leur était propre et qui avaient soudain peur. Parce que je ne me souvenais jamais du moment exact de la décision, de la pensée réfléchie qui, selon moi, devait toujours être présente lors du meurtre. Le ciel sembla soudainement exploser, tombant comme un morceau de soleil tomberait si c'était possible. L'eau des rues était recouverte de morceaux de tissus brûlés, de fer qui continuait à tomber lorsque j'ai enfin levé les yeux vers le ciel. Deux avions mouraient, se dégonflaient en flammes, obliquement et s'inclinaient de plus en plus vers la verticale, jusqu'à toucher le sol de la ville au-delà de là où nous nous trouvions. L'un, puis l'autre s'effondrèrent dans un bruit assourdissant auquel s'ajoutèrent des cris et des sirènes.

Mes amis m'ont regardé, plutôt nos yeux se sont croisés alors qu'ils m'ont

attrapé le bras pour me faire fuir. J'étais vivant, me disais-je, les miens étaient vivants aussi. Je me suis caché dans une rue bloquée et je me suis accroupi pour me laver les mains dans l'eau, la même qui cachait d'autres crimes ou de simples morts d'hommes abandonnés. Comme mon

père, faisant la queue à plusieurs pâtés de maisons, mendiant un billet pour le futur.

L'eau avait une odeur de corps brûlés tombés. La police et les médecins ont été témoins du désastre, auquel mes amis et moi avons assisté de loin, presque sans le voir, à l'exception des colonnes de fumée, des feux rouges confondus avec les flammes et des restes morts des dirigeables coincés dans le ciel. le sol, les rues, sur les maisons écrasées. Les jets d'eau des pompiers étaient quasiment à sec, les fontaines à eau sous pression avaient été décomprimées après l'inondation. Les gens couraient, nous avons vu passer plusieurs passagers encore vivants avec leurs vêtements et leur visage carbonisé.

Mais j'avais entre les mains l'argent nécessaire pour acheter des billets pour ma famille. C'était la seule chose à laquelle je pensais à ce moment-là. Je suis rentré chez moi et j'ai trouvé maman penchée par la fenêtre, regardant le grand hémisphère des deux appareils tombés.

" Préparez vos valises ! " lui dis-je. " J'ai l'argent, nous partons demain. "

Je n'ai pas attendu de réponse. J'ai couru à la recherche de papa. Je l'ai trouvé assis sur le trottoir, les paupières fermées. Les gens, qui, sans quitter leur place, regardaient avec extase vers la zone sinistrée, ont tourné leur attention vers nous et m'ont fait taire.

-Il est très fatigué, ta mère est venue aujourd'hui pour l'embêter avec je ne sais quelles bêtises.

Je n'y prêtai aucune attention et je le secouai par les épaules.

-Papa papa! " J'ai l'argent, lui murmurai-je à l'oreille. J'ai l'argent pour les billets. " Allez...

Je l'ai aidé à se relever. Je ne sais pas s'il a compris, il semblait endormi et avait les larmes aux yeux. Je l'ai sorti de là. Tout le monde nous regardait.

"Il va perdre sa place..." disaient les gens.

J'ai attrapé son bras et nous nous sommes dirigés vers la billetterie. J'avais

besoin de leur montrer mon argent et de leur payer trois ou dix fois la valeur du billet si nécessaire. Mais papa s'est arrêté brusquement et m'a demandé ce qui se passait. Je lui ai montré mon portefeuille.

-Où est-ce que tu l'as trouvé?

-Cela n'a pas d'importance. Ne réalises-tu pas que nous ne sommes plus des perdants ?

Nous n'allons pas rester dans cette ville pour

mourir. "Mais d'où les avez-vous trouvés ?",

a-t-il insisté.

-Assez, mon vieux ! -Si tu ne veux pas me le dire, ce n'est pas grave.

Regardant une seconde le ciel, comme pour vérifier que les dirigeables n'avaient pas disparu, il revint vers la ligne. Il est passé chez lui, les gens l'appelaient, mais il voulait repartir du dernier endroit.

-Non non. J'ai quitté ma place et j'ai perdu le droit. Je ne veux pas de privilèges.

"Pour l'amour de Dieu, papa..." J'ai serré son poignet très fort et il m'a regardé avec de la douleur dans les yeux. J'ai réalisé que mes mains tremblaient et j'ai senti la chaleur de la carabine sur mes doigts. Ses paumes étaient noires et brûlées. Je me détendis un peu, sans le lâcher, tandis que je le forçais à m'accompagner.

Nous marchions lentement dans les rues, enfonçant nos bottes dans l'eau sale. En arrière-plan, j'ai cru voir, un instant, des morceaux de corps s'éparpiller sur mon passage, tandis que les petites vagues frappaient les murs des maisons. Nous avons atteint les murs de la ville et nous sommes assis au bord. De là, je pouvais mieux voir les squelettes des dirigeables morts. Ils se dressaient comme deux grands bâtiments à moitié construits, abandonnés depuis longtemps. Et près des dizaines de ruisseaux qui occupaient les rues, autour des murs tombés, se trouvaient ceux qui auraient déjà dû être loin, dans des régions sûres au-delà du ciel, sans mes mains.

Mon père avait l'air inconsolable, abattu par cette vieillesse têtue et particulière. Ce bel entêtement des âmes pures et immaculées. Aussi faible qu'il fût, il passa son bras autour de mon dos et commença à me parler de l'avenir.

Il m'a montré le cimetière avec ses croix sous-marines et ses pierres tombales. La mer au loin, grandissant toujours jusqu'à inonder les tunnels, et qui tôt ou tard déborderait aussi les murs.

Il me fit remarquer le vol immobile des dirigeables qui continuaient de passer au-dessus de nos têtes, nous ignorant. Le transit incessant de vieilles

machines.

"Pensez-vous qu'ils trouveront quelque chose, qu'ils ne s'entre-tueront pas là-bas ?", m'a- t-il demandé.

Puis je l'ai regardé. Il a toujours su en quoi j'avais transformé ma vie, mais cette fois dans

ses yeux se trouvaient les visages de ceux qu'il avait vu passer, aveugles et silencieux. Et j'aurais souhaité, avec désespoir, comme si je pouvais ainsi sauver mon âme, comme si c'était ainsi qu'il me sauverait du fond de l'eau, que mon père lèverait la main contre moi pour la première et unique fois. .

Mais il se borna à dire, de sa douce voix de vieillard sur son visage de pierre :

-Ta mère est venue me voir en faisant la queue, effrayée, parce qu'elle t'a vu prendre le revolver de chez toi. Puis j'ai entendu les sirènes, le désastre. Et je me suis assis pour t'attendre.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé de rester. M'abandonnant, en réalité, à la cruauté du climat et au naufrage de la ville. J'ai attrapé la main de mon père et j'ai commencé à pleurer, la tête appuyée sur ses jambes.

LE BARBEAU

La première fois que Nicanor Espinoza a vu clairement l'animal, c'était le jour où sa femme a quitté la maison pour rejoindre un autre homme.

"Va au diable !", lui a-t-il crié après l'avoir poussée et jeté les valises dans la cour. Puis il l'attrapa par les cheveux et la tint ainsi pendant un moment qui lui parut aussi long que toutes les années qu'ils avaient vécues ensemble, car à ce moment il aperçut la bête parmi les autres animaux du corral.

Encore petit, il avait une tête semblable à celle d'un lapin, des pattes courtes et un long museau qui bougeait lorsqu'il reniflait le fumier de la porcherie. Les oreilles se balançaient comme des girouettes dans une tempête. Le corps était maigre, presque en forme de chien, tout comme la queue glabre. Tout était blanc et étonnamment propre dans ce désert de poussière et de boue fondant en une seule masse sur ses terres.

Lui, qui punissait sa femme de l'audace avec laquelle elle avait osé le tromper, la laissa tomber une fois pour toutes à terre, pendant qu'elle l'insultait. Une femme a trompé Nicanor, pensa-t-elle avec mépris, comme s'il ne s'était pas occupé d'elle pendant toutes ces années comme une reine. S'il

n'avait même pas oublié de lui apporter des fleurs de temps en temps, même après la mort de Gonzalo.

Après avoir pleuré la mort de son fils pendant trois mois, il lui offrit un soir les premiers œillets qu'elle aimait tant et ils se mirent à pleurer ensemble, les coudes sur la nappe en toile cirée à carreaux bleus et blancs. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais pleuré ainsi auparavant, sauf lorsque lui et ses frères ont enterré leur père. Mais la nuit était confuse, la lune se levait et se couchait avec le passage fou de nuages soumis aux caprices du sud-est. Il faisait froid dehors. L'ombre du chêne se balançait comme une menace latente sur le toit de la maison. La poussière s'élevait de la route, formant un rideau opaque. La route, beaucoup plus loin, semblait déserte de lumières et de voitures.

C'est cette nuit-là qu'il crut voir, car il n'était sûr de rien, parmi la poussière et l'obscurité, un mouvement blanc. Un geste de la terre, ou de la nuit, qui en soi impliquait une couleur. Quelque chose qui a émergé pour disparaître instantanément. Mais même sans le voir, Nicanor savait que ce quelque chose n'était pas courant. S'il avait quitté la fenêtre, il avait dit à sa femme :

-Regarde, regarde !- Cependant, il ne pouvait rien indiquer avec certitude.

Maintenant, elle se tenait les mains posées sur le sol devant l'entrée, le dos tordu, et le regardait avec compassion.

-Me traiter ainsi ne va pas te rendre ton fils.

"Et tu n'as aucune honte", cria-t-il en avançant un pied pour lui donner un coup de pied, mais il le regretta.

-Je n'ai pas eu de mari depuis plus d'un an, alors ne viens pas me parler de ta culpabilité. Tu sais très bien ce que tu as fait...

Et ces mots ont poignardé Nicanor avec un couteau. Mais la douleur fut soulagée lorsqu'il vit l'animal apparaître en plein jour, aussi calme que s'il avait toujours été là. Il évoluait parmi les autres avec sérénité. Il allait d'un endroit à l'autre, de la porcherie à la mare aux canards ou au poulailler. Personne ne semblait le craindre ni remarquer sa présence.

Il le regardait, debout sous le soleil de midi qui brillait en plein sur le seuil. Les camions passaient sur la route, laissant dans l'air leur traînée de poussière et de gaz.

-Quel est le problème? "Aide-moi à me lever", lui dit sa femme.

Mais il n'a pas fait attention à elle, il l'a laissée soulever seule son corps faible. La robe rose qu'elle avait achetée pour plaire davantage à lui ou à l'autre était déchirée au niveau des manches. Mais ensuite il attrapa les valises et l'aida à les porter jusqu'à la route, silencieusement, se retournant de temps en temps pour regarder la cour.

-Tu n'as pas vu le nouvel animal, n'est-ce pas ?

-Lequel nouveau ? Ne me dis pas que tu en as ramené un autre de la ville, parce que je m'en fiche.

Il savait qu'elle en avait assez de s'occuper de tant d'animaux que lui et Gonzalo élevaient. Nicanor avait transmis cette même passion à son fils, et jusqu'à la mort du garçon, cette affinité s'était développée au fil du temps. Parfois, le garçon parlait aux animaux, et ce qui était curieux, c'était qu'ils lui obéissaient silencieusement et fidèlement.

Le bus est arrivé dix minutes plus tard, la femme a grimpé la marche avec effort et a disparu parmi les passagers. Il a également pris part à la vie de Nicanor, mais pas au souvenir de Gonzalo.

Il est rentré à la maison. La créature était toujours là. Cet après-midi-là, il n'est pas allé travailler aux champs. Il a sorti une chaise sur la terrasse, a préparé une table et a commencé à chauffer de l'eau pour le second. Elle n'avait rien laissé dans le four, mais elle n'avait pas faim.

L'animal s'est déplacé en laissant de petites empreintes, sans être gêné par le fort soleil de deux heures de l'après-midi. Nicanor se leva pour s'approcher. L'insecte le regarda pour la première fois.

Ces yeux, pensa-t-il, ne sont pas ceux d'une bête. Alors qu'il était à moins de trente centimètres - si je l'attrapais, je l'emmènerais en ville et je deviendrais célèbre, disait-on -, l'animal lui sauta au visage. Nicanor se mit les mains sur les yeux, effrayé. Les paupières Il est brûlé, mais il n'a eu que quelques égratignures. La créature s'était promenée jusqu'au bord du lagon et poursuivait des serpents dans les prairies. Nicanor la suivit. Les dents de l'animal brillaient au soleil et il se rendit compte qu'elles étaient trop grandes pour la taille du corps. Il dévorait les serpents plus facilement que n'importe quel oiseau de proie qu'il avait jamais vu. Puis il est retourné dans la cour et a lavé ses blessures dans une bassine.

En fin de journée, les égratignures étaient toujours douloureuses et le visage restait gonflé. L'animal ne s'est pas arrêté pour le regarder et a continué sa tâche habituelle de renifler et de reconnaître l'endroit. Quand la lune s'est levée, il s'est caché dans un poulailler vide, et Nicanor s'est endormi sur une chaise, dans la terrasse, sous les étoiles.

-Nicanor, réveille-toi, vieux !

"C'était Gonzalo..." dit-il dans son sommeil. Lorsqu'il a ouvert les yeux, il a vu le voisin venir le chercher pour son travail.

"J'arrive", répondit-il. Il a mis sa tête dans la mare d'eau froide, a bu quelques potes bien chauds et ils sont partis ensemble dans le camion. Il avait eu un véhicule comme celui-là avant l'accident, et même mieux, car il était plus récent et il avait même une radio. Chaque fois que son ami venait le chercher, il se souvenait du jour où lui et Gonzalo étaient partis en ville pour récupérer le réfrigérateur.

Nicanor avait vu les publicités dans les magazines chez le médecin ou sur les panneaux au bord de la route : « Réfrigérateurs Frigidaire », et il a réfléchi aux avantages d'avoir des aliments frais et des boissons fraîches toute l'année. Maintenant qu’ils avaient l’électricité dans la région, il ne leur était plus possible de vivre sans réfrigérateur. Ils avaient donc décidé de dépenser près de six mois d'économies, et l'appareil était déjà en ville, les attendant. Gonzalo a sursauté d'enthousiasme lorsqu'il l'a découvert, courant encore et encore depuis la porte de la maison jusqu'au camion. À chaque saut, il disait :

-Allez papa, allez !

Même sa femme, si fidèle à cette époque, leur avait dit au revoir avec un baiser et un sourire qu'elle n'avait plus jamais eu, comme un bijou irremplaçable.

La sensation des roues sur le chemin de terre était la même qu'aujourd'hui. Se laisser marcher sur des nuages de poussière vers l’ère lumineuse de la modernité.

-Che ! Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? - Lui a demandé son ami.

-Je lui ai dit de se faire foutre, tu sais ? Et je suis seul.

Il a passé presque toute la journée à travailler sur le terrain et à penser à l'animal. Le corps en sueur, il rentra chez lui en fin d’après-midi. En traversant le patio, il remarqua que c'était trop calme pour cette heure où le coq chantait toujours et où les canards barbotaient dans la lagune. Les chiens étaient les seuls à venir le recevoir, mais ils avaient l'air fatigués. Au loin, le silence de la lagune l'angoissait. Une odeur de sang provenait du poulailler. Puis, en entrant, il vit les poulets et les canards rongés ou détruits.

La créature était toujours dans un coin de l'écurie. De plus en plus grand. La bouche et le museau couverts de sang, sa langue léchant la fourrure sale. Les yeux le regardèrent et il partit en barrant la porte.

Il s'est rendu à la maison, a saisi le fusil de chasse et est revenu à la recherche de l'animal. Il regarda dans tous les coins, mais il n'y avait plus de trous de souris et d'ouvertures entre les planches des murs. Il s'est résigné à abandonner, espérant que cela disparaîtrait pour toujours. Il commença à pelleter et à empiler les corps. L'odeur du sang avait exacerbé le moral des chiens et des chevaux. Les renards de la région allaient bientôt arriver, s'il ne les enterrait pas rapidement, et il creusa une tombe.

La nuit, un rugissement de cris et d'aboiements le réveilla. Les chiens aboyaient vers le corral de la porcherie. Nicanor enfila précipitamment son pantalon et sortit pieds nus. Il pointa le fusil de chasse sur l'ombre blanche que semblait devenir la bête pendant la nuit. Mais cette ombre couvrit son visage, sentant à nouveau brièvement la chaleur de son étrange fourrure sur ses paupières.

L'arme tomba dans la boue et il s'agenouilla pour la chercher. Ce n'était pas seulement de la boue

qu'il touchait, mais de la boue mêlée de sang. Les porcs qui lui avaient coûté si cher à élever, prêts et gras pour la vente, gisaient les entrailles ouvertes.

" Je vais te tuer, fils de pute, je le jure ! " marmonna Nicanor entre ses dents.

Deux jours plus tard, il s'est arrêté chez le vétérinaire avant de rentrer chez lui. C'était un Français installé dans la ville près de vingt ans auparavant. Personne n'a jamais su s'il était qualifié ou non. Dès le matin de son arrivée de Buenos Aires, il s'était mis à soigner les animaux, et désormais tout le monde le consultait.

"Il y a une bête, Doc, qui tue les autres", lui dit Nicanor.

-On m'a dit...- Et il a posé ses mains sur les épaules de Nicanor, comme pour le consoler.- Mais je sais aussi par expérience que parfois nous, les hommes, sommes très en colère lorsqu'une femme nous abandonne...

-Rien de cela. La bête est dans la maison et elle grossit.

"Allez," dit le Français en fermant son bureau, "je vais t'acheter quelque chose au bar." Ils sortirent dans la rue et le vétérinaire prit Nicanor par le bras. Au bar, ils ont rencontré le jeune Valverde, qui connaissait des animaux étranges, selon ce qu'ils ont dit.

"Vous savez", commença à dire le Français, "dans mon pays, nous avons des légendes sur les bêtes avec lesquelles nous effrayons les enfants." Certains disent que ce sont des âmes errantes, avec la véritable apparence que nous avons tous une fois dépouillés de notre corps.

"Ici aussi", intervint Valverde. -Nous avons le Yaracusá, une sorte de vipère à tête de hibou, et le Curasán, un chien mi-homme, mais c'est une légende qu'ils ont rapporté du Brésil.

Le médecin hocha la tête, but un autre verre de vin et continua à compter.

-On leur donne plusieurs noms selon les communes. Dans ma ville on l'appelait « le Barble ». La veille du jour des morts, nous sommes sortis à sa recherche en criant : « Barble, Barble !

La voix du docteur résonnait dans le bar comme si elle venait de loin, au milieu d'une plaine désolée, par une nuit sans lune.

-Et comment ça se passe ?- a demandé Valverde.

-Il a les pattes d'une chèvre, la queue et le corps d'un chien et la tête d'un lapin. Mais qu'importe ? La seule chose sur laquelle tout le monde est d'accord, c'est que les yeux sont humains...

Le Français est resté silencieux. Nicanor était absorbé dans ses propres pensées. Puis il dit au revoir, entendant le médecin dire :

-Nettoyez ces blessures.

Nicanor était ivre, mais avec un léger et langoureux sentiment de bonheur. Il avait prévu de bien dormir cette nuit-là dans son lit bien chaud. En arrivant à la maison, le cheval a commencé à se déchaîner sans pouvoir le contenir. Plus je le tenais par les rênes, plus il essayait de courir. Il a dû descendre pour éviter d'être projeté.

« Il se passe quelque chose ici », se dit-il.

Il se rendit à l'écurie et découvrit l'autre cheval mort et mâché par les dents indubitables de la bête. Le cheval de Gonzalo, le poulain qu'il lui avait donné et qui avait grandi avec le garçon. Il se souvenait de la joie de son fils lorsqu'il le lui apportait, en sautant de joie comme lorsqu'ils montaient dans le camion pour chercher le réfrigérateur.

Ils avaient laissé leur mère loin, alors qu'ils parcouraient le chemin de terre en direction de la route principale. Lorsqu'ils atteignirent la rivière, ils virent que le torrent était agité et charriait des monticules de boue dure et des racines enchevêtrées. Il connaissait la profondeur pour l'avoir traversée des centaines de fois, la plupart toujours à sec ou servant de lit à un étroit filet d'eau. Assis dans le camion, ne sachant pas quoi faire, ils regardaient l'eau sale former des tourbillons sur les bords.

" Putain, traversons ! " dit Nicanor, déterminé. Ils savaient qu’il leur faudrait attendre encore trois mois pour recevoir le réfrigérateur lors de la prochaine commande, et que l’été serait déjà passé. Il se sentait trop heureux, trop homme devant son fils pour avoir peur de la rivière qui l'avait trahi en plaçant cet obstacle.

Cela a démarré et les roues sont entrées dans l'eau à toute vitesse. Plus vite sera le mieux, pensa-t-il. Mais le camion est resté coincé à mi-chemin. L'eau heurtait la porte, tandis que le passage des pierres résonnait sous le châssis.

"Je vais descendre et pousser, tu vas attraper le volant et le maintenir stable", a-t-il dit à Gonzalo.

L’eau était plus forte qu’il n’y paraissait. Un tourbillon enveloppant s'était formé autour du camion, et il lui était difficile d'avancer pour se placer derrière lui et le pousser. Mais le camion n'a pas bougé. Peut-être que s’il tournait les roues avant, la boue dans laquelle elles étaient enfouies céderait.

"Tourne le volant !", a-t-il crié à son fils.

Le véhicule commença à bouger un peu, mais soudain il entendit un rugissement, une sourde explosion de tôles sous l'eau, et vit qu'un rondin à la dérive avait heurté l'avant du camion jusqu'à ce qu'il se torde dans le sens du courant.

-Arrêtez, freinez !- Mais il réalisa qu'il était absurde que les freins soient d'une quelconque utilité. L'eau a continué à heurter le côté du camion et a commencé à l'entraîner. Nicanor s'est agrippé au pare-chocs, mais ses mains saignaient à cause de multiples coupures sur la tôle, et il l'avait

accidentellement lâché. La dernière chose qu'il vit, alors qu'il s'accrochait aux longues racines des roseaux, fut le visage de son fils regardant par la fenêtre, son regard déchiré appelant à l'aide.

"Je l'ai tué", a-t-il marmonné à plusieurs reprises lors des funérailles à tous ceux qui venaient lui présenter leurs condoléances, jusqu'à ce que cette devise soit répétée pendant des mois.

Nicanor pleurait maintenant, un an plus tard, sur le corps du cheval de son fils, que la bête avait détruit. Le lendemain matin, il fut réveillé par les cris de son voisin.

-Les récoltes sont détruites!- lui dit-il.

Nicanor ouvrit les yeux comme s'il s'était réveillé d'un cauchemar. Avant qu’ils ne s’en rendent compte, ils étaient déjà en route vers le terrain. Et à mesure qu'ils se rapprochaient, il aperçut la couleur grise du maïs séché, sentit l'odeur nauséabonde de la salive et des excréments. Les tiges ont été coupées des racines.

"Les homards, mon vieux, pas de chance", lui dit l'homme.

-Non. C'était lui, l'animal qui me poursuit. Cela va tout détruire.

Depuis lors Ces gens répandirent l'avertissement parmi le peuple au sujet de la bête, que personne n'avait vue, et ils le crurent fou. Les vieux commérages commencèrent à parler dans l'entrepôt de Nicanor et de son délire. Ils l'ont vu se promener la nuit dans les rues, annonçant l'invasion de cet animal déconcertant. Lorsqu'ils lui ont demandé à quoi il ressemblait, la description de sa forme étrange et invraisemblable a provoqué les rires de ses voisins.

« Pauvre Nicanor », dirent-ils en lui tapotant le dos.

Puis il rentrerait chez lui. Fini les animaux, car ils ont tous été enterrés, même leurs chiens.

Le Barble, comme il avait décidé de l'appeler, avait désormais la taille et la taille d'un homme. La nuit, j'entendais les pas de ses sabots sur le sol, rôdant autour de la maison et le traquant.

Un matin, il fut réveillé par le craquement du bois. Le soleil apparaissait à peine. En sortant du lit, il aperçut à travers la fenêtre la silhouette de la bête détruisant la végétation autour de la maison. Tous les buissons et l'herbe jusqu'à la route avaient disparu. L'animal était occupé à dévorer le dernier arbre qui donnait de l'ombre au patio, le même sous lequel lui et sa famille s'étaient reposés, et aux branches duquel pendait le hamac dans lequel Gonzalo se balançait chaque après-midi. L'arbre tomba avec fracas sur les restes du corral vide. Le regard de la bête se tourna vers Nicanor.

Les yeux de Barble ressemblaient tellement aux siens qu'il pensait voir quelque chose de familier et d'attachant. Un bref désir de pitié l'arrêta un instant, puis il courut à la recherche de l'arme, le fusil de chasse dont il sentait qu'il allait être inutile. Il a tiré plusieurs fois depuis la porte, a rechargé

l'arme plusieurs fois, jusqu'à ce que l'erreur et le manque de cible lui paraissent inconcevables. Le Barble esquiva les tirs et sembla rire de son impuissance.

Nicanor jeta le fusil de chasse et saisit une hache. Il s'est lancé à la poursuite de l'animal qui s'enfuyait trop vite. Il le poursuivit pendant la majeure partie de la journée, s'arrêtant pour se reposer lorsqu'il vit que le Barble s'arrêtait également pour boire au lagon. Il ne s'attendait même pas à ce que quelqu'un vienne l'aider, puisque peu de gens lui rendaient visite.

Il lança des pierres et frappa avec une hache, mais l'animal se précipita derrière les nuages de poussière soulevés par ses pattes. La poursuite était parfois interrompue pour que Nicanor puisse se reposer, boire de l'eau ou tremper sa tête dans la lagune, autour de laquelle tournait le Barble, tournant de temps en temps la tête vers lui, comme pour se moquer.

Et la nuit arriva, sans que Nicanor puisse la contrôler.

Il entra dans la maison et ferma la porte. Il s'allongea sur le lit après une longue et fastidieuse heure de répit et de silence. La lune semblait avoir calmé le Barble. Il ôta ses vêtements et les accrocha sur la chaise, aussi proprement qu'il ne l'avait pas fait depuis le départ de sa femme. Il but une gorgée pour reconstituer la sueur perdue, et s'éclaircit la gorge desséchée par la poussière. En laissant la bouteille sur la table, il ressentit une douleur dans la poitrine, comme si le Barble l'avait attaqué à ce moment-là, profitant de son repos. Cependant, la maison et la nuit étaient vides. Puis il ressentit un soulagement accueillant et serein, le sommeil et la peau douce du murmure estival entrant par les fentes de la porte lui caressèrent le visage.

Et soudain, il se réveilla en sursaut. Il ne savait pas combien de temps il avait dormi, mais autour de lui la maison avait disparu, dévorée ou détruite par le Barble. L'écurie et le corral, l'arbre et les tas de terre marquant les tombes des animaux n'existaient pas non plus. Le ciel était presque blanc et leur ancienne terre était grise et désolée.

Un grand terrain vague, un espace de vide incassable, le séparait de la route asphaltée. De là, quelqu'un l'a salué en levant les bras.

-Gonzalo, attends-moi !- cria Nicanor

Il voulait sortir du lit grinçant, la seule chose qui lui restait de son ancienne vie. Mais quand il portait ses mains à son visage, il ne pouvait pas les voir.

LA FORÊT

" Ne dirigez pas vos flèches vers les hommes ! " dit Chiron à la Chasseresse.

-Ce ne sont pas des flèches meurtrières, mais des flèches de justice- répondit-elle.- Les hommes

sont cruels, ils causent de la douleur à chacune de leurs actions.

Ils disent que c’est ainsi qu’a commencé la dernière et la plus sombre étape de leur bataille. Pendant des siècles, les hommes ont eu peur de s’approcher de la forêt. Derrière quelque arbre, parmi l'épaisseur verdâtre ou brunâtre des buissons, cachée sous l'ombre éternelle des branches sèches, se cachait la Chasseresse.

L'obscurité imperturbable dans laquelle le soleil ne pénétrait pas à travers le toit des arbres feuillus était sa demeure. Elle est alors devenue une ombre. Son corps agile et mince lui donnait l'apparence d'une gazelle malveillante, portant l'arc et les flèches sur son dos. Il leva son bras droit comme un oiseau délicat qui touche son dos avec ses ailes, et choisit une flèche pour sa future victime. Puis il s'enfuit, se faufilant entre les cris des oiseaux effrayés pour un autre cri, plus amer, celui du blessé pleurant sur le matelas de feuilles mortes.

Les plus forts arrachaient parfois les pointes empoisonnées, mais certains fragments persistaient toujours jusqu'à ce qu'ils soient tués peu de temps après. Quand même la pâle lumière du soleil n'a pas pu les sauver, car la nuit est venue avec sa solitude et son silence absolu. Certains ont cependant été sauvés par Chiron lors de ses promenades avant d'être dévorés par des animaux.

Ceux qui l'ont connu ont parlé de la beauté du centaure, de l'apparence superbe avec laquelle il se promenait dans la forêt à cette époque. Sa barbe rougeâtre s'éclaircit sur son cou et repoussa sur son torse nu et humain. Ensuite, il a été réalisé dans une couleur plus foncée, emmêlée et lisse sur le dos du cheval.

Lorsqu'il rencontrait une victime de la Chasseresse, il la transportait jusqu'à sa hutte. Et là, il lui a redonné la vie avec son médicament rédempteur. Chiron connaissait toutes les épices de la forêt, le secret caché dans chaque plante de sa maison ancestrale. Il inonda la bouche du paysan avec le liquide salvateur, puis recouvrit le corps épuisé du même liquide. Jusqu'à ce que l'homme reprenne vie et parte à la rencontre de sa famille, sans se rappeler qu'il était mort.

C'est ainsi que les bergers, les paysans ou les hommes de la ville ne s'approchaient plus de la forêt. Ils envoyèrent leurs femmes à la recherche de ce dont elles avaient besoin, car elles en sortirent indemnes.

-La Chasseresse protège les femelles- disaient les gens.

Parfois, les enfants s'enfuyaient au cœur de la forêt en jouant, et aucun n'en revenait vivant.

Mais l’un d’eux l’a fait.

La nuit où cela s'est produit, les gens avaient encerclé les premiers arbres, attendant le retour des messagers avec le corps de l'enfant. Les fossoyeurs attendaient non loin, la petite boîte ouverte à côté d'eux. On entendait les appels des femmes qui marchaient dans la forêt, des vieilles femmes qui marchaient lentement, des jeunes et des mères aux robes sales, qui avaient abandonné leurs corvées pour partir à la recherche de l'enfant perdu.

Les hommes observaient les arbres en silence, assis par terre, cassant de fines branches avec leurs mains pour tenter de se calmer. D'autres tenaient des torches qui éclaircissaient légèrement l'obscurité de la nuit tombante.

-Fils!- disaient les cris lointains.

" Chasseur, que l'enfant vive ! " suppliaient les vieilles femmes au cours de leur pèlerinage agité parmi les troncs.

Alors ceux qui attendaient virent apparaître un groupe de femmes entourant une autre qui portait quelque chose dans ses bras. Ils avaient retrouvé l'enfant, grelottant de froid et de peur, mais vivant.

Le lendemain, le garçon ne présentait plus aucun signe de tristesse ni de peur. Il est devenu le centre d'attention de toute la ville. Il raconte son aventure d'une manière à chaque fois différente, plus compliquée et ornée de détails. Et pendant les années suivantes, il s'installa à l'entrée de la forêt, décrivant son intérieur accidenté à des hommes qui n'oseraient jamais y entrer.

-J'y suis allé en marchant longtemps à travers les buissons, et tout à coup une flèche m'a touché à la poitrine.- Et il m'a montré la cicatrice au centre du corps.

-Après je ne me souviens presque de rien d'autre, seulement du visage de Chiron à mon réveil. Son sourire salvateur, le baiser qu'il m'a fait sur la joue et le goût sucré du liquide qui m'a ramené à la vie.

-À quoi ressemble le Royaume de la Mort ?- lui ont-ils demandé, mais il ne s'en souvenait pas.

C'est peut-être pour cela qu'un jour, bien plus tard, il a décidé de revenir, ou peut-être est-ce la peur perdue à jamais qui l'a poussé à trouver quelque chose qui le ferait trembler à nouveau. Rien ne pouvait l'arrêter et personne ne pouvait le convaincre à partir de ce moment-là.

Le jeune homme se croyait immortel.

L'après-midi où il entra de nouveau dans la forêt, il ne reconnut rien au début. Je cherchais des lieux, des sites ou des arbres sans les trouver. Sans savoir s'ils existaient ou s'il les avait imaginés.

La lumière était rare, le brouillard masquait les chemins entre les troncs. Le bruit isolé d'un oiseau est né pour s'éteindre un peu plus tard. Il entendit le galop indubitable de Chiron, et le centaure s'arrêta un instant devant lui, puis disparut tout aussi rapidement.

" Ne joue pas avec ta chance ! " l'entendit-elle dire alors qu'il s'éloignait.

Mais le garçon a appris le repentir trop tard. Une flèche plantée au même endroit que lorsqu'il était enfant, exactement comme un étrange rappel physique de ce qu'il avait souffert. Le sang jaillit à nouveau et il comprit que la vie lui échappait alors qu'il fermait les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il se trouvait dans un autre endroit, dans une cabane chauffée par le feu et habitée par une odeur animale. Un hennissement et des pas attirèrent son attention. La longue ombre de Chiron commença à le couvrir.

-C'est la deuxième fois. Ne tentez pas la Chasseresse, les défis la mettent en colère.

Le jeune homme était confus. Une vague sensation de lourdeur le maintenait somnolent.

"La première fois, je me suis senti heureux, dit-il. Maintenant, je ne sais plus, quelque chose dont je ne me souviens pas me bouleverse."

Le centaure le regarda sans répondre. Ils se dirigèrent ensemble vers la sortie de la forêt, sentant l'ombre vigilante de la Chasseresse.

Les rêves ont commencé à déranger le jeune homme des années plus tard. Il a vu des visages et des figures d'êtres inconnus, amis et voisins de son village, immobiles et allongés sur le sol. Il leur raconta tout cela et ils commencèrent à le craindre. Son histoire s'est répandue dans toute la région et les gens venaient de loin pour l'entendre. Mais dès qu'il leur disait la seule chose qu'il pouvait deviner, ils repartaient irrités en criant des insultes. Le jeune homme ne pouvait qu'annoncer le jour où ils allaient mourir.

Ses parents l'ont chassé de chez eux et lui ont interdit d'y revenir. Il dut quitter la ville, se rendre dans un endroit à mi-chemin entre la forêt et son village natal. Seuls les désespérés osaient parcourir le chemin qui y menait, les hommes qui voulaient la mort de leurs voisins, les vengeurs.

L'homme a continué à souffrir pendant de nombreuses années. Sous la pluie incessante de l'hiver, au toit impitoyable d'un gris triste et prophétique, sa cabane se dressait seule comme la maison d'un sorcier. Chaque matin, il regardait la forêt par la porte et son retour semblait inévitable.

La nuit où il a décidé de le faire, il a marché le long du chemin boueux, jusqu'à ce qu'il passe entre les mêmes arbres que la première fois. Les troncs étaient vieux, ils avaient vu mourir de nombreux hommes qui maintenant, à travers l'écorce et les feuilles, semblaient le surveiller.

« Chiron ! » cria-t-il.

Il ne voyait rien d'autre que la silhouette fugace de la Chasseresse courant à travers les branches. Il réalisa qu'elle lui avait manqué. Cette fois, il ne ressentit aucune douleur, seulement la sensation d'une flèche à nouveau enfoncée dans sa poitrine et le flux de sang presque insensible. Après tout n’était plus qu’oubli et inconscience.

À son réveil, Chiron l'avait déjà recouvert de l'arôme écoeurant du liquide de la vie. L'homme savait qu'il avait une fois de plus ramené, de cet endroit sombre et inconnu où il se trouvait, un sentiment d'extrême inquiétude. Mais cette fois, cela a pris la forme de colère. Il s'est levé.

La Chasseresse était devant le feu de camp du centaure. Tout dans le monde avait sombré dans l'obscurité et le silence de la forêt autour du feu.

Le centaure leva les mains vers elle. Mais la Chasseresse avait préparé son arc et la flèche jaillit. L'homme est de nouveau tombé mort. Les demi-dieux se regardèrent, peut-être désireux de se détruire. Mais le combat qu'ils menaient depuis des siècles donnait les raisons de leur longue vie. Finir le jeu, c'était mourir.

Puis ils entendirent la voix de l'homme. Même si l'homme était toujours mort.

"Ils connaîtront la colère qu'ils ont provoquée", l'entendirent-ils dire.

Le mort se leva de son lit près du feu. Il est reparti avec la poitrine blessée et ensanglantée à trois reprises, titubant nu dans l'obscurité.

Ils l'entendirent prononcer des paroles maudites.

Du silence au-delà du centre de la forêt, hors des flammes réconfortantes de la cabane du centaure, sortaient des sons étranges, comme des gémissements cachés sous la terre. Ils virent des lumières clignotantes, des petits points comme des yeux qui attendaient depuis longtemps de s'ouvrir à nouveau. D'innombrables yeux qui ont continué à grandir.

Les branches tremblaient sous un vent fort qui n'était pas du vent. Les oiseaux nocturnes poussèrent des cris de peur, car ils sentaient la présence des autres.

Ombres de figures humaines. Des débris qui traînaient entre les arbres.

LES VIEILLES FEMMES

Mon ami César avait décidé de chaque détail de ses funérailles, et ceux d'entre nous qui l'avaient connu étaient chez lui à Belgrano, à dix heures, par un froid matin de mai.

En arrivant, j'ai traversé le jardin et j'ai salué le gardien qui gardait la maison. César n'a jamais eu de soucis d'argent. Sa famille lui avait laissé le nom de Gonzaga en héritage de la haute et respectée bourgeoisie de Buenos Aires. Je pense qu'il n'a quitté ce quartier que pour passer ses vacances en Europe. Peut-être à cause de cela, ou malgré cela, une légère touche d'excentricité

apparaissait de temps à autre dans leurs attitudes. Un geste ou une phrase, mais rien de plus.

Un jour cependant, il m'a appelé au téléphone pour me dire :

-Je suis en train de mourir.

Ainsi, comme un commentaire banal entre ses discours sur le théâtre ou la politique, il m'a annoncé sa condamnation à mort, prononcée pour une maladie contre laquelle il luttait depuis près de trois mois, et qui s'est aggravée au cours des deux dernières semaines. Il n'a

autorisé qu'un seul médecin de la famille de sa mère à lui rendre visite et il ne voulait pas être hospitalisé.

Quelques jours avant sa mort, il m'avait dit qu'il voulait quelque chose de grand pour sa veillée funèbre. Quelque chose dont les gens se souviendraient et sauraient ce que c'était que de mourir à trente-neuf ans. Plus tard, je l'ai oublié jusqu'à ce que je voie le groupe de famille et d'amis, tous vêtus de noir, rassemblés dans le jardin d'hiver avec des verres de vin blanc ou d'eau minérale à la main, en train de discuter.

A ce moment, alors que le soleil brillait sur le toit de la maison, j'aperçus, sous l'ombre de la galerie, un mouvement rapide entre mes pieds, sur les dalles grises du chemin. Je n'y ai pas prêté beaucoup d'attention, même si j'ai cru découvrir une souris courant vers les marches de la maison et entrant par la porte ouverte.

-Mario!-ils m'ont salué quand je me suis approché.

Nous nous embrassâmes avec de vains gestes de regret résigné et serein. J'ai présenté mes condoléances à la mère, une vieille invalide enfermée dans la chambre à l'étage depuis la maladie de son fils. Je ne sais pas s'il m'a entendu dans sa conscience dérangée. Il m'a juste regardé quand je lui ai présenté mes condoléances et il s'est mis à pleurer. L'infirmière qui s'occupait d'elle lui tendit un mouchoir. Je l'avais vue plusieurs fois auparavant, mais avec cette robe noire au lieu du tablier et du bonnet amidonné, elle me paraissait plus belle. Ses yeux me regardaient avec pitié. Les quatre vieilles femmes, petites et courtes, sèches, au corps maigre et à la peau brune, entrèrent sur deux rangées, formant un tableau d'une parfaite harmonie dans leurs mouvements lents vers le cercueil. Les étapes étaient courtes et étudiées. Ils portaient des costumes longs qui arrivaient jusqu'aux chevilles.

Par-dessus elles portaient des châles avec une belle dentelle, leurs cheveux rassemblés en un chignon soigné. Les yeux, découverts, ressemblaient à de petites boules grises, clignant légèrement. Leurs visages, la forme et la structure de ces physionomies me rappelaient quelque chose de familier, mais je ne pouvais pas découvrir quoi à ce moment-là.

J'étais maintenant fasciné par le sombre rituel qui se déroulait. Il était difficile de penser que le soleil brillait dehors à midi. Dans cette pièce, il faisait nuit et

l’obscurité était propice à un décor de cimetière. Je m'imaginais être à l'intérieur d'un caveau, encore plus lorsqu'ils s'approchaient du cercueil, et avec la force tirée je ne sais comment de leurs bras faibles, entre eux quatre ils placèrent le couvercle.

Je fus à nouveau surpris, au point de m'approcher pour dire ce que j'avais vu, quand tout à coup tout le monde me regarda avec des yeux désapprobateurs. Une souris est entrée dans le cercueil avant de le fermer, je voulais les prévenir. Mais comment allais-je dire de telles

bêtises, me suis-je dit. J'avais tort, le whisky que j'avais bu la nuit dernière en apprenant la mort de César me provoquait ces visions. Il ne pouvait pas y avoir de rats dans une maison aussi aristocratique.

Les hommes qui accompagnaient les vieilles femmes portaient le cercueil sur leurs épaules.

Nous avons quitté la maison, le soleil nous faisait mal aux yeux. Les vieilles femmes se tenaient devant le corbillard et commençaient à marcher en direction du cimetière.

"Tu ne vas pas marcher jusqu'au bout, n'est-ce pas ?", ai-je demandé à l'infirmière, qui avait décidé de ne pas me quitter pendant ces dernières

minutes. "Je pense que oui," répondit-il.

Comme cela allait durer toute la journée, la distance était de plusieurs kilomètres, nous sommes montés dans les voitures et les avons suivis. Au bout de deux heures, les moteurs ont surchauffé à cause de la vitesse lente à laquelle nous étions obligés de rouler. Les gens nous regardaient curieux et étonnés, les enfants des écoles riaient. Mais les vieilles femmes continuaient de marcher, le dos courbé, les mains jointes sur la poitrine et le regard bas mais ferme. Nous avons dû nous arrêter plusieurs fois aux feux tricolores, et le spectacle de cette étrange caravane au milieu des signes de la modernité était pathétique. C'est ce que j'ai ressenti et je l'ai dit à mon partenaire.

-César fait ça pour se moquer de nous, fils de pute...

Elle me regarda comme pour me gronder de dire du mal des morts. Puis il sortit de sa poche une coupure de journal. « Des cortèges funéraires avec la qualité des temps anciens », lis-je. Une seule adresse figurait au bas de l’annonce.

-C'est donc ça qui a attiré César. Monica est-elle au courant ? Demain, je vais me renseigner un peu sur ces vieilles dames.

Elle a attrapé mon bras et sentant sa chaleur, je l'ai serrée contre moi. Nous continuâmes donc au pas lent d'une charrette. Le soleil était haut dans le ciel. Le corps de César commençait à se décomposer à l'intérieur du cercueil, peut-être accompagné de la souris qu'il avait vue. Dans ma voiture, Monica et moi étions

insouciants, avec la radio allumée mais les fenêtres fermées, pour que les autres ne soient pas choqués.

On dit que la mort, ou les rituels qui l’entourent, provoquent généralement des humeurs contradictoires chez les gens. Dans mon cas, une joie rare d'être en vie m'a amené à coucher avec Monica le soir même, chez César, déjà parti pour toujours. Et je n'ai ressenti aucun remords.

Quand je me suis levé, j'ai vu l'article de journal sur la table de nuit, délibérément posé là par elle, allongé nu à côté de moi. Je me suis habillé et je l'ai embrassée sans la réveiller. La mère de César dormait encore dans sa chambre mansardée. J'ai trouvé le cuisinier en train de préparer le petit-déjeuner en écoutant la télévision.

"Le ministre Farías dit que la lutte contre les rats prendra beaucoup de temps", a-t-il commenté en servant le petit-déjeuner. "Vous allez venir plus souvent, n'est-ce pas, monsieur
?", a-t-il demandé plus tard, avec un sourire non sans malice. .

Quand je suis sorti dans la rue, même le gardien m'a salué avec une poignée de main, comme si j'étais désormais son nouveau patron. Le monde extérieur était toujours le même, froidement indifférent, mais je le préférais, je ne sais pourquoi, à l'atmosphère si pleine d'emphase écoeurante de cette maison.

L'adresse indiquée sur l'annonce était celle d'une entreprise de vitraux sombres, avec quatre noms écrits en lettres dorées : « Martins, Gonçalves, Aranguren et Arriaga ».

J'ai ouvert la porte et une cloche a sonné doucement. La vieille femme de la réception, une de celles qui formaient le cortège, me salua de son « bonjour ». C'est ainsi qu'elle a commencé son discours sur les objectifs humanitaires de l'entreprise qu'elle dirigeait et m'a convaincu de faire appel à ses services pour le jour - espérons-le très loin, a-t-elle souligné - de ma mort.

-Nous devons tout préparer, et le monde se souviendra peut-être plus justement de nous pour la façon dont nous sommes morts que pour la façon dont nous avons vécu.

Sa voix était si faible que je me suis endormi pendant quelques secondes sur le canapé moelleux. L’arôme du café irlandais, avec un léger goût de cannelle et de vodka, m’a aidé à m’envelopper dans un état d’ivresse légère. Au fond de la salle, un bruit de percussion aigu augmentait de temps en temps. Elle y regardait

de temps en temps, observait l'heure sur l'horloge murale, et commençait à écourter ma visite.

-J'espère que vous êtes satisfait de tout, monsieur...-Sa voix, interrompue par une toux intérimaire et embarrassante, devint aiguë, semblable au son qui venait de la porte arrière.

Puis, coïncidant avec ce ton, le visage de cette femme m'a rappelé ce que je n'avais pas pu déchiffrer le jour où je l'avais vue pour la première fois. Les yeux, la forme du corps et le visage avaient la physionomie d'un rat. Il s'est levé pour dire au revoir. Ses propres pas courts ressemblaient au léger tapotement de petites pattes sur un parquet. J'ai regardé le sol, dans les coins, presque sans le vouloir.

"As-tu perdu quelque chose ?", m'a-t-il demandé.

-Rien, c'est juste que ces derniers temps l'épidémie et les rats en ville me rendent un peu paranoïaque.

"C'est comme ça que nous sommes", a-t-il dit, comme s'il regrettait la négligence actuelle du monde, et il m'a serré la main.

Je suis parti en pensant, avec sarcasme, que derrière cette affaire se trouvait un laboratoire rempli de rats expérimentaux. Je me laissais emporter par mon imagination, c'est vrai, mais le visage obtus de cette vieille femme me paraissait comique et ridicule.

Monica et moi avons ri de ma visite à cet endroit.

"J'aurais aimé t'accompagner", m'a-t-il dit.

J'ai déménagé chez César pour vivre avec Mónica. Trois semaines plus tard, chez l'avocat, j'apprends que César m'a légué ses biens. J'ai commencé à m'habituer à ce mode de vie, et c'était comme si j'avais remplacé César, ou qu'il m'avait choisi pour le faire. J'ai été heureux pendant un moment, jusqu'à ce que je revoie les rats.

Le premier est apparu dans la cuisine, lors du petit-déjeuner. Je l'ai poursuivie avec un balai, frappant les objets qui me gênaient.

-Arrête ça, Mario!-Cria Monica en voyant la cuisine en désordre.

-Je vais tuer ce foutu truc ! Je ne sais pas pourquoi j'étais si excité. Je devenais rouge de fureur, mes mains tremblaient. Deux fois de plus ce jour-là, j'ai vu des rats dans le jardin et dans la bibliothèque. Ici surtout, les livres qui

appartenaient à mon amie et l'arôme fatal des fleurs fanées que Monica avait laissées depuis l'enterrement me plongeaient dans une inquiétude dont je ne me remettais qu'en quittant la pièce.

C'est pourquoi je n'ai jamais eu la force de les chasser là-bas, et ils ont commencé à

apparaître de plus en plus souvent.

Je suis resté loin de la bibliothèque. Il ferma la porte et la verrouilla, écoutant avec inquiétude le cliquetis des rats sur les étagères. Ils ont rongé le papier peint du bureau et le papier peint, détruit les livres et les tapis.

"Je vais appeler l'exterminateur, dis-je un matin à Monica. Je vais en finir avec eux." Dans les années de la peste bubonique, les rats se promenaient parmi la foule décimée des rues.

Des hommes tombaient dans les coins sous le poids de la pluie dans leurs poumons. Les chiens ont chassé les rats et ils sont morts en propageant la peste alors que leurs corps pourrissaient dans les gouttières et les égouts.

Un groupe de vieilles femmes commença à ramasser les morts dans chaque maison du village, accordant plus de respect à cette tâche que les fossoyeurs rémunérés. Les gens les connaissaient depuis longtemps en raison de leur comportement étrange. Ils ont déclaré les avoir vus se rassembler chaque nuit dans la forêt pour pratiquer des rituels et prier dans des dialectes inconnus. C'est pourquoi ils les appelaient « sorcières » et s'écartaient de leur chemin lorsqu'ils les croisaient. Mais ils furent finalement les seuls à oser s'exposer sans crainte à la peste, et à la tolérer avec un respect craintif et servile.

Ils sont arrivés en milieu de matinée pour récupérer les corps de la veille. Ils les chargèrent dans la charrette, les recouvrirent de chaux et de terre, et s'éloignèrent en silence, face au souffle fétide du vent sur leurs visages comme des rochers.

Je suis rentré chez moi avec l'esprit plein d'images du passé. Dans toutes les rues, il me semblait revoir le cortège des vieilles femmes à l'enterrement de mon ami. J'ai trouvé cette société qui sauvait les anciens rituels si fascinante que j'ai raconté à Monica, au moment de nous coucher, ce que j'avais découvert.

-C'est dommage que la vieille femme ne puisse pas me parler pour me dire pourquoi elle a quitté l'entreprise.

Elle est restée à me regarder.

"Je ne pensais pas que tu étais si curieux", m'a-t-il dit. "Les gens en général sont si paresseux pour réfléchir...

Une minute plus tard, j'ai vu un rat traverser la pièce. Je me suis levé et je l'ai poursuivie avec une chaussure jusqu'à ce qu'elle la voie disparaître sous le lit. J'ai essayé de passer dessous, soulevant le matelas sur lequel Monica continuait impassible.

"Vous n'allez jamais la tuer, ni vous ni aucun exterminateur", dit-il, et c'était la première fois que j'entendais quelque chose d'horrible dans son ton. La lutte contre les rats était devenue pour moi une obsession ; C'est pourquoi, quand j'ai senti pour la première fois dans sa voix qu'elle avait raison, j'ai eu envie de pleurer.

"Va voir la bibliothèque !", ai-je crié. "Ils vont nous tuer !" Mais une partie de moi, celle qui est encore raisonnable, me disait que je devenais fou. Le désir de survie me disait de me battre, mais Monica ne semblait pas du tout me soutenir.

Quelques jours plus tard, je me suis rendu au cabinet de l'avocat de César. Je lui ai posé des questions sur sa mère et sur cette société à laquelle il avait appartenu presque secrètement.

-Ecoute, Mario. Lorsque César apprend qu'il est malade, sa mère quitte l'entreprise le jour même. Il est facile de supposer qu'il ne voulait rien avoir à faire avec la mort, son fils étant en phase terminale.

Raisonnable, pensais-je. Cela l'expliquait, mais je n'étais pas entièrement convaincu. Je suis retourné à la bibliothèque publique et j'ai continué mes recherches. Les employés, les portiers, les gens dans la rue apparaissaient à mes yeux avec des traits de petits rats fouineurs, et ma mauvaise humeur augmentait.

Les découvertes suivantes se trouvaient dans des livres sur les affaires policières de l'époque. Un jour, quelqu'un avait ouvert les écuries à côté de la maison des vieilles femmes. Là, ils ont trouvé des centaines de rats enfermés dans des cages et d'autres courant librement le long des murs et des plafonds. Celui qui a ouvert la porte pour la première fois a dû être écrasé par une avalanche d'animaux infectés qui se sont dispersés dans toute la ville. Seuls les ossements des cadavres qu'ils avaient ramassés restaient dans les hangars, nus et secs. Les vieilles femmes ne revinrent pas longtemps, mais l'épidémie s'apaisa lentement.
Certains affirment les avoir aperçus quelques mois plus tard dans les villes voisines, lorsque la peste s'est propagée dans ces régions.

"Maria", ai-je demandé à la vieille cuisinière qui travaillait dans la maison avant sa naissance.

César : Vous souvenez-vous de l'époque où les rats ont commencé à apparaître ici ?

-Vous êtes venu très occasionnellement, monsieur, c'est pour cela que vous ne les avez pas vus, mais il y en a au moins depuis que M. César est tombé malade.

Les gens du quartier m'ont nié en avoir trouvé chez eux.

"Ça a dû être quand les camionneurs sont arrivés, m'a dit un des voisins. Tu n'étais pas là, mais un jour, un camion s'est garé devant la porte toute la journée et ça m'a paru étrange dans ce quartier." Je pensais que c'étaient des éboueurs, mais César a ouvert la porte comme s'il les connaissait et ils lui ont donné un sac noir. Je m'en souviens bien car ce jour-là, César revint ivre, scandalisant tout le monde avec ses cris.

Le jour où il a appris sa maladie, je me suis dit.

"De quelle entreprise provenait le camion ?", ai-je demandé.

-Mon Dieu, comment vais-je m'en souvenir ! Mais oui, laissez-moi réfléchir... c'était un nom portugais... c'est ce dont je me souviens.

-Gonçalvez ?

"Oui, c'est possible, mais je ne peux pas le dire avec certitude", a-t-il répondu.

J'ai pensé aux vieilles femmes de l'histoire ancienne. Dans ses pas chancelants alors qu'il transportait les corps jusqu'à son chariot branlant, tandis que ses cheveux blancs attachés à la nuque se détachaient avec le vent et l'effort. Les mains maigres qui traînaient les cadavres, les mêmes qui nourrissaient les rats pendant qu'ils déchargeaient les corps et les laissaient tomber à l'intérieur de la vieille écurie. Et les portes s'ouvraient de temps en temps, et les rats répandaient la peste de maison en maison.

"Messagers", murmurai-je. J'ai compris la raison de la colère de la mère de César. Ses propres compagnes avaient condamné son fils.

J'ai regardé les sacs noirs à côté des arbres, devant chaque porte. Il commençait à faire nuit. La lumière diminuait et le soleil formait des reflets sur la surface des sacs. Je pensais les voir bouger, mais je n'aurais jamais le courage de les toucher.

Monica a ouvert la porte de notre maison à ce moment-là.

" L'as-tu déjà découvert, chérie ? " me dit-il en regardant dehors. Tout son corps mince ressemblait à un énorme rat qui me regardait avec des yeux avides.

-Tu le savais depuis le début... -Je suis la petite-nièce de Miss Martins, mon amour.-Et elle a posé sa main sur mon bras.-Pense à nous maintenant, à notre force, ma chérie.
Souvenez-vous de la bibliothèque.

Nous entrons. La porte de la chambre ne suffisait plus à arrêter le bruit des rats. J'ai regardé Monica et elle a hoché la tête.

"Ne m'oblige pas à le faire, s'il te plaît," suppliai-je. Mais j'ai vu tellement de vieillesse sur son visage, les marques de fatigue dues à la tâche routinière d'administrer et de recueillir les respirations mortes, que j'ai tourné à nouveau mes yeux vers la porte.

Dès que je l’ai ouvert, j’ai senti l’odeur intense et nauséabonde des rats. Les centaines de créatures couvraient chaque secteur de la bibliothèque, procréant et luttant pour l'espace, les unes sur les autres jusqu'à former des tas qui se déplaçaient comme des dunes dans le vent. Mais ce n’était pas le vent, mais l’odeur et la force de la peste.

Je l'ai refermée et la porte s'est mise à bouger de l'intérieur, poussée par l'avalanche de rats qui avaient découvert la sortie.

Je regardai à nouveau Monica, qui me regardait avec inquiétude, avec une lueur que je n'avais jamais vue jusque-là. Dans ses yeux, je lis non pas une demande ou une supplication, mais un ordre qui ne conçoit pas de désobéissance.

Puis j'ai rouvert la porte de la chambre.

LES TOURS

Alejandro regarda les pâturages au bord de la route, presque secs à cause du chaud soleil d'été. Seules quelques vaches semblaient obstinées à chercher l'herbe rare. Les pylônes n’étaient encore que cela, des structures d’acier brillantes soutenant les câbles à haute tension. Le vent soufflait avec une haleine chaude et suffocante.

Je pensais aux plans de la maison, qui allait bientôt être terminée. Il y avait eu trop de voyages sur ces routes provinciales, détruites, parfois inachevées. Au début, quand Mara l'accompagnait, ils parlèrent et la nuit les arrêta dans un hôtel. Mais lorsqu'elle revint brusquement à Buenos Aires, comme si elle était malade ou avait découvert qu'il était malade, il se retrouva seul propriétaire de cette maison à moitié construite à San Juan, loin de toute ville, entourée par le désert et envahie par les cette odeur que le vent sec apportait de l'ouest.

La raison du départ de Mara n'a jamais été claire, mais peut-être seulement prévisible si elle se souvenait de certains signes. Comme la façon dont elle l'avait séduit lors du cours d'histoire ancienne auquel ils assistaient tous les deux. Encore étrangère, elle l'avait emmené en peu de temps des conversations des cafés à son appartement et à son lit. Elle fut la première femme à l'entraîner ainsi d'un endroit à un autre, changeant brusquement ses sentiments et sans lien avec le passé immédiat, qu'elle n'aimait pas évoquer. Il n'a pas non plus oublié sa propre vie endormie avant de la rencontrer, comme si son entourage jusqu'alors l'avait maintenu soumis au monde sombre et routinier qui l'entourait. En retrouvant Mara, il avait commencé à imaginer d'autres vies, plus téméraires, puis un autre homme émergea, plus semblable à la vitalité de la chair qu'à l'esprit stérile qu'il avait toujours nourri.

Mais lors de l'un des derniers déplacements sur le chantier, Mara était nerveuse en regardant le terrain.

Ensuite, il avait fermé la fenêtre de son côté et s'était mis à fumer, car il disait qu'il ne supportait plus l'odeur nauséabonde qui régnait dans toute cette zone. Alejandro ne pouvait sentir que l'essence et l'arôme des pneus surchauffés sur l'asphalte, alors il se moqua d'elle avec une vantardise qu'il n'avait pas eu l'intention de démontrer. C'était la première fois que Mara le regardait avec surprise.

"Roi..." dit-elle à voix haute, et dans son regard il y avait un frisson, une peur d'être près de lui, comme si elle voyait sur son visage quelque chose qu'il ne pensait pas exprimer. Peut-être était-ce à cause de cette lueur rhétorique et méprisante dans ses yeux qu'il ne pouvait parfois pas s'empêcher. Elle l'a ensuite comparé aux visages des chefs des hordes brutales qui avaient sévi dans les déserts asiatiques vingt siècles auparavant. Mara s'enfuit le lendemain, avec ces mots qu'ils considéraient tous deux éphémères, mais qui restaient dans leur esprit presque avec un sentiment d'éternité.

Lorsqu'il arriva sur le chantier, les ouvriers étaient déjà partis et la nuit ne faisait que commencer. Il se dirigea vers la terrasse et regarda les tours le long du parcours, illuminées, brillantes de l'humidité de la rosée nocturne. Depuis quelques semaines, il avait à peine réussi à rembourser les dettes du projet et il avait même dû écrire à Mara pour la remercier d'avoir renoncé à sa part de l'investissement. Tout cela était étrange, d'autant plus qu'il se souvenait de l'enthousiasme qu'elle avait eu pour cette maison et leur vie commune, et qu'il

était convaincu que son abandon était en réalité une évasion.

Alejandro resta sur la terrasse, allongé parmi la poussière et les carreaux à moitié posés. Samedi midi, la chaleur montait de l'asphalte et semblait faire languir les tours.

Cependant, ils ont résisté. Un arôme rance remplissait la zone. Il supposait qu'il y avait des

animaux morts dans les profondeurs des épaules. Il s'arrêta à l'auberge où il déjeunait habituellement avant de poursuivre son chemin. Il a demandé au serveur d'où venait cette odeur.

Le garçon hésita avant de répondre.

-Le chien du patron est tombé dans la vieille citerne il y a trois nuits. Les garçons lui jettent des pierres pour le dissimuler.

Un garçon apparut en courant et s'approcha du jeune homme. Lorsqu'ils s'éloignèrent tous les deux de la table, Alejandro vit le garçon en train de peloter le garçon à côté du comptoir. Il n'a rien dit, il a juste regardé plus attentivement à partir de ce moment-là.

L'odeur a persisté tout au long de l'après-midi et à des kilomètres de cet endroit. Puis il se souvint que Mara lui avait parlé un jour de cette même odeur, comme si elle avait eu la capacité d'anticiper les événements et de fuir.

Même après mon arrivée à la maison, je pouvais la sentir, et les toits inachevés, au moment où ils cédaient la place à l'obscurité naissante du ciel, ne parvenaient pas à arrêter l'odeur. Allongé sur la terrasse, il calcula qu'une fois les plafonds terminés, la maison serait prête à être habitée. Sans Mara, c'était vrai, mais elle ne lui manquait plus trop. Il s'était habitué au sentiment de solitude tranquille de la même manière qu'il s'habituait maintenant à la brume nauséabonde et montante.

Une semaine plus tard, cela ne le dérangeait plus, fatigué que d'autres personnes nient l'avoir ressenti lorsqu'il leur demandait d'où cela venait. C'est pourquoi, le samedi suivant, il a ouvert les vitres de la voiture et les a laissées ouvertes pendant tout le trajet. A l'auberge, le garçon habituel le reçut vêtu de ses bottes et pantalons de campagne habituels.

Alejandro voulait manger dehors, à l'ombre des avant-toits, où il pourrait sentir l'arôme sans qu'il se mélange aux odeurs de la cuisine. Il devait réfléchir à la raison pour laquelle cela lui semblait si familier.

" Et le chien mort ? " demanda-t-il.

-Il est toujours là, dans le puits. L'odeur persistera encore quelques jours. Tu ne veux pas t'asseoir dans la salle à manger ?

"Non, je vais bien ici", dit-il.

Lorsque le garçon fut parti, Alejandro s'approcha de la citerne. Les mouches allaient et venaient par l’ouverture. Avec un mouchoir, il essuya la sueur de son cou et de sa barbe grandissante. Il baissa les yeux, mais ne vit rien d'autre que l'obscurité.

Il arriva chez lui plus tôt que d'habitude et, laissant la voiture au garage, il chercha les plans. Il commença à parcourir les pièces en insultant les ouvriers, avec une voix un peu différente, avec le même ton que toujours mais usé et rauque, pour les erreurs qu'ils avaient commises. Deux heures plus tard, les hommes sont repartis en protestant qu'ils avaient reçu la moitié de leur salaire hebdomadaire.

Alors qu'il était seul, écoutant les dernières protestations depuis l'arrêt de bus de nuit sur le trajet, Alejandro a mis les journaux de côté et leur a fait un geste obscène à distance.

Désormais plus calme, il regardait la maison de l'extérieur. Cela prendrait encore deux ou trois semaines, mais il était satisfait et il réfléchit aux paroles de Mara avant de partir. Il n'était plus étrange d'imaginer cet endroit comme un royaume et la maison comme une forteresse. C'était une idée particulière, douloureuse d'une certaine manière, mais aussi réconfortante, car en étant seul, seul le sentiment d'être un roi, un être autonome et puissant, pouvait survivre.

Le samedi suivant, alors qu'il conduisait, une démangeaison à la tête l'a gêné tout au long du voyage. C'était la sensation que quelque chose atterrissait sur ses cheveux, et il essayait de les faire fuir comme un insecte. A l'auberge, le garçon sortit la table en le voyant arriver, le saluant avec un respect qui ressemblait beaucoup à de la peur. Le garçon transpirait en lui parlant et son regard était constamment dirigé vers la citerne.

"Combien gagnez-vous ?", a demandé Alejandro.

- Assez, monsieur.

-Voudriez-vous travailler pour moi en tant qu'assistant ?

-Oui monsieur. Quand j'envoie.

Alejandro commença à manger le gigot d'agneau qu'il avait commandé à peine cuit.

Il est arrivé sur le chantier avec les mains et la barbe encore souillées de graisse. Il a encore crié aux ouvriers restants, avec cette voix désormais définitivement sèche, avec un air de fureur et de tristesse à la fois. Son haleine avait une odeur de viande fermentée, et un reniflement sortait de sa bouche comme un vent mourant. Ensuite, il a pris un bain pour se débarrasser de la sueur, mais l'inconfort dans sa tête persistait.

Il est sorti sur la terrasse ce samedi d'été. Quelques mois s'étaient écoulés depuis le départ de Mara. Il se sentait excité et elle lui manquait, se rappelant combien de fois c'était elle qui avait dû le convaincre de coucher ensemble, pendant qu'elle lui racontait des histoires étonnantes de héros légendaires.

Et pendant qu'il réfléchissait à cela, Alejandro découvrit la transformation de la tour, celle la plus proche de la maison. Elles étaient toujours éclairées la nuit, mais à la fin de cet après- midi, lorsque les autres avaient allumé leurs lumières et se découpaient dans le ciel pâle, la première tour restait dans l'obscurité et n'était plus la même.

Cela ressemblait à un calice, une coupe à large pied avec un récipient au bout, comme ces vases en bois d'il y a vingt ou trente siècles. Certains camions sont passés, mais ils ne se sont pas arrêtés ni même ralentis pour regarder. Il est allé chercher les jumelles. Il posa un pied sur la balustrade. En localisant la tour, il haussa les sourcils de surprise, car il vit qu'elle ne retenait plus les câbles électriques. Maintenant, il était fait de boue et de rondins, mais aussi haut que les autres. Il l'a observée toute la nuit, debout sur la terrasse, avec les jumelles dans le prolongement presque infini de ses yeux.

A l'aube, quittant la maison au milieu des tas de sable, de chaux et de briques, il se dirigea vers la route. La matinée était inhabitée, la route ressemblait à une bande d'asphalte inutile dans le désert. En s’approchant, il remarqua que non seulement une tour s’était transformée en cette sorte de coupe géante, mais aussi les autres. Ils étaient exactement les mêmes en forme et en hauteur, mais différents par leur construction, la position des troncs et les motifs de boue séchée à la surface. Il semblait que les constructeurs étaient là quelques minutes auparavant, n'ayant besoin que de quelques heures de la nuit pour remplacer les anciens par les nouveaux. Mais contre cette idée, les tours insistaient pour suggérer une époque séculaire. Il sentit la rugosité de la boue craquelée et du bois pétrifié.

L'odeur était de retour. La puanteur venait du bout des tours. C'est la raison pour laquelle je l'ai ressenti tout au long du chemin, même si avant ils avaient une autre forme. C'était peut- être ce que Mara avait vu le jour où ils se disputaient, lorsqu'elle regardait le champ avec peur.

Il revint à la maison, regardant les deux ou trois kilomètres de tours qui se détachaient le long du parcours sous la luminosité stridente du soleil. Le ciel

était encore clair et la poussière de la route commençait à monter. Il n'avait aucune envie de retourner en ville, les grands immeubles et les rues l'étouffaient. La voiture est restée au garage pour être oubliée.

L'après-midi, il contemplait l'étendue du désert, et imaginait le soumettre à sa volonté. Si les tours s'étaient transformées à son arrivée, si elles l'accueillaient ainsi, il était évident que

le terrain devait lui appartenir. Cette pensée semblait formée de la substance même de la chair, et voulait s'échapper avec douleur de sa tête pour s'installer dans le monde.

Lundi, il a contrôlé les ouvriers toute la journée. Il les a insultés dès qu'il les a vu commettre la moindre erreur, et deux des hommes sont repartis en menaçant de revenir le tuer. Les autres ont accepté de continuer si leur salaire augmentait.

Il etait fatigué et décida de demander de l'aide au garçon de l'auberge. Mardi matin, il s'y rendit très tôt. Il le trouva endormi, plus maigre et plus faible, mais il suffisait de regarder ses yeux pour reconnaître cette obscurité qu'il avait découverte en parlant de la citerne et du chien mort.

-Je viens te chercher pour du travail.

-Mais...

-Habille-toi et allons-y, si tu ne veux pas que je dise à ton patron ce que tu fais à son fils. Le garçon le regarda comme s'il implorait un dieu et dit qu'il s'appelait Joseph.
" Et votre voiture, monsieur ? " demanda-t-il.

-A partir de maintenant, il n'y aura plus de voitures. Je veux que tu viennes chercher deux chevaux ce soir.

Alejandro était sur le point d'allumer une cigarette mais il la jeta par terre. Son visage paraissait plus épais, les muscles de son cou s'étaient contractés. Il était bronzé avec une teinte cuivrée et ses vêtements commençaient à se déchirer à cause des travaux de construction.

José est devenu son assistant personnel. Il fut aussi le conciliateur entre Alexandre et la fureur des ouvriers. Mercredi, ils ont perdu deux autres hommes. La poussière soulevée par les voitures cachait leurs silhouettes alors qu'ils marchaient le long de l'accotement.
Alejandro n'écoutait pas les moteurs, il restait à les regarder, les mains sur la taille et les défiant du regard. Sous le profil des tours et l'odeur de mort dans son nez, ils constituaient une proie idéale. Les

habitants qui seraient dominés ou exterminés.

réfuter. Bien que les ouvriers aient persisté à ne pas comprendre les ordres et à insister sur le fait que la maison n'était pas celle qu'Alejandro leur avait annoncée, la forteresse fut finalement achevée. Elle avait une forme carrée, avec de hauts murs et quatre tours aux extrémités. Il vit José se promener confusément sur le chantier et savait qu'il avait aussi vu le château.

"Mais je ne vois toujours pas les tours, monsieur", dit-il inquiet. Alejandro posa ses mains sur les épaules du garçon, le réconfortant. Il voyait également encore des restes de l’autre monde, mais ils allaient bientôt disparaître. Il le savait parce que la douleur dans sa tête persistait. Construire un royaume produisait un effort dans son esprit, dans les bras et les jambes de son esprit, qui étaient également capables de transpirer.

Vendredi soir, les cinq derniers ouvriers ont été contraints de rester tard, recevant des ordres confus de deux hommes qui semblaient fous. Ils ont simplement obéi, mais avant de partir, ils ont été menacés. Cette nuit-là, Alejandro resta éveillé, faisant la garde pendant que Joseph dormait.

En regardant le désert sombre depuis la terrasse, à côté d'un feu de camp, il était curieux de penser que tout s'était passé en un été. Le soleil avec son intensité excessive, le désert qui avait soulevé plus de poussière que les autres années. Il avait envie de ces nuits avec Mara, où une partie de lui commençait à s'éveiller, une partie qui ne se souciait pas de discrétion ou d'intellect. Il était inévitable qu'il rate la façon dont elle faisait l'amour et qu'il s'allonge ensuite à côté de lui pour parler de l'histoire et de ses dirigeants. Il admirait ces hommes anciens dont il lisait inlassablement la vie. Je lui ai parlé des conquérants asiatiques et il les imaginait parcourir des distances si énormes qu'ils ne voyageraient plus jamais de leur vivant. Tout cela à cause du besoin incorruptible de conquête, du but impérieux qui justifiait sa venue au monde.

Elle aurait pu être ma reine, pensa Alexander.

A minuit, les ouvriers arrivèrent. Joseph se leva pour préparer le piège. Il ne figurait pas sur les plans, et les hommes ne se souvenaient pas non plus de l'avoir construit, mais les douves étaient là, entourant le château. Les hommes marchaient dans l'obscurité, guidés par le feu de la cheminée, certains de se diriger vers la pièce où dormait Alejandro. Mais ils tombèrent dans le fossé et

sur les pieux enfoncés au fond. Leurs cris résonnaient comme un écho au milieu du désert. Leurs gémissements persistaient, confondus avec les hurlements des chiens lointains.

Lorsque Joseph s'approcha du bord avec la torche, il tomba à genoux et les flammes s'agitèrent.

Il regarda vers le bas de la route. Puis il s'est approché d'Alejandro et lui a embrassé les pieds.

Il pouvait aussi voir maintenant, lui dit-il, les tours de bois et d'argile.

Ils ont chargé les corps à l'aube. Joseph monta dans les tours. Ils attachaient les morts et les soulevaient avec des cordes jusqu'à ce qu'ils les placent dans les calices d'argile. Le soleil était différent, comme s'il avait été rajeuni par vingt siècles. Ils s'éloignèrent des tours silencieuses, regardant vers le sommet.

Les corbeaux avaient commencé à arriver, s'installant les uns après les autres sur les rebords des tours. Puis ils entendirent le crépitement des tissus morts entre les sommets, le bruit des os se brisant et le sourd bouillonnement du sang sous le soleil brûlant.

La mémoire d'Alejandro avait de brefs souvenirs étranges d'un itinéraire, d'une auberge introuvable, et il n'était même pas sûr que ces noms signifiaient quelque chose. Je ne voyais qu'au loin, au-delà de la savane de poussière et de sable, la bande pâle d'un large fleuve, d'où sortait l'agitation d'un peuple lavant son linge sur les berges.